GENERAL
UNIV.
JUN 12 1901

8e Année. N° 11. 1er Juin 1901.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Ernest Lavisse	*L'Éducation nouvelle*	449
Paul Adam	*L'Enfant d'Austerlitz* (4e partie)	463
Lieutenant X	*La Vie en Torpilleur.* — I	527
Théodor Barth	*Les Agrariens dans l'Allemagne nouvelle*	551
Vicomte de Borrelli	*Pastorale*	570
Philippe Berthelot	*Louis Ménard*	572
Romain Rolland	*Les Salons de 1901*	591
Une Circassienne	*Islam* (fin)	620
Marcelle Tinayre	*L'Exposition de l'Enfance au Petit Palais*	655

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

LONDRES. — T. FISHER UNWIN. 11, Paternoster Buildings. E. C.

LIVRES NOUVEAUX

L'AFFAIRE DU COLLIER,
par **Frantz Funck-Brentano.**

Nos lecteurs ont eu la primeur de cette intéressante étude, dramatique et vive comme un roman, présentée en scènes alertes où les personnages les plus divers vont, viennent, passent, repassent autour de la reine Marie-Antoinette. M. Frantz Funck-Brentano excelle à faire vivre les documents et voici que, de quelques mots déchiffrés à grand'peine sur quelque ancien papier jauni, sortent pêle-mêle à ses yeux les hommes et les dames d'autrefois dans leur charmant costume, avec leur âme et leur esprit légers. Après les *Légendes de la Bastille* et le *Drame des Poisons*, cette nouvelle étude, si complète et si pittoresque, classe définitivement M. Funck-Brentano parmi nos meilleurs historiens.

LE JARDIN SECRET, par **Henri Rouger.**

En cette nouvelle édition, le livre de M. Henri Rouger s'est accru de plusieurs poèmes. Ce sont pour la plupart des pièces assez courtes, qui forment contraste avec les longues séries de *terze rime* du premier recueil. Nous avons signalé déjà l'inspiration puissante de M. Henri Rouger, ses rythmes amples, son lyrisme abondant et toujours harmonieux. Parmi les poèmes nouveaux, on remarquera les strophes à *la Solitude*, qui rappellent certains vers d'Alfred de Vigny. C'est la même éloquence, le même dédain de la foule et du bruit, mais avec une âme plus inquiète. L'auteur des *Poèmes fabuleux* s'est réfugié en lui-même, loin du monde réel. Il ne voit que ses propres rêves; il les aime et il les redoute; sa mélancolie est tout près de l'angoisse; son esprit est peuplé de visions que n'ont pas connues les autres hommes : et c'est l'un des plus originaux parmi les poètes contemporains.

DANS LE MONDE DES RÉPROUVÉS,
par **L. Melchine.**

Ces « souvenirs du bagne sibérien » rappellent les fortes nouvelles de Gorki sur les *Vagabonds*. On y trouvera la même pitié, la même sympathie pour les misérables et pour les réprouvés. Le poète qui signe L. Melchine fut condamné à mort pour propagande révolutionnaire : sa peine commuée en celle des travaux forcés à temps, le poète a vécu l'horrible vie qu'il nous raconte en ce livre sincère, sans jamais se plaindre de son sort personnel. Il nous fait assister aux travaux des mines, aux passe-temps des forçats, à leurs intrigues et à leurs punitions, à leurs actes de solidarité ou de vengeance, à leurs conversations enfin, où se mêlent des souvenirs idylliques de paysans russes et de cyniques histoires de meurtre. Le livre intéresse comme un roman; mais c'est aussi un document précieux. M. Jules Legras nous offre une traduction excellente de cette œuvre émouvante et terrible.

LA VIE DES ABEILLES, par **Maurice Maeterlinck.**

Nous avons donné à nos lecteurs un important extrait de cette exquise étude sur les abeilles. Les pages admirables de l'*Essaim* donneront envie de lire les autres livres de ce poème en prose. C'est partout la même fraîcheur de description, le même style harmonieux et souple au service d'une expérience toujours renseignée. Depuis les volumes de Michelet nous n'avions pas eu de livre aussi captivant sur le monde léger des insectes. Pour nous bien parler des « filles d'Aristée », M. Maurice Maeterlinck assourdit les phrases en murmures; partout des noms de fleurs embaument les pages; et après l'*Essaim*, voici la *Fondation de la Cité*, les *Jeunes Reines*, le *Vol nuptial*, le *Massacre des Mâles*, toute cette vie de noces miraculeuses, de drames, de calculs, d'intrigues qui fait de ce peuple laborieux un monde attachant comme le nôtre.

THÉATRE DE MEILHAC ET HALÉVY, tome V.

Une comédie en trois actes, le *Réveillon*, avec ce fameux souper du second acte, si gai, si naturel, si délicieusement pittoresque; une des plus heureuses opérettes que nous aient données cet incomparable trio, Henry Meilhac, Ludovic Halévy et Jacques Offenbach, dont la musique chante partout dans notre souvenir au long de ces vers spirituels et légers, — et cette opérette, c'est l'aimable, l'exquise *Périchole*; — quatre comédies en un acte, les *Brebis de Panurge*, d'une fantaisie charmante et d'une observation si délicate, l'admirable *Toto chez Tata*, la *Clé de Métella*, le *Brésilien* : en voilà pour quelques heures de bonne gaieté, de sourire et surtout de rires, et c'est le cinquième volume de ce théâtre unique, celui de Meilhac et Halévy.

LUCIEN LEUWEN, par **Stendhal**, reconstitué sur les manuscrits originaux et précédé d'un commentaire, par **Jean de Mitty.**

M. Jean de Mitty nous donne aujourd'hui une excellente reconstitution de *Lucien Leuwen* : ce roman inachevé complète et termine la série des œuvres inédites déposées à la bibliothèque de Grenoble. Et, sans doute, nous connaissions déjà l'œuvre de Stendhal, mais M. Jean de Mitty s'est reporté aux manuscrits originaux; il en a extrait patiemment, après deux longues années de labeur, cette version nouvelle, on pourrait presque dire cette traduction de *Lucien Leuwen*. Dans les quelques pages du commentaire pieux qu'il a placé en tête du roman, M. Jean de Mitty nous raconte bien joliment cette exhumation délicate et difficile. Il faut avoir lu cette œuvre forte qui, dans la pensée de l'écrivain, était « destinée à traduire les passions et les aspects multiples de la Société française sous le règne de Louis-Philippe ». Le roman ne le cède en rien ni à la *Chartreuse de Parme*, ni à cette admirable étude humaine, *le Rouge et le Noir*.

inck.
rtant
eilles.
envie
rose,
tion,
rvice
epuis
u de
s in-
Aris-
les
s de
aim,
s, le
e vie
culs,
x un

avec
na-
des
nées
ovic
ique
g de
ette,
co-
une
déli-
Mé-
ures
res,
uni-

r les
aire,

une
ce
des
de
déjà
s'est
trait
la-
sque
s les
il a
nous
cate
qui,
ée à
s de
Phi-
à la
ude

L'ÉDUCATION NOUVELLE

A PROPOS

DU COLLÈGE DE NORMANDIE[1]

Aujourd'hui presque tout le monde est d'accord sur les principes d'une bonne éducation, à commencer par celui-ci que l'éducation physique, l'éducation intellectuelle et l'éducation morale forment une trinité indivisible. Les hygiénistes enseignent la culture de la plante humaine; ils prescrivent la quantité de nourriture, de mouvement, de sommeil, d'air, de lumière et de liberté qu'il faut à sa croissance. Les pédagogues ne s'entendent pas sur les méthodes et les moyens de l'éducation intellectuelle — la querelle des anciens et des modernes dure toujours, — mais ils veulent que l'enseignement, à ses degrés secondaire et supérieur, prépare des hommes instruits des grandes traditions de l'humanité, capables aussi de raisonnement, de critique, et, par conséquent, d'indépendance, même à l'égard de ces traditions; et ils assignent pour fin à l'éducation morale la formation d'une conscience honnête servie par une volonté ferme. Tout le monde, d'autre part, reconnaît que, parmi les plantes humaines, il n'en est pas une qui ressemble exactement à une autre, pas plus qu'une intelligence à une autre intelli-

1 Conférence faite à la Sorbonne le dimanche 26 mai, sous la présidence de M. Paul Cambon, membre de l'Institut, ambassadeur de France à Londres, et sous les auspices du comité Dupleix.

gence, pas plus qu'un caractère à un autre caractère ; d'où il suit que, pour qu'une éducation soit efficace, elle doit prendre tels qu'ils sont, en leur force ou leur infirmité, corps, esprit et caractère pour les dresser par un traitement approprié à leur exacte nature.

Tout cela étant réputé bien entendu, les enfants sont enfermés en ville dans d'énormes maisons ; on les y tient assis, immobiles, silencieux, huit ou dix heures par jour ; ils vivent dans l'air, déjà respiré, du quartier voisin et dorment entre des haleines nombreuses. Leur esprit y trouve des méthodes très vieilles, transformées, mais lentement, où l'esprit ancien persiste dans les rajeunissements. C'est, d'ailleurs, une nécessité, dans ces maisons, que l'emploi du temps soit le même pour tous : telle besogne pour telle heure, telle autre pour telle autre heure, et beaucoup de besognes, des exercices répétés, plusieurs inutiles en eux-mêmes, utiles pour remplir le temps et le régler par coupes. Enfin, l'uniforme règlement, le petit code pénal assure la discipline collective ; la perpétuelle vie commune et le perpétuel frottement des uns contre les autres effacent les reliefs, quand il y en a. Et si quelqu'un, de cette banalité, de cette promiscuité, retire sa cote personnelle, c'est qu'il l'avait très forte, ou bien qu'il s'est refusé au régime et remparé en lui-même. J'ai connu de ces insurgés qui ont fait un beau chemin dans le monde.

Comment donc expliquer ce contraste entre nos principes et notre conduite ? Très simplement. Nos principes sont modernes et nos mœurs très vieilles. Nous avons aujourd'hui le respect du corps que nous considérons à tout le moins comme l'instrument de notre vie ; nous avons le respect de l'intelligence humaine et foi en sa puissance ; or, les collèges sont nés en un temps où l'on considérait le corps comme une guenille dangereuse, et l'intelligence comme périlleuse aussi et suspecte ; et le collège trouvait alors un modèle, qui s'imposait : le monastère. Je ne récrimine pas, je constate. Je ne récrimine pas, étant un trop vieux professeur d'histoire, pour ne pas admettre la légitimité des successives façons humaines de comprendre la vie ; je constate seulement que l'origine du collège est monastique. Je dis le collège tout court, sans distinction du collège ecclésiastique et du collège

laïque. Nous avons l'habitude de ne voir que leurs dissemblances, à propos desquelles nous nous querellons; il faudrait voir aussi qu'en des points essentiels, ils se ressemblent lamentablement, ressemblance la plus naturelle du monde, puisqu'elle est de fils à père : le collège d'État est né du collège d'Église; il est le petit-fils du monastère.

Sans doute, le collège s'est grandement transformé depuis ses lointaines origines et surtout dans ces dernières années. Collège d'État ou d'Église, il est devenu une maison habitable; l'enfant y trouve plus d'espace, d'air et de lumière que n'en avaient ses pères. Sans doute aussi, l'esprit moderne a pénétré dans la pédagogie. L'idée de culture générale, étroite si longtemps, s'élargit, et l'on en est venu à comprendre que l'étude des sciences et des lettres modernes, c'est aussi de la culture. La discipline s'est humanisée; elle n'est plus armée d'une férule; elle consent à raisonner, à prévenir avant de frapper; elle se moralise. Les égards ont donc commencé pour la plante humaine; et, dans l'écolier, le collège s'est mis à prévoir l'homme moderne et le citoyen d'un pays libre. Mais ici apparaît l'inconvénient de verser le vin nouveau dans les outres anciennes; le vin nouveau prend un goût. Nos vieilles formes persistantes de la vie scolaire, les habitudes qui s'y sont logées, n'accueillent pas volontiers les intrus. Ceux-ci ressemblent un peu à des nouveaux brimés par les anciens. Et, bien que de sérieux progrès aient été accomplis, bien qu'il faille, d'autre part, reconnaître la difficulté de donner à chaque individualité écolière, dans la foule des écoliers, l'attention à laquelle elle a droit, et qui constitue à proprement parler l'éducation, on peut s'étonner que l'on mette tant de temps et de soins, et de chaleur et même d'animosité à discuter et reviser les programmes d'instruction — toujours. Dans l'indivisible trinité, physique, intellectuelle et morale, la seconde personne continue d'être largement privilégiée.

Toute la difficulté du problème de l'éducation, comme il se présente aujourd'hui — et elle est très grande — réside donc dans l'opposition entre l'idée nouvelle et les mœurs anciennes. Cette idée attend des mœurs qui lui conviennent. Elle est comme l'âme en peine, dont parle Heine, en quête d'un corps où se loger. Ce phénomène n'est point particulier à

l'éducation, car les modernes idées politiques ont également affaire aux vieilles institutions, aux vieilles formes et aux vieilles mœurs. L'idée républicaine aussi est une âme qui cherche un corps. Heine dit combien cette recherche douloureuse est pénible à voir. Nous le savons bien, mais il ne faut ni nous étonner, ni nous moquer, ni désespérer. Cette lutte entre ce qui est et ce qui veut être, c'est justement tout le drame historique. Mais jamais le drame n'a été plus poignant en France qu'il est aujourd'hui. Il s'agit pour nous de continuer ou de renoncer à compter dans le monde.

Nous entendons bien ne pas renoncer, et cette volonté se marque par l'admirable effort qui se fait en France dans toutes les formes de l'activité. Jamais, par exemple, on n'a plus sérieusement discuté les questions d'éducation. Une grande enquête ordonnée par la Chambre a réuni une masse de témoignages et d'avis sincèrement donnés. Un débat prochain est annoncé au Parlement sur la réforme de notre régime universitaire. Le ministre de l'Instruction publique et le Conseil supérieur travaillent de leur côté. Mieux encore, en divers endroits, des particuliers, comme on dit, c'est-à-dire des hommes qui appartiennent à eux-mêmes et agissent de leur propre mouvement, se sont entendus, non pour causer, mais pour agir. Nous voyons apparaître une toute nouvelle espèce de collèges libres. Hier, c'était l'École des Roches, fondée par M. Demolins, et qui déjà est en pleine activité et succès; demain, ce sera le Collège de Normandie.

Quelques Normands, en qui survit l'esprit entreprenant de la race, ont entendu les critiques adressées à notre institution scolaire. Pères de famille, ils en ont apprécié la justesse; hommes d'affaires, engagés dans la grande concurrence internationale, et qui savent que la victoire y restera aux énergiques; patriotes, qui voient qu'aux luttes de la vie publique il faut des consciences fortes et libres, ils se sont associés pour fonder en Normandie un collège d'éducation physique, intellectuelle et morale.

L'œuvre n'est que commencée; tout l'argent nécessaire n'est pas trouvé, mais, confiants dans le succès, les initiateurs ont acheté, à quelques lieues de Rouen, un château, et le parc et les bois qui l'environnent. Ce collège, il vivra donc à la

campagne et en pleine campagne normande, une des plus belles qu'il y ait au monde. Ce qui est un premier bienfait.

Pourquoi donc nos collèges sont-ils dans les villes? Certes, il faut aux villes des externats, et nombreux dans les grandes villes, mais pourquoi des internats? Pourquoi? Mais c'est encore la même réponse : c'est ainsi, parce que cela a été ainsi. Aux XIIIe, XIVe, XVe siècles, les collèges, étant des membres de l'Université de Paris, laquelle siégeait sur cette colline, n'en pouvaient être disjoints. Il fallait alors que le collège habitât la ville et même le quartier latin. C'est pourquoi, aujourd'hui encore, sur la colline universitaire, se pressent les uns contre les autres plusieurs grands lycées, alors qu'il n'y en a pas au centre de Paris, de la rue Saint-Antoine à la rue Caumartin, du boulevard Saint-Michel à l'avenue de la République. L'occasion s'est présentée d'en déplacer deux, puisqu'on a refait en partie le lycée Saint-Louis et tout à fait le lycée Louis-le-Grand, mais on les a religieusement rebâtis sur place, bien que le boulevard Saint-Michel et ses environs ne soient pas un endroit scolaire idéal. C'est qu'ils étaient là depuis toujours, ce vieux collège Louis-le-Grand, ce vieux collège d'Harcourt. Ah! nous sommes de terribles serviteurs de l'habitude! Quand je dis nous, ce n'est pas seulement nous universitaires, c'est nous tous. Et même l'Université est moins routinière que les familles. M. Duruy, lui aussi, avait acheté, pour y mettre un lycée, un château dans un parc : il a fallu bien du temps, pour peupler ce lycée de Vanves. Plus tard, on a bâti, superbe, et dominant nos jolis vallons de la campagne parisienne, le lycée Lakanal : il n'est qu'à moitié peuplé. Les parents aiment leurs enfants et mêmes les adorent, mais ils craignent les petits dérangements. Car le procès des parents, si je voulais le faire, je le ferais bien. N'est-ce pas eux qui faussent dans l'esprit même des enfants l'idée du collège, lorsqu'ils disent à un gamin désobéissant : — C'est bon, je te fourrerai au collège, — comme ils diraient : en prison. Et, après lui avoir représenté le collège comme un pénitentiaire, et s'en être remis audit collège du soin, où ils sont inhabiles, de faire obéir monsieur leur fils, n'est-ce pas eux encore qui s'amusent à entendre ce jeune grognard blaguer proviseur, censeur, professeurs, maîtres d'études,

et l'aident au besoin à tricher la discipline dont ils le menaçaient? Cela dit en passant, du reste, et pour montrer une des difficultés grandes de l'éducation en France, qui est qu'il ne nous faut pas trop compter sur l'aide des familles.

Mais retournons à la campagne. La campagne est le lieu naturel de l'éducation. Non seulement parce qu'elle donne à flots l'air pur et la grande lumière, et qu'elle ouvre l'espace aux jeux, exercices, ébats de l'enfant et de l'adolescent ; — cela est si évident que je n'y insisterai pas, bien que ce soit d'importance capitale. Mais la campagne est éducative, parce qu'elle est la nature. Est-il rien de plus factice que la vie entre des pierres taillées? L'enfant n'y perd-il tout de suite une partie de son humanité? A la vie de la nature, l'enfant, sans doute, n'est qu'obscurément sensible; mais l'adolescent, le grand collégien, s'y épanouirait, si nous le voulions bien. Rien n'est dur, au printemps de la vie, comme la claustration murale. Oh! je m'en souviens bien! Je me souviens de mes rentrées d'octobre. Hélas! en comptant mes années d'école normale, je suis rentré treize fois, treize fois! En octobre, chez moi, les pommiers des pâtures, les peupliers qui gardent les bords des routes, les arbres de la forêt commençaient à peine à se parer de toutes les couleurs de l'or ; — et les arbres de la cour, depuis longtemps, n'avaient plus de feuilles, ces pauvres arbres emprisonnés, comme nous des « internes », et qui montaient d'un grand effort, pour chercher par-dessus les murs de l'air et de la lumière. Mais songez que seize ans, dix-sept ans, c'est l'âge où, tout d'un coup, on comprend les poètes. D'un vers d'Homère ou de Virgile ou de Victor Hugo surgit une vision de la nature, et le jeune homme sent la sympathie secrète et profonde qui le lie à l'univers. Il est comme appelé vers lui, mais son élan se heurte et se brise au mur. Un élan brisé est une cause de grande souffrance et qui démoralise.

Le régime emmuré du collège expose l'homme à ignorer toute sa vie la nature. Ne connaissez-vous pas des hommes qui, aux champs, ne distinguent pas le blé du seigle? Ils ne savent pas le nom des fleurs, ni celui des étoiles, ne comprennent pas le cours des astres, assistent, indifférents et stupides, au spectacle de la vie universelle? Et ces hommes,

croyez-vous qu'ils soient des hommes? Ce sont des êtres déracinés, désencadrés. Ils ne peuvent avoir le sens de la vie, qui se lit au livre ouvert du ciel et de la terre. Il est mauvais de ne se confronter qu'avec des hommes ; il est sain de mettre son individu passager en présence de la nature éternelle, son individu agité en face de cette quiétude, son individu égoïste en face de cette indifférence implacable et superbe. La nature enseigne les choses essentielles. C'est elle qui est l'*Alma mater*, et non l'Université.

*
* *

Le régime du collège de Normandie sera la vie de famille. Les élèves seront groupés, pas très nombreux, trente à quarante, autour d'un maître. Ils vivront avec lui, mangeront à sa table, dormiront sous son toit, car le collège se composera de plusieurs maisons qu'on bâtira : le château est réservé aux classes. Et la maîtresse de la maison assistera le maître dans la direction paternelle, car la femme est nécessaire à l'éducation de l'enfant : elle seule peut soigner le tout petit bonhomme, et le « bonjour » ou le « bonsoir, madame » remplacera pour lui, s'il peut être remplacé, le gentil « bonjour » et « bonsoir, maman ! » La présence de la femme commandera à l'adolescent et au jeune homme la bonne tenue, la politesse, le respect. L'absence déplorable des femmes dans le régime des collèges est un des plus clairs souvenirs de l'origine monastique.

La vie de famille sera la grande nouveauté des nouveaux collèges. Par elle, se fera l'éducation directe et personnelle. L'enfant y sera connu comme il est, point semblable aux autres, différent par ses qualités et par ses défauts. L'éducation s'ensuivra, la vraie, la directe, celle qui embrasse tout l'enfant. Or, c'est une misère, pour l'écolier, que de ne pas se sentir connu, regardé, encouragé, défendu contre lui même, que de rentrer et contenir en soi des ennuis, des tristesses, quelquefois de justes griefs, petits ou gros. C'est une misère aussi, de ne pas être aidé au moment qu'il faudrait dans les petites difficultés du travail intellectuel. A combien de consciences, à combien d'esprits a manqué la direction qui

protège contre les erreurs morales et le mauvais travail, avant qu'ils deviennent ses habitudes.

Cette direction et cette sollicitude ne seront pas une gâterie, bien entendu. S'il s'agissait de gâter les enfants, nous n'aurions qu'à les laisser chez eux. La discipline pourra être ferme et sévère, parce qu'elle pourra être juste, à tous moments expliquée et, pour ainsi dire, consentie par l'écolier lui-même. Une discipline consentie est très supérieure à une obéissance passive, contre laquelle l'enfant lutte par la ruse et par le mensonge, deux vilains fléaux de la vie écolière. Or, le consentement à la discipline, un règlement ne l'obtient pas ; un homme l'obtiendra. Dans la maison de famille l'écolier apprendra qu'on peut être un professeur et un homme. Notez qu'il n'en est pas bien sûr. La chaire hausse le professeur et l'isole ; il y est une autorité, un magistrat intellectuel. L'enfant, qui ne le voit qu'ainsi surélevé, ne croit pas qu'il soit un homme comme un autre. Si, un jour de sortie, il le rencontre se promenant avec femme et enfants, cela l'amuse comme une chose drôle ; le lendemain, il raconte l'aventure à ses camarades. Quelle quantité de force morale perdue par ce dédoublement de l'éducateur !

Mais le régime de famille est à la fois trop étroit et trop large pour l'éducation.

La vie commune, comme elle est organisée dans les collèges populeux, a les plus graves défauts, mais il est bon pourtant que l'enfant connaisse beaucoup d'enfants, qu'il sente des affinités et des répugnances, la nécessité de s'accommoder avec d'autres, qu'il s'accoutume au tumulte de la vie ; c'est pourquoi, au collège de Normandie, les enfants des différentes maisons se rencontreront dans les classes, qui seront d'autres groupements ; puis tous les élèves du collège se rencontreront sur les pelouses, les belles grandes pelouses, et dans les bois, — les bois du collège, comme j'ai du plaisir à prononcer ce mot-là !

Mais je disais : Le régime de famille, en même temps que trop étroit, est trop large. Il faut en effet à toute éducation des moments et un lieu de solitude. Combien d'hommes y a-t-il qui sachent vivre en tête à tête avec eux-mêmes ? qui, pour ainsi dire, ne détestent pas leur propre présence ? Et pour-

tant, voilà bien longtemps qu'on l'a dit : le principe de la sagesse est de se connaître soi-même. L'homme n'a d'autre moyen d'arriver à cette connaissance — si difficile — que l'habitude du tête-à-tête avec soi. Donnons aux écoliers cette habitude. Nul n'y répugnera, s'il n'est incurablement médiocre et banal. Je me souviens — pardonnez-moi de me souvenir si souvent — qu'à mesure que je grandissais, la banalité de la vie commune constante m'offensait davantage. En classe, je cherchais les bouts de table, pour avoir au moins d'un côté un petit espace où il n'y avait personne; en étude, je cherchais les coins. Je vois encore le coin d'une certaine étude où j'ai passé de bonnes heures, tournant le dos à mes voisins, le coude sur la table, la tête sur la main, ne voyant que le mur. J'étais à peu près invisible au maître d'études. D'ailleurs, celui-ci était un singulier personnage, très brave homme et homme de lettres, génie incompris, en correspondance avec Victor Hugo, qui lui écrivit un jour pour le remercier d'un article laudatif : « Vos pareils sont porte-glaive ou porte-flambeau. » Chaque semaine, il avait sa tâche qui était d'écrire, pour le journal *le Tintamarre*, les pensées d'un *Paveur en chambre*, — en prose, — et, en vers, une *Épitaphe anticipée*, dont le dernier mot devait être un calembour. Il me laissait à peu près tranquille; je l'aimais beaucoup à cause de cela et lui suis demeuré reconnaissant.

Bientôt le coin ne me suffit plus; il me fallut une chambre. Comme je n'étais pas alors dans un collège proprement dit, mais que j'achevais mes études dans une des institutions du Marais, où se recrutait l'externat du lycée Charlemagne, j'obtins cette chambre : une mansarde sous le toit, avec une lucarne, donnant vue sur la caserne des Minimes occupée alors par les gendarmes de la garde impériale. Et cette mansarde avait pour voisine une autre mansarde, où l'on cirait les souliers; et, tous les jours, à la même heure, un garçon arrivait, dont j'entendais la brosse et la voix, car il chantait une chanson philosophique, dont le refrain était :

Moquons-nous des grandeurs, la fortune et la gloire, etc...

Et l'hiver, je n'avais pas chaud; et l'été, j'étouffais; et c'était le Paradis. Je puis dire que j'y ai travaillé comme un ange.

Les élèves du Collège de Normandie auront chacun leur chambre, leur petit chez soi, des moments de solitude, le recueillement possible, le possible examen de soi-même. Ainsi seront harmonieusement distribuées les parts entre la vie de famille, la vie collégiale et la vie personnelle. Soignons la vie personnelle. On ne fait rien qu'avec des personnes. Il ne faut pas croire qu'il y ait contradiction entre personnalité et association, entre individualité et groupement. Je fais cette remarque parce que le groupement est un des principaux phénomènes de l'activité en notre temps ; on le trouve en politique, en religion, comme en agriculture, industrie et commerce. Mais un groupement n'est rien, s'il n'est une subordination d'énergies à des règles, de forces préexistantes à une discipline. Mille veuleries additionnées donnent, au total, une veulerie, comme mille zéros, un zéro. Soignons la vie personnelle.

Restait à régler une grave et haute question, celle de l'éducation religieuse. Le Collège de Normandie ne sera pas confessionnel ; l'éducation religieuse sera donnée par les ministres du culte que l'enfant professe ; la volonté des familles sera suivie à cet égard ponctuellement et en toute sincérité. Mais le collège, en pratiquant la neutralité confessionnelle, entend ne pas se désintéresser de l'éducation religieuse. Des hommes de tous temps, de toutes religions, prêtres ou laïques, ont médité sur l'homme et sur Dieu. Ces méditations sont l'admirable trésor de l'humanité. L'écolier les rencontre au cours de la vie intellectuelle ; peu à peu, par la vertu qui est en elles, elles pénètrent dans sa conscience, mais c'est une façon d'éducation indirecte et diffuse. Il faut détacher l'enseignement moral des textes de thèmes ou de versions et le proposer tout droit à des consciences. Le soir, avant le coucher, dans chacune des maisons du collège de Normandie, les élèves seront réunis ; le maître fera une courte lecture morale avec quelques mots de commentaire. Cette méditation simple et grave terminera bien la journée. Ainsi, avant de se séparer, pour aller dire dans leurs chambres la prière accoutumée, les élèves des différents cultes auront été rapprochés dans un moment de commune vie religieuse. Chercher ce qui rapproche,

à l'heure où les vieilles passions ressuscitent, où se rallume le feu qui couvait à notre insu sous la cendre des vieux bûchers, — rien n'est difficile à éteindre comme un bûcher, — n'est-ce pas, à l'heure présente, un des grands devoirs des éducateurs patriotes ? Nous avons tant besoin d'apprendre au moins à ne point nous haïr les uns les autres !

*
* *

Il me faudrait beaucoup de temps encore pour parler de l'éducation physique et intellectuelle comme on la projette au collège de Normandie.

Je dirai seulement pour l'éducation physique qu'elle a été longuement réfléchie. La toilette y tiendra une grande place. Ce ne sera pas seulement le frottement rapide du visage contre une serviette mouillée au-dessous d'un robinet parcimonieux. Ce sera la vraie toilette, celle qui lave à fond par le tub, par la douche et par le bain, met le corps entier en état de respirer, et fait de la propreté une saine habitude tyrannique. Des travaux manuels, outre qu'ils donneront une sorte de contact avec la vie pratique, habitueront à l'adresse et à l'habileté la main, cet instrument dont si peu de personnes savent se servir. Les jeux et les exercices, — parmi lesquels beaucoup de jeux de France, qui ont émigré, et qu'il faut rapatrier, — donneront aux membres la souplesse et la vigueur, à l'œil l'attention intense, à la volonté des habitudes de discipline. Car le jeu aussi est éducatif et d'éducation morale. Il inspire, par le développement de la vigueur, la confiance en soi ; il apprend à étudier l'adversaire, accoutume au sang-froid, exige des décisions rapides au moment propice, et qu'est-ce que tout cela? C'est la préparation à l'emploi du courage ; ce sont, si je puis dire, les mœurs mêmes du courage.

Dans l'éducation intellectuelle, le Collège de Normandie n'oubliera certes pas qu'en même temps que des hommes, il doit faire des bacheliers ; il fera des bacheliers, mais l'enseignement sera résolument orienté vers la vie contemporaine. Des pédagogues, il est vrai, prêchent que l'enseignement secondaire doit être désintéressé et ne préparer à rien ; c'est, disent-ils, la meilleure façon de préparer à tout. Un jeune Athénien

du siècle de Périclès, un jeune Romain du siècle d'Auguste, un jeune Florentin du siècle de Léon X, un jeune Français du siècle de Louis XIV, étant bons classiques, seraient tout prêts à comprendre notre vie, si différente de la leur, tellement plus vaste et variée et puissante, et féconde. Mais, les voyez-vous, ces jeunes élégants grec, romain, florentin, ancien régime, tomber au milieu de nos réalités? Quel ahurissement! Hélas! de cet ahurissement nous pouvons nous faire une idée. Des jeunes Français qui ne savent pas la frontière de France du côté Nord-Est, qui ne connaissent les pays étrangers que par des noms et par des termes, incapables de se représenter une carte du monde, les positions et la circulation de l'humanité, ignorant en un mot de quoi il s'agit au XXe siècle, — dans leur pays, dans les autres, dans l'univers, — j'en vois beaucoup aux examens du baccalauréat et ailleurs. Et quand je pense qu'ils vont entrer dans la classe dirigeante, je commence à craindre que cette classe n'en arrive à ne pouvoir plus rien diriger. Messieurs les pédagogues, apôtres du désintéressement, excusez-nous. Nous n'avons pas le moyen, nous n'avons pas le temps!

Certainement, il ne faut pas préparer, dès le collège, à une étroite profession déterminée; nous devons cultiver, dans l'enfant, l'être humain pur, par les lettres et par les sciences, mais sans oublier que le temps où il doit vivre n'est ni le Ve siècle avant J.-C., ni le Ier, ni le XVIe, ni le XVIIe siècle de l'ère chrétienne, mais bien le XXe. On croit d'ailleurs, au collège de Normandie, qu'il est possible de gagner beaucoup de temps sur les études anciennes sans rien perdre de la connaissance utile de l'antiquité. Pourquoi donc en effet étudier le latin pendant six ou sept ans? Pour la même raison qui fait que nous avons quatre lycées autour de la Sorbonne; pour la même raison qui fait que notre discipline et notre régime scolaire demeurent comme ils sont. Cela est parce que cela a été. Il était raisonnable que l'étude du latin durât tout le temps des études, quand le professeur en sa chaire, le docteur en ses traités, le juge en ses arrêts, le roi dans ses ordonnances ou sa diplomatie parlaient latin, le français n'étant que la langue vulgaire. On n'avait point alors à se demander si le latin ne pouvait être aussi bien

et même mieux appris en moins de temps mieux employé. A la raison d'être d'autrefois a survécu l'habitude.

Ah ! si nous nous mettions sérieusement à écheniller le vieil arbre, quel massacre de chenilles !

Au collège de Normandie, l'étude des langues anciennes ne commencera qu'en troisième, après que l'écolier aura déjà, sur des bases solides, établi sa connaissance de deux langues modernes, et de sa propre langue, qu'il faut croire qu'aujourd'hui encore on enseigne bien mal. Aux examens aussi, on voit combien courte, vague et molle est la connaissance de la langue française... Mais encore une fois, je ne puis tout dire. Je renvoie au livre excellent que vient de publier M. Duhamel[1], ancien élève de notre Université de Paris, aujourd'hui professeur à l'école de Harrow, à qui la double expérience acquise en France et en Angleterre, et sa passion pour le métier d'éducateur, assurent le succès dans la fonction qui lui est réservée, de directeur du Collège de Normandie. Et je conclus.

Un collège en plein air, dans les champs, dans la nature; où l'enfant comptera pour lui-même, comme il en a le droit, puisque c'est lui qu'il s'agit d'élever ; où il sera mené, du point où il est exactement, au point où il s'agit de le conduire; un collège où, si l'on avait une préférence pour une des personnes de la trinité indivisible, physique, intellectuelle et morale, ce serait pour la personne morale; un collège prodrome de la vie comme il la faut vivre aujourd'hui : voilà ce que veut être le collège de Normandie.

Je n'ai point qualité pour parler au nom de l'Université, mais je puis dire, en toute confiance, que beaucoup d'universitaires voient, avec une grande joie, s'établir cette concurrence nouvelle. La justice commande de reconnaître que les expériences hardies nous sont bien difficiles. Nous portons le poids des siècles, qui est énorme. Nous sommes les serviteurs de l'État, qui n'aime pas les changements d'allure, ni les allures divergentes. Et pourtant, nous aspirons aux réformes nécessaires. Nos imperfections, nous ne nous

1. *Comment élever nos fils* ? Chez Charpentier et Fasquelle.

le dissimulons pas ; nous les disons, et très haut. On nous reproche cette indiscrétion, qui prouve à tout le moins que nous sommes de bien braves gens et de bons patriotes. Nous souhaitons que l'on fasse mieux que nous, que l'on nous stimule, et qu'un état d'opinion se crée, qui force les dernières résistances. Nous applaudissons donc au succès de l'École des Roches, qui a conquis l'existence ; nous souhaitons bonne fortune au Collège de Normandie, qui fait effort pour naître. Nous croyons à cette bonne fortune. C'est une de nos grandes races françaises, les Normands. Ils ont découvert le Nouveau Monde longtemps avant Christophe Colomb. Ils sont très capables de nous aider à découvrir les règles et la pratique de l'éducation nouvelle.

ERNEST LAVISSE

L'ENFANT D'AUSTERLITZ[1]

IX

Le capitaine adressait d'habitude aux Moulins-Héricourt, afin de se prémunir contre l'inquisition des jésuites, ses lettres au collégien. Caroline les remettait sans faute. Omer aima longtemps les relire, ainsi que certaines autres. De tels messages exaltaient son importance. Il tirait vanité, à l'ordinaire, de l'attitude que lui prêtait sa mélancolie de lecteur en manteau à l'espagnole, appuyé contre un arbre dans la cour du collège, loin des surveillants qui le croyaient d'ailleurs occupé de ses notes sur le cours de l'histoire. Il laissait s'amollir la main qui retenait le message un peu jauni : telle son âme défaite et vaincue.

***

Saumur, le 27 décembre 1820.

« Mon cher conscrit,

» Ta sainte mère me mande que tu as été frappé par la détresse des pauvres que tu visites autour du collège. Presque tous, dis-tu, sont d'anciens soldats mutilés au service de Napoléon. Tu accuses le grand homme de leur misère. C'est un mauvais esprit que te soufflent tes jésuites du

1. Voir la *Revue* des 15 avril, 1er et 15 mai.

diable. Chasse-moi au trot ces sottises. Quand bien même ces misères seraient mille fois plus affreuses, elles paieraient à peine les ivresses sublimes de la gloire. Ces lâches se plaignent? C'est que la veillesse et la stupidité propres à la vie civile les engourdissent. Demande-leur plutôt ce qu'ils pensaient lorsqu'ils entraient à Vienne en 1805 et en 1809. J'y étais, moi. J'ai vu. Ce sont des ingrats horribles. Plus tard tu reconnaîtras que j'ai raison, si tant est que tu puisses t'imaginer, quelque jour, quelles têtes portaient ces gens-là quand ils avançaient au son des musiques dans les villes conquises. Leurs culottes étaient boursouflées d'or; les florins et les thalers marquaient en bosses sur leurs cuisses, et sonnaient dans leurs gibernes. Ils achetaient Bacchus et mataient Vénus à leur aise. Ils ont dormi dans toutes les capitales de l'Europe sur le sein des belles. S'ils étaient demeurés au fumier de leurs villages et à l'engrais comme des pourceaux malades, qu'auraient-ils connu?

» Heureusement qu'il y en a d'autres que ces jean-f...! Nous avons trouvé céans, à Saumur même, de braves amis décidés à ne pas laisser rouiller sur leur poitrine la croix d'honneur. Avant peu, je gage, tu entendras parler de notre chevalerie nouvelle. C'est une chance d'être tombés ici.

» On t'a entretenu de nos croisières. Chez les Engliches, nous sûmes, G... et moi, comment, grâce au comte de P...-B..., ces messieurs de la Congrégation ne voyaient goutte dans notre affaire. D'abord nous nous proposâmes de faire route pour l'Italie. Plusieurs étudiants de Paris, exilés là-bas depuis les événements, nous invitaient à les rejoindre à Naples, et à y prendre rang dans l'armée constitutionnelle: on y est sensible au double avantage de servir contre la Sainte-Alliance de Troppau et de dépister les mouchards de S. M. T. C. Seulement, nous lûmes dans les gazettes que le commandant Bérard n'avait vendu qu'à demi ses frères d'armes, dont nous sommes: alors nous avons répondu à quelqu'un qui nous faisait signe en France. Les policiers d'Albion tiennent boutique de passeports hanovriens à bon compte, ce qui nous permit d'embarquer à Plymouth, de débarquer à La Rochelle.

» Fouette postillon! Nous arrivâmes à Saumur pour soutenir

messieurs les libéraux et la garde nationale, qui voulaient offrir un banquet à cette vieille poule de Benjamin Constant, fichu bavard, peu sympathique aux militaires; mais il gêne S. M. T. C. Ne ressemble jamais, mon cher conscrit, à un pareil cuistre. Madame Cavrois désire que tu deviennes avocat : c'est qu'elle n'a jamais entendu pérorer cet olibrius genevois qui propose sérieusement de faire l'omelette sans casser les œufs, et qui semble même croire aux sottises qu'il débite. Va, il n'y a encore que les officiers pour le cœur et la décision. Retiens ça. Songe à l'épaulette de ton noble père. Rien n'est perdu de l'honneur français. J'aurais voulu que tu fusses auprès de moi, quand, avec la garde nationale bourgeoise, nous avons cogné sur les blancs de l'École. Ces godelureaux, indignes de porter l'uniforme, étaient venus en bandes jeter des pierres dans les fenêtres du Constant, et souiller indignement les bornes de l'hôtel où se préparait le banquet. Voilà comme ce traître de Clarke, simple capitaine à la Révolution, général en 1793, créé duc de Feltre par Napoléon, a composé les cadres de l'armée en 1816 et choisi les futurs officiers parmi les seuls militaires signalés pour leur haine de la Révolution et de l'Empire.

» Enfin, la canaille n'aura pas toujours raison. Nous avons lâché quelques coups de pistolet dans le tas, aux acclamations du peuple. Ces braves comprennent que ce n'est pas en restant paresseux comme leur Loire ensablée que les libertés leur seront rendues. La batellerie du fleuve nous fournit des camarades. De gros événements se préparent ici, car la prochaine promotion de l'École, choisie dans les cadres de Gouvion Saint-Cyr, sera, dit-on, de notre bord. G... et moi n'avons pas fait de la besogne inutile.

» Nous allons gagner Marseille pour continuer notre voyage à destination de Livourne. Là-bas nous appellent de nouveau les étudiants proscrits depuis l'affaire du Bazar. Je ne te parle pas de nos santés. Ce sont celles de vieux soldats taillés dans le chêne encore revêtu de lauriers. La fin de ce message était seulement de te dire que tes pauvres mutilés étaient de f...jean-f... et qu'ailleurs on espère encore le retour de la gloire, dût-il en coûter à chacun un tibia ou un bout d'oreille.

» Je t'embrasse à grands bras. Soigne ton équitation ; et travaille bien. Tu deviendras alors un fils de Marcus Junius, digne de nous délivrer de ce gros Tarquin. G... t'envoie mille compliments. Ne t'étonne pas de l'en-tête commercial qui est sur l'enveloppe. La prudence est mère de la sûreté. Et le vieux galant de la Cayla fait lire les lettres dans son cabinet noir.

» E. L. CARNIQUET ET Cie. »

*
* *

Esquermes, le 19 mars 1821.

« Mon frère,

» Notre mère m'écrit à la fin de me faire assavoir que tu penses encore renoncer à l'état de prêtrise. Cela lui cause beaucoup de chagrin ; celui que je ressens de ce chef est aussi bien ressenti par notre cousine Delphine. Nous sommes désolées. Représente-toi que, pour un garçon de petite naissance, il n'y a que cette sainte mission qui puisse te savonner de la roture. Si Dieu n'avait point voulu me faire la grâce de me destiner à un mariage noble, j'aurais pris le voile, sans hésiter. Comment pourras-tu vivre auprès des Praxi-Blassans et de moi, titrée vicomtesse, si tu ne portes pas cet habit qui exige les marques du respect? Je ne saurais croire à la fermeté de ta résolution. Notre pauvre mère est bien malade. Voudras-tu l'affliger en te faisant soldat, en un temps où Sa Majesté le Roi Louis XVIII réserve les faveurs, comme il sied, aux personnes de naissance, dans les régiments? Nous préférons penser que tu cèdes à un entraînement passager dont tu montreras bientôt un vif repentir.

» Aime Notre Seigneur Jésus-Christ, mon cher frère, de tout ton cœur. Nous prions pour toi ; nous commençons une neuvaine à l'intention de sauver ton âme; et notre bonne directrice et sainte Mère Honorine Sainte-Véronique-de-l'Image s'associe à nos exercices pieux.

» Je t'envoie par la malle-poste un paquet de livres que publie la Société des Bonnes Lettres sous le patronage de M. de Chateaubriand. Tu puiseras dans ces lectures, si

Dieu le veut, des avis salutaires, sous les fleurs les plus belles de notre littérature.

» A revoir, mon frère, au nom du Sacré-Cœur et de Marie.

» DENISE HÉRICOURT.

» *P.-S.* — Madame la marquise d'Espard nous a fait don, à Delphine et à moi, d'un rosaire à grains d'argent, avec un grain d'or toutes les dizaines. Cette faveur, venant d'une des plus grandes dames de l'aristocratie française, me rend folle de bonheur. J'espère que tu te réjouiras de même.

» Donne le bonjour à Édouard de notre part, de la mienne surtout. Qu'il n'oublie point tout ce qu'il m'a promis. »

***

Gênes, 13 avril 1821.

« Mon cher conscrit,

» J'ai tant d'affaires que je t'écris trop rarement. Il faut qu'un biscaïen de la Sainte-Alliance des tyrans m'ait traversé la cuisse dans la plaine de Novare, le 8 courant, pour que je trouve le loisir de tracer à ton adresse ces quelques lignes, et cela sous les combles d'un palais où je me cache de la police autrichienne qui en veut à ma tête.

» Fichtre! la tête d'un vieux dragon de l'Empereur, ça ne s'attrape point comme une boule au jeu du mail! J'aperçois de mon trou une bonne petite goélette qui tangue sur la mer verte du golfe et que j'espère rejoindre, en quelques brassées, dans le milieu de la nuit. Mais, comme je puis manquer mon évasion, je couche ces mots au long de ce papier à chandelles pour qu'au cas de malchance tu te souviennes plus tard d'un oncle qui t'aime bien, et qui pense à toi aux heures où il paraît sage de convenir qu'on est, après tout, mortel.

» N'aie pas peur : ceci n'est pas un testament. Toutefois je confie à une franche amie napolitaine, qui me dorlote depuis quelque temps, ma croix; c'est celle de ton père, tu le sais, détachée de l'uniforme quand le cœur eut cessé de battre, à Presbourg. Donc elle t'appartient. Si tu apprends des choses en noir, fais-la réclamer avec la tabatière où je garde le sable de Sainte-Hélène et avec quelques autres babioles, paperasses

et souvenirs que je cachèterai tout à l'heure dans un paquet à ton nom. Adresse ta réclamation à la *signora Graziella Moreno, via di Transtevere; Procida, presso Napoli.*

» Maintenant, bien qu'il m'en coûte, je veux te dire ceci. Graziella Moreno peut devenir mère avant décembre. Son enfant est le mien. Mon aïeul et mon père se chargeront de la tutelle. Je leur écris afin de les en prier. Mais ils sont vieux : c'est à toi, jeune homme, que je demande de veiller, plus tard, si je disparais demain, sur l'enfant. Je n'ai pas d'autre ami que toi. J'ai perdu ce pauvre G... dans la bagarre du 8. Je pense qu'il a été pris par les gardes du corps de ce misérable Savoie-Carignan qui nous a trahis le 22 mars en passant soudain à la Sainte-Alliance. Le mieux qui puisse lui advenir dès lors est d'aller croupir, deux ou trois années, dans une forteresse de Moravie, à moins qu'on ne l'ait déjà fusillé à Turin.

» Par conséquent, il ne me reste que toi seul. Tu es jeune, très jeune : je sens qu'il serait peu délicat de te faire accepter, à cet âge, un tel devoir. Aussi je ne t'impose rien. Je t'avertis seulement d'une vérité. Agis dans la suite selon ta fantaisie. J'exige que mon aveu et ma requête ne t'engagent point. J'espère avoir fait de toi une façon d'homme libre. Agis en cette qualité.

» Je te dois des explications. Les voici. Quand nous arrivâmes, au commencement de l'année, à Naples, G... et moi, nous répondions à l'appel des étudiants de Paris venus en cet exil soutenir la cause de la constitution libérale que menaçaient les tyrans au congrès de Troppau. Nous fûmes admirablement traités chez le général Pepe : je l'avais connu pendant la campagne de Russie, à l'armée de Napoléon ; à cette époque, il avait été reçu philadelphe de notre loge régimentaire. Dans ses salons, je rencontrai Graziella Moreno, fille d'un Maître Élu des carbonari. Chacun me fit un bel accueil. Pour elle, c'était une jeune fille qu'étonnait comme un conte de la mère l'Oie le récit de mes campagnes et de mes aventures. Elle me remercia chaudement parce qu'en juillet dernier, après mon voyage en Espagne avec les cavaliers de Mina, j'étais venu affranchir ses compatriotes du joug absolutiste, soumettre le roi de Plâtre. Elle parut m'adorer. Je te

dirai que j'y allai... à la dragonne, selon mon habitude, et qu'à la première occasion, malgré les cris de sa bouche et les pleurs de ses grands yeux de jais, je me fis l'amant de cette belle aux bras d'albâtre.

» Notre liaison fut mystérieuse et passionnée, tout un mois durant. Je m'aperçus alors combien Graziella valait mieux que mon caprice, combien elle m'aimait sincèrement, et je compris qu'une séparation tuerait, sinon le corps, au moins l'âme de cette femme sensible. Tant que la mission de notre bande se bornait à fournir secrètement de la poudre et des fusils aux carbonari du Piémont, aux hétairies grecques de Janina, qui proclamaient alors leur indépendance contre le sultan, l'amour ne pâtit pas. Mais, dès que le congrès de Laybach eut lâché cinquante mille Autrichiens sur nous pour rétablir le despotisme dans les Deux-Siciles, il parut évident à nos compagnons que la Lombardie, vidée de troupes par ce mouvement, ne pourrait, avec ses seules garnisons, réprimer la révolte toute prête à éclater dans le Piémont. Il importa de gagner Gênes et d'y donner le signal de l'insurrection. Je tâchai de m'enfuir sans que Graziella le sût. A dix lieues de Naples, sa chaise de poste me rattrapa. Elle immolait sa fortune, son honneur, son rang et son avenir à notre passion.

» Que dirai-je en outre? Pour l'amour de moi, ce fut elle qui arbora le drapeau constitutionnel à Gênes, le 10 mars, pendant que, juché sur une borne, je haranguais la foule en fort mauvais patois piémontais. Elle sortit à cheval, sur la place de Turin, la bannière tricolore dans la main, le soir où le vieux Victor-Emmanuel abdiqua en faveur de Savoie-Carignan, et aussi le 22, après que ce pleutre, emmenant presque toute notre cavalerie et nombre de nos canons, eut passé ignoblement à l'ennemi. L'audace de ma maîtresse releva les courages. Je la verrai toujours criant des mots italiens du haut de son cheval blanc à la multitude stupéfaite. Les cheveux épars sous un bonnet rouge de pêcheur napolitain, elle caracolait à l'extérieur des arcades roses qui soutiennent l'amphithéâtre des petites maisons, devant le lit pierreux du Pô. Toutes les jalousies étaient baissées par peur des espions et des dénonciateurs qui livrent maintenant, hélas! aux

cours prévôtales les libéraux trop contents vers cette heure-là. Dès que Graziella eut paru, parlé, chanté, toutes les jalousies se relevèrent à grand bruit, toutes les boutiques s'ouvrirent, la place se remplit de patriotes acclamant, avec la beauté de l'héroïne, la liberté qu'elle personnifiait de façon sublime. La cité, déserte et morne dix minutes avant, vécut tout à coup, avec mille tumultes et toutes les fureurs de l'enthousiasme. Ces pauvres gens abjurèrent leur terreur, répondirent à notre appel, prirent les armes, suivirent le comte de Santa-Rosa. Nous envahîmes, le 4 avril, le territoire autrichien, au chant de l'hymne constitutionnel, derrière l'étendard et la splendeur de mon amazone. Alors je l'aimai. J'appris ce qu'est l'amour véritable : notre idée la plus belle qu'incarne une femme aussi belle.

» Penses-tu que je puisse abandonner l'enfant conçu dans ce temps inoubliable, mon conscrit? Que n'accomplira-t-il pas, ce prédestiné?... Hélas! que suis-je à cette heure, pour le sauver? Un misérable proscrit caché dans les combles d'un palais en ruine. Les chevaliers peints à la fresque contre les murs se fendillent et tombent sur les dalles usées. Parfois des tuiles s'écroulent du toit dans les buissons de roses rouges qui ont poussé entre les marches disjointes de l'immense perron, et qui couvrent tout jusqu'à la mer monotone. Le vent mugit sous les voûtes, claque l'unique battant d'une porte. Sans doute les sbires et les espions rôdent-ils autour de mon refuge pour me conduire devant la cour martiale. Graziella dort, épuisée, sous les plis de ma cape. Si je tentais une démarche pour légitimer notre union par le ministère d'un de ces moines qui pullulent dans le quartier, j'attirerais certainement la mort sur ma tête!

» Je t'écris ces choses pour que tu m'excuses, Omer, de t'offrir un devoir si lourd. Et, tout de même, si ce jean-f... de Savoie-Carignan n'avait pas entraîné nos deux régiments de cavalerie, nous aurions pu éclairer notre gauche à Novare. Jamais les Autrichiens de Bubna n'auraient occupé à temps les hauteurs, ni pris l'armée constitutionnelle entre deux feux. Nous n'aurions point battu en retraite devant les canons de Latour; je ne me serais pas sauvé de Turin à Gênes dans une voiture de foin que les douaniers lardèrent avec des

tiges de fer à toutes les étapes. Ils ont fait huit trous dans mon manteau et percé ma botte gauche. Heureusement, je n'ai pas bronché. Graziella était blottie sous moi.

» Tout cela ne veut pas dire que je ne gagnerai pas à la nage tout à l'heure la goélette de mon ami, l'armateur carbonaro, et que je ne te reverrai pas bientôt en Lorraine ou en Artois, mon cher conscrit. Nous t'apprendrons alors à ne point mettre les doigts sous l'arçon pour trotter, sacré renard !

» E. L. »

X

Pendant les premiers jours d'août 1821, Omer Héricourt se rendit d'Artois au château de Lorraine. Il voyagea seul, en diligence, « à la garde de Dieu et sous la conduite du conducteur », comme l'enregistrait la feuille du maître de poste. Dans la voiture, un prêtre bâillait derrière son tricorne, dépliait et repliait *la Quotidienne* ; une petite vieille, marmonnant, égrenait son rosaire. Les mains dans les poches, un commis voyageur fredonnait :

Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille !...

Trois marchands commentaient la saveur des vins. Un ménage bourgeois épluchait des oranges. Admirablement frisé, éperonné, enflé par les tuyautages de son jabot, le mari murmurait des aventures bouffonnes dans le cou de sa femme grassouillette ; elle semblait fière de lourdes topazes encadrées d'or massif et pendues à ses oreilles. Elle riait, soudainement joufflue, rouge jusqu'aux sept peignes qui retenaient les anneaux et les tresses de sa chevelure brune.

Omer se flatta de l'intéresser, car son attitude mélancolique s'enveloppait d'un léger manteau à l'espagnole doublé d'amarante, cadeau de la comtesse Aurélie. Il le portait sur sa veste de nankin, malgré la saison, en hommage à la dernière mode ; d'ailleurs, l'averse s'écrasait contre les carreaux trépidants des vasistas que mouchetaient les gerbes de boue liquide. Du velours des banquettes une odeur sûre montait. Omer porta jusqu'à son visage un mouchoir de sa sœur, parfumé à

l'eau des Sultanes. Il croisa ses jambes en bottes : ses premières bottes de ville, pointues au bout, taillées à cœur dans le haut de la tige, et qu'il avait obtenues de la généreuse Caroline. Le relent du cuir, bien qu'un peu fort, lui plaisait comme une marque de vie cavalière, noble. Il déplora qu'elles se fussent crottées dans la cour de l'auberge. Mais il savait agréables sa figure, déjà mâle, et son regard bleuâtre insistant, sous de beaux sourcils noirs réunis à la racine du nez. Il n'ignorait pas la grâce de ses cheveux flottants, que couronnait une casquette de velours mol à gland de soie, ni l'intelligence de sa bouche fine, roidement coupée dans la chair que pâlissait encore l'ample cravate de cachemire bleu nouée à l'orientale. Le goût d'ennoblir par l'élégance sa personne extérieure l'obsédait fort, comme sa résolution d'aimer, de séduire, et son aisance à découvrir chez autrui le grotesque et le commun, dont il s'estimait incapable.

Vraiment, aucun des voyageurs ne l'égalait en bon genre. La dame choisissait trop gaiement les cerises dans les profondeurs de la capote en percale qu'elle gardait sur les genoux, en manière de panier commode. Par économie, elle était attentive aux plis du fourreau en mousseline verte où ses jambes se trémoussaient. Un grand monsieur paterne et lecteur du *Constitutionnel* arborait, hors de propos, des opinions libérales en restant coiffé d'un bolivar aux ailes bonnes contre le soleil des pampas. Dans le coupé, Omer avait aperçu néanmoins une jeune fille qui, vêtue d'une simple robe marron fort étroite, et à demi dégagée d'un schall, rêvait aux poésies de *l'Écho des Bardes*, l'almanach clos entre ses mains longues. Auprès d'elle, un monsieur d'âge réfléchissait, le triple menton sur le bec de sa canne. Omer se fût senti mieux à sa place près d'eux que dans l'intérieur du coche : il différait du vulgaire. Seule cette jeune fille eût compris l'attitude mélancolique d'un être voilé dans les plis du manteau à l'espagnole.

L'examen de son intelligence, poursuivi pendant les heures du voyage, n'égaya point Omer. A l'obstination philosophique du bisaïeul et à l'ardente dévotion de sa mère il apportait un esprit découragé par l'avortement des complots, par la sévérité de l'Église; malgré cela, tout épris de vivre, mais inté-

rieurement, sans prétendre à persuader plus d'une âme, une seule âme amoureuse. Pour affronter les désastres des révolutions et des guerres, ou pour sacrifier les joies naturelles aux prescriptions du dogme, il ne se jugeait plus assez énergique, assez croyant. Quelques tomes de Diderot et de Voltaire, dérobés aux placards des Moulins-Héricourt, pendant les vacances de Pâques, avaient nourri le doute insinué par le capitaine, l'été précédent. Si les prêtres, en somme, avaient trahi la pensée du Christ? Ce pape docile envers les monarques, ces évêques arrogants, ces vicaires flatteurs du riche, ces amis des Pharisiens et du César, que gardaient-ils de l'évangélique humilité, du culte des faibles et des pauvres? Peu de chose, évidemment! Et, parmi eux, s'il était des faibles et des pauvres, comme les Pères du collège, ils se vantaient de servir les souverainetés et les autocraties. Devenir prêtre? Autant devenir l'esclave sans recours de maîtres inconnus, peut-être vicieux comme Alexandre Borgia, despotes comme Sixte-Quint, ou prévaricateurs comme Clément XII. Le Père Anselme souffrait. Le Père Corbinon possédait un caractère inimitable de rustre héroïque. Le Père Gladis ne vivait pas sur terre, mais dans les nombres et les étoiles. Le Père Vadenat était une brute qui se contentait de la soupe assurée en échange de sa mémoire grecque et latine. Obéir vingt années encore, probablement, à de pareils hommes en disciple muet, déférent, soumis, avant l'épiscopat, Omer n'y consentait plus. Outre l'avenir de l'évêque, de l'officier, du conspirateur philosophe, de meilleurs s'annonçaient, qu'il souhaita.

Il salua son bonheur dans les yeux de la jeune dame à la robe verte, qui regardait les cerises mordues par sa bouche fraîche, et dans les formes de son corsage, sous le sautoir de soie. La malice de l'instinct viril l'imagina près de se dévêtir. Et, bien qu'Omer affectât l'étude du Lamartine entr'ouvert dans les plis de son manteau, il jetait, à chaque hémistiche, une œillade de passion vers la joyeuse gourmande. Ne le préférerait-elle pas tout à l'heure à ce mari grossier, farceur, dont le jabot monstrueux et taché, dont le vaste pantalon jaune coulissé sur la cheville, ponctué de boue, dont les favoris abondants et les cheveux en buisson dénotaient l'âme nulle, impertinente et malpropre?

Au reste, le collégien n'attendait point qu'elle se rendît à ses transports. Il désirait seulement cet échange de regards brefs et complices qui se choisissent, se livrent et s'unissent publiquement, alors que les âmes se font ce mutuel aveu : « S'il n'y avait pas la religion, les lois, les convenances sociales, la pudeur, nous mettrions incontinent nos lèvres sur nos lèvres, nos corps dans nos bras, et nous mêlerions en une simple ivresse les désirs de nos vies, comme nous mêlons en un simple éclair les souhaits naturels de nos yeux. »

Maintes fois, il avait obtenu déjà ce consentement tacite des filles aux champs, des servantes à la maison, des marchandes aux seuils des boutiques ou derrière leurs comptoirs. Cela lui suffisait, d'habitude. Quelques imperfections physiques, le son fâcheux de la voix, l'embarras d'une cour à entreprendre, les menaces du ridicule, le dissuadaient de tentatives plus osées.

Donc, glissant les œillades, il les chargea de tristesse. Ne savoir comment espèrer l'amour de la jeune dame, et s'en navrer à en mourir, voilà ce qu'il croyait inscrire sur sa physionomie, durant l'espace de la seconde où il relevait sa tête penchée vers le volume; il feignait alors de murmurer en soi quelques vers, si l'époux s'apercevait du jeu.

Pendant trois heures de pluie, l'adolescent prolongea le manège. Il s'ingéniait à des variations dramatiques, langoureuses, prometteuses de vices. On lui eût assuré sans le surprendre qu'entre ses paupières décloses passaient visiblement les tableaux de ses imaginations ou de ses souvenirs érotiques : une servante qui le caressait étendu sur ses genoux, Corinne l'étouffant de ses étreintes musculeuses, ou cette jeune dame se dégrafant pour leur baiser double.

— Aglaé, offrez de vos cerises à monsieur... Les jeunes messieurs aiment beaucoup les cerises... Allons, ne faites pas le fier : cela rafraîchit...

— C'est de bon cœur, prenez donc ! — ajouta la dame, toute rubiconde dans la franchise de son rire.

— Vous vous faites mal à la tête, à lire tant que ça, — reprit l'homme. — Saperlipopette ! il faut laisser les bouquins au collège..., et vive la gaieté !...

Omer sentit le sang lui bondir au front, puis affluer au

cœur. Il reçut les cerises en tremblant, remercia, les garda dans ses mains.

— Mangez-les, à présent !...

Un cahot du véhicule le bouscula. Omer eût tué ce couple de qui la saine humeur ignorait évidemment ses manigances, ou s'en souciait peu. Il crut que deux larmes allaient éclore au coin de ses cils, mais répondit poliment aux mille questions de gens ravis de découvrir un sujet de babillage. Il se vit examiné comme un acteur en scène. Le but de son voyage, l'état présent de ses études, la profession de ses parents, son âge et celui de sa sœur, ils lui tirèrent tous ces renseignements et mille autres accessoires, au prix d'une poignée de cerises. Au bout de ses mitaines, la femme avait des doigts courts, ridés, et des ongles noirs. Sa poitrine, qu'Omer approcha en un moment où elle se penchait, fleurait la cotonnade sous l'odeur poussiéreuse de la mousseline. La pommade qui graissait les boucles de sa coiffure était rance. Elle parlait à Omer comme une maman ou comme une tante à un petit garçon.

Pour les tenir en respect, il nomma le comte de Praxi-Blassans, pair de France, et l'oncle Augustin, qui venait d'être promu général commandant la légion de la Meurthe. Aussitôt, ils se regardèrent avec des « oh! » et des « ah! » déférents.

— Je le disais bien aussi qu'à vous voir, on était susceptible de penser que vous étiez un fils de famille !... En voulez-vous encore des cerises ? Prenez-les. Ça me ferait honneur !

Omer dut accepter, par crainte de paraître vaniteux. Mais le mari, devenu grave, s'enquit de l'influence dévolue au comte de Praxi-Blassans, l'exagéra, puis conta ses histoires. Associé de son beau-père, il tenait à Reims un magasin de nouveautés, avec voiture de marchandises et deux chevaux à l'écurie : il montait l'un tous les dimanches, ce qui justifiait le port des éperons. Il revenait d'Amiens, après la commande annuelle de « velours pleins ». D'Arras, il rapportait plusieurs pièces de dentelles destinées aux dames de la magistrature et de la noblesse champenoises. Quelques-unes de celles-ci payaient mal, insinua-t-il par circonlocutions

pleines d'une respectueuse indulgence. Et il sollicita l'apostille du pair de France pour une lettre circulaire invitant chaque débitrice à s'acquitter envers la boutique de falbalas. Le comte de Praxi-Blassans n'aurait qu'à mettre une signature au bas de la minute. Cela sauverait le couple de bien des tracas. Ils les désignèrent par le menu.

A l'idée du comte recevant pareille requête un matin d'humeur quinteuse, Omer faillit éclater de rire; mais il crut indifférent de promettre : la jolie marchande devenait familière jusqu'à lui épousseter la manche. Les bourgeois le courtisèrent. Lui se drapa dans son manteau noir, parla de son père le héros, se dit voué à une affreuse tristesse parce qu'il portait en soi le deuil de la patrie vaincue. Sérieusement écouté, il usa d'éloquence. Que pouvait entreprendre un jeune homme après les exploits magnifiques de sa famille? Se faire prêtre? Mais il sentait autre chose en lui : un désir de vie, de conquête et de liberté. Et quels buts à ce désir? La Sainte-Alliance des tyrans dominait le monde. Huit mille baïonnettes autrichiennes venaient d'abolir à Naples la constitution établie l'année précédente, par ce brave général Pepe... Surpris de sa propre audace, Omer discourut pour le sourire béant d'Aglaé, dont la lèvre inférieure s'inclinait comme le pétale d'une rose mûre. Certes elle l'admirait; et l'homme approuvait sans cesse, levant ses grandes mains calleuses, l'une après l'autre, puis les abattant sur ses cuisses, après un haut-le-corps d'indignation. Il confessa ne lire point les journaux; mais il avait retenu plusieurs couplets frondeurs de Béranger qui lui dictaient sa conviction.

Omer entendait une foi neuve se révéler soudain dans ses périodes, pendant qu'il tentait de séduire cette bourgeoise. En lui servant les déclamations de l'oncle Edme, les homélies farouches du Père Anselme, et les philosophies du bisaïeul, retrouvées pêle-mêle dans les réserves de sa mémoire, le collégien s'étonna qu'une force vibrât, inconnue et virile, parmi ses paroles.

A l'auberge du relais, rien n'empêcha la continuation du discours devant les cinq poulardes tournant sur la broche contre les hautes flammes d'or. Le vin mousseux d'une bouteille débouchée par le mari pétilla sur les langues.

Omer se grisa de mots. Il décrivit les batailles de son père, prodigieusement; il les accompagna de gestes propres à sabrer les invisibles escadrons des monarques. Cela le gêna qu'une servante étendît la nappe, disposât les assiettes à coqs de couleur, entre les phrases, qu'elle mêlât le tintement des verres et des fourchettes au bruit des métaphores.

Le gros monsieur coiffé du bolivar prêtait une oreille bienveillante, dans son coin. Après quelques attitudes de stupeur, le prêtre alla prendre l'air sur le seuil; la vieille femme caressa son chapelet en plissant les rides de son front; la jeune fille du coupé et le vieux gentilhomme sourirent: leurs mines ironiques se regardaient. Le Rémois trinquait avec les trois marchands et l'hôte, dont ils plaisantaient ensemble le gilet à ramages, la panse en tablier de toile, et la trogne violacée.

Malgré tout, la compagnie entière écoutait le jeune homme. Sa nouvelle personnalité de causeur ne l'étonnait pas moins qu'elle n'étonnait les gens. C'était la naissance inattendue de sa hardiesse. Supérieur tout à coup à la société de la diligence, il s'attribuait le droit de la convaincre et de la soumettre à son esprit.

— Paraît que c'est le neveu d'un pair de France! — entendit-il murmurer non loin de lui, par la servante, devant la table de la jeune fille en robe marron.

Marchands et commis voyageur cessèrent de prodiguer leurs calembours afin de mieux comprendre. Aux instants où sa voix s'arrêtait pour boire, car l'éloquence sèche la langue, Omer n'entendait rien que l'attention du silence. La veille, cela l'eût intimidé follement. Il fût demeuré court. A cette heure, au contraire, les souvenirs de mille idées déclamatoires se pressaient en lui pour se vêtir à la hâte d'adjectifs, de phrases, de sons, d'images, et parader en cette salle d'auberge, à l'ébahissement du vieux gentilhomme, de sa fille qui levait doucement le verre dans sa main d'opale, du prêtre qui mangeait, rouge d'indignation, du gros monsieur approuvant avec la tête toujours couverte, de la vieille dame au chapelet et aux yeux de poisson malheureux.

A mesure qu'Omer parlait, qu'il buvait, une foi précise succédait à ses croyances jusqu'alors égales en valeur et

contradictoires. Une seconde intelligence se révélait, mystérieuse et laborieuse, qui avait, dans les arcanes du cerveau, couvé les leçons des maîtres, celles du bisaïeul aussi, comme les démences du capitaine. Pendant que le disciple recevait l'enseignement d'une oreille distraite, cette intelligence avait recueilli toutes les paroles, assemblé, confronté, déduit et résolu. Soudain, elle prêchait des choses fortes, qui résonnaient jusqu'aux solives mal blanchies du plafond.

Les morceaux restaient sur l'assiette du causeur sans qu'il prît garde de les couper. On lui enleva les portions presque intactes ; on leur en substitua d'autres. Il l'intéressait peu d'assouvir sa faim, extrême pourtant l'heure précédente. L'important était de tenir en éveil l'indignation du prêtre, la peur de la dévote, la vénération devenue toute humble des marchands qui se regardaient et hochaient la tête en signes approbatifs, et la mine d'indulgence narquoise que parait le sourire de la jeune fille adossée paisiblement sur sa chaise, Omer se souvint du jour où, couché dans les avoines, il écoutait retentir encore la voix de la Révolution par la bouche du chevalier de Vimy et de Publius-Scipion Deconinck, où il se connut un homme apte à l'effort; et voici qu'un an plus tard, l'effort s'accomplissait dans cette salle d'auberge, toute sonore de sa foi neuve.

Les histoires des peuples chantaient par sa voix, qui les dit toutes, depuis les dures initiations de Memphis, jusqu'à la marche triomphale de Valmy à Moscou, jusqu'à la trahison du chef auquel fut confié le camp d'Hiram, jusqu'au désastre de l'idée républicaine, prête à la résurrection. Voilà comment la seconde intelligence, l'inconnue, déclamait les leçons du bisaïeul, les enthousiasmes du Père Anselme et les colères du capitaine Lyrisse, fondus en une seule ivresse de paroles que vinrent même écouter aux portes, les postillons, les palefreniers et les servantes.

Or, par la ruse de cette éloquence étrangère à lui-même, Omer conquit, sous la table, le pied de la bourgeoise, puis la chaleur de la jambe enlacée à sa jambe. A travers la salle, la jeune fille échangea tout à coup avec lui cet éclair des deux regards qui avouent leur passion de l'instant.

Oui, la vierge élégante lia son âme à l'âme diserte,

tandis que tout son buste palpitait et que ses fines mains d'opale serraient nerveusement les grands effilés du schall affaissé autour de sa taille étroite. Vraiment, tandis qu'il vantait le carbonaro lord Byron, en route pour la Grèce insurgée, Omer Héricourt, dix minutes, posséda l'émotion de la jeune fille et la chair esclave de la bourgeoise. Toute la chaleur naturelle de cette femme le pénétra; toute une âme éprise de grandeurs apparut au sombre visage de la vierge pour l'appeler : le jeune homme se comprit aimé par une âme et par un corps.

Quand la fatigue eut appesanti les paupières, chacun prit sa chandelle et s'en fut aux chambres. Dans la sienne, Omer se félicita. Il le savait : l'artifice de sa mélancolie précédant celui de son éloquence lui permettait de plaire. Il pensa tenir le talisman qui ouvre les cœurs féminins et qui attire la complaisance des caresses. Cependant il n'osa poursuivre la série de ses avantages. Aux côtés du marchand rémois, l'épouse était prisonnière. Près du vieux gentilhomme, la demoiselle était certainement gardée. D'ailleurs, les préliminaires de la victoire suffirent au collégien ; il se louait trop du résultat de ses hardiesses pour s'occuper mieux des victimes. C'était son intelligence qu'il courtisait, cette nuit-là, et lui-même, qui avait découvert le moyen du bonheur. Il tremblait de subir une déconvenue en vérifiant par des galanteries plus expresses les bonnes volontés sentimentales. Quelques heures plus tard, ne trouverait-il pas au château des Ducs l'accueil de quelque servante ?

Pour l'heure, assis dans le fauteuil de paille, devant la longue mèche charbonneuse de la chandelle qui coulait, il ne pensa même point à la couper avec les mouchettes de cuivre mises sur le plateau. La glace encastrée parmi les moulures du trumeau le mira trop heureux, dans le manteau à l'espagnole qu'il laissait autour de son jeune corps, mollement accoudé contre le marbre de la commode.

« Me vit-elle ainsi, la jeune fille ?... Me vit-elle, triste et noble sous les plis de cette sombre étoffe qui me sépare des vulgarités ? Crut-elle au deuil que porte mon visage d'enfant que déçoit une sagacité précoce ? A-t-elle deviné les angoisses sataniques du doute et les désespoirs de mon front où se lit

l'épitaphe des libertés abattues? A-t-elle contemplé la forme de mon être immobile comme un tombeau, et d'où sort brusquement la voix de quarante siècles lassés d'espérances?... C'était bien à ce jeune homme-là que s'adressait le bref amour de son regard azuré, au jeune homme de ce miroir glauque et fendu comme un mur de ruines... Oui, mon image lui plut ainsi. Quelle langueur admirable chargeait ses longs cils ! Ses mains étaient de celles qui touchent les harpes des archanges... Les moirures changeantes de sa robe la rendaient pareille à l'ondine d'une rivière en course, qui passe sous l'ombre des feuillages, puis dans les clartés du soleil, alternativement. La fleur de ses lèvres serait exquise à baiser... Comme la douceur de ses bras au cou consolerait ma faiblesse qui s'exalte en vain ! J'y veux songer. Nous nous rencontrons au bord d'un ruisseau. Elle me voit pensif. Elle s'approche... Elle se précipite sur mon sein... Quelle joie de le penser !

» Quel bruit plus éternel et plus doux sur la terre
» Qu'un écho de mon cœur qui m'entretient de toi !

» Comme M. de Lamartine exprime en ces vers ce que je ressens!... Ma chair tremble de félicité, à l'imagination de cette entrevue. Dans l'émoi, ses tresses se détacheraient. La soyeuse caresse effleurerait ma joue et mes mains qui soutiendraient les frissons de sa nuque creuse. Je lui murmurerais ce vers :

» O néant ! O seul Dieu que je puisse comprendre !...

» Elle étoufferait ce blasphème atroce sous la fraîcheur de sa paume et la tiédeur de ses larmes éperdues... Dans le parc de Lorraine, nous atteindrions ainsi, passé la charmille, la colonnade circulaire autour de la vasque muette : le dauphin ne crache plus l'eau, depuis la Révolution. Là, sans rien nous dire, nous nous aimerions par l'échange de nos regards. Nos cœurs goûteraient une mélancolie d'êtres faibles devant la robuste éternité de la nature ; et nos tristesses se consoleraient en savourant la douceur d'un lent désir que favoriserait un rayon de lune, l'astre des humbles et des timides, des pauvres fantômes errants... »

L'odeur du suif grésillant sur le chandelier le réveilla vers l'aube. A demi déshabillé, il se coucha, rejoua les drames de ses songes, au cours d'un nouveau sommeil. Quand il descendit en retard, la jeune fille montait déjà dans le coupé. Le bonnetier entreprit Omer immédiatement, lui fit serrer dans le portefeuille plusieurs exemplaires d'une simple missive que le comte de Praxi-Blassans devait apostiller, afin de prévenir les nobles débitrices du magasin rémois. Le fâcheux se garda de lâcher sa victime, l'installa dans la voiture, entre lui et sa femme, laquelle sembla n'avoir nul souvenir du tendre enlacement sous la table, mais contraignit son voisin à vider avec elle une boîte de croquignoles. Ensuite la chaleur et la pluie rendirent plus accablante la monotonie des heures. Il s'endormit, après sa voisine, alors que l'époux étouffait mal des bâillements précurseurs. Les marchands, le prêtre et la dévote ronflaient depuis les premiers tours de roue.

Au relais suivant, dans la même averse, après l'aumône d'un regard qu'elle lui donna joyeuse et moqueuse, la jeune fille, à la suite du vieux gentilhomme, laissa la diligence pour monter dans une caroline à deux chevaux gris. La voiture de campagne s'engagea par une route transversale, et s'effaça très vite sous les rayures de la pluie, plus bruyante que les grelots des colliers.

Que visait l'ironie de la disparue ? se demandait le collégien. La brève promesse de leurs œillades, et dont il n'avait pas su profiter ? Ou bien l'élan de son éloquence, méprisée maintenant par cette personne à coup sûr aristocratique et de famille ultra ? Comment poursuivre une aventure si peu commencée ?... Point d'autre solution que de déplorer son impuissance.

Il enveloppa mieux sa détresse dans le noir de son manteau. Peut-être avait-il paru ridicule, d'ailleurs, à l'auberge. « On rencontre partout, à présent, des petits garçons fort impertinents et qui parlent sans mesure de mille extravagances ! » avait dit assez haut le prêtre, après avoir remercié la dévote de consentir à l'ouverture du vasistas. Or les marchands avaient souri. Mais l'homme au bolivar avait récité, pour les nuages de la vitre, la maxime de Corneille :

« Chez les âmes bien nées, la valeur... », tandis que le bonnetier chantonnait :

Grâce à la vigne, unissons pour toujours
L'honneur, les arts, la gloire et les amours !

Cette allusion à l'ébriété possible qu'eût déterminée le vin mousseux indigna le fils du colonel Héricourt. Certes il n'était pas, la veille au soir, dans son état ordinaire, mais de pareilles vapeurs n'avaient pu qu'accroître les dons de sa parole, non l'inspirer toute. Plus il songeait à son rôle de causeur historien, philosophe et politique, plus il admettait la précellence de ce mérite sur tous ceux adoptés jusqu'alors par sa personne. Il n'avait émis que les meilleures idées du bisaïeul, du Père Anselme et de l'oncle Edme, lesquelles n'étaient point sottes, à coup sûr ! Les gens du commun avaient pu s'y méprendre, parce que l'ivresse seule délie la langue de leurs parents et amis. Entendre habilement discourir un jeune garçon, à l'âge où ils n'étaient eux-mêmes que des écoliers ignorants et timides, avait surtout excité la sotte jalousie de leurs médisances. Il convenait de s'en soucier peu. Dédaigneusement, Omer se blottit, ferma les yeux entre les ronflements paisibles du bonnetier et de son épouse,

Lorsqu'on trouva dans une auberge de la route les gazettes apportées par la malle-poste, Omer Héricourt jugea bon de les acheter toutes, en homme avidement préoccupé des querelles publiques. Cet acte confirmait, pour les spectateurs, la sincérité de son apostolat ; et les railleries s'éteignirent. Pour lui, remonté en sa place, il entreprit courageusement l'étude et la comparaison des thèses soutenues par *la Quotidienne*, *le Drapeau blanc*, *le Journal des Débats*, *le Constitutionnel*, *la Minerve*. A vrai dire, chacun des articles lui sembla doué de raisons égales en valeur, bien qu'ils défendissent des politiques contraires. Dans l'incertitude, il se rendormit.

Sans autres aventures, aux portes de Reims, les marchands prirent congé de lui. La même pluie continua de noyer les coteaux et les plaines de la Champagne, puis les bois de Lorraine.

Au terme du voyage, sa mère l'embrassa, chaude, éplorée, disant :

— Je t'ai tout écrit dans mes lettres. Je ne veux plus, ici, qu'aimer mon fils...

Le bisaïeul attendait sur le perron, avec la même face vieille, énorme et lourde, que six ans n'avaient pas changée. Du général Lyrisse, envoyé à Saumur pour une inspection militaire, il ne restait plus qu'un portrait : un portrait de veneur, jeune, en habit de cheval haut boutonné sur sa personne étique. Il y eut des effusions. Médor sautait pour atteindre de sa langue la figure du maître. Céline étreignit « son enfant » ; et sa grosse figure rubiconde s'illumina.

Échappé à la police autrichienne, l'oncle Edme voyageait toujours, mystérieusement, peut-être en Grèce, à moins qu'il ne fût au port de La Rochelle.

Assis enfin dans le salon des colonnes, un peu plus sali, un peu plus fendillé, Omer vit comment bâillait, entre la semelle et l'empeigne, une chaussure de sa mère.

— Tu regardes mes souliers, hein?... Figure-toi que j'ai donné les écus de ma bourse à un bon dominicain qui n'a pas de quoi mettre de vitraux à sa chapelle..., et je comptais sur un fermage qui ne rentre pas... Bah ! c'est une petite misère de quelques jours.

Le bisaïeul haussa les épaules. Omer répondit aux gestes navrés de Céline. La dévotion ruinait donc maman Virginie! Confuse, elle baissa la tête, puis éplucha le mérinos de sa robe ternie.

Omer se navra fort. Sa mère était là, grosse des hanches et du ventre, plate de la poitrine, maigre du cou, des mains : on eût dit une de ces religieuses du tiers ordre, qui prennent humblement l'extérieur des pauvres sœurs converses. Son ancien parfum d'iris, la propreté de sa collerette en guipure, de ses manchettes à dents, ses bandeaux argentés et bien lisses, entr'ouverts sur le front étroit, bombé, jauni, lui prêtaient seuls encore un air de noblesse. La reconnaissant quasi plus vieille que le parrain octogénaire, son fils eût pleuré. Heureusement, la cloche du dîner ébranla les airs et la pluie. Par la porte de la salle qu'ouvrit un valet rustique, en casaque bleue et pantalon de futaine, l'odeur du rôti pénétra.

Avant le dessert, le bisaïeul parla, comme jadis, de ses

idées indéfinies, de ses équipées maçonniques à travers l'Europe. Au point même où, cinq ans plus tôt, Omer l'avait laissée, l'existence de la famille reprit. Elle lui parut s'alanguir, morose et lente, dans une atmosphère d'ennui, au son prolongé des redites.

Sous le ciel nuageux, les verdures massives du parc étaient pareilles de couleur aux mousses en laine qui formaient paravent contre la cheminée.

Rien n'était changé de l'antique demeure. Il y avait seulement un peu plus de poussière, un peu plus de lézardes, un peu plus de tristesse sur les choses, un peu plus d'asthme au souffle du bisaïeul, un peu plus de dévotion dans le chagrin de la mère. Rien n'était changé, sauf lui. Parti comme un enfant vaincu, mais plein d'espoir de revanche et de conquête, il rentrait au logis comme un adolescent encore vaincu, mais sans autre espoir que celui d'une main amoureuse pour bercer sa faiblesse.

Le lendemain, il courut avec une servante par les prés. Elle riait. Ses yeux quémandèrent de l'amour. Il exauça leurs désirs mutuels de promptes caresses qu'ils échangèrent, nichés dans les meules. Telle fut sa félicité, qu'il estima mesquine et basse aux heures de recueillement.

Alors il n'osa plus lever qu'un œil honteux sur le portrait de son père défiant les lignes ennemies, et la neige, et les flammes des canons.

Esprit du cabinet aux boiseries grises et aux vastes rideaux de velours jaune, le bisaïeul, dans la bergère plus flétrie, était le même orateur inlassable. Sa grosse et lourde tête, entre les flocons des mèches, ne se creusa guère de plus de rides, quand il sourit avec des yeux malins et glauques, au soleil qui parut et l'éblouit. Soudain, le menton appuyé sur le bec d'ivoire de sa canne, il menaça :

— Ah ! ah ! petit... Tu fais déjà tes farces, libertin !

Omer, lentement, détourna la mine équivoque de son visage. Il regarda le parc dressé dans l'altitude des fenêtres, ses perspectives de charmilles taillées et frissonnantes, les pins immenses, les pelouses blondes, les interminables routes des allées vertes, les gouttes écarlates ou blanches des fleurs suspendues parmi les herbes folles. Vivre autant que la nature

immortelle!... Croire vivre autant, par l'amour qui perpétue!... Cet essai de la faiblesse humaine pour tromper l'urgence de la mort, le pouvait-on qualifier justement de « farces »?

— Baste! — reprenait le vieux, — tu n'as point tort, petit. Tu as le sang des Lyrisse dans les veines. Et c'est tant mieux... Quand il revint de la Toscane, mon père comptait-il plus de onze ans?... Pourtant sa jolie prestance attirait les filles de l'Opéra dans la loge du Louis d'Argent, chez le traiteur Lebreton, puis dans la loge des Arts Sainte-Marguerite, où se réunissaient les amateurs de clavecin et d'alchimie. Il m'a toujours conté qu'à l'hôtel de Buci, dans la loge d'Aumont, il dut jouer devant la reine Marie Leczinska, qui était venue l'entendre avec son confesseur jésuite. Un autre soir, il plut à la comtesse de Mailly, laquelle passait à cette époque pour avoir déniaisé le roi Louis XV: elle était déjà descendue jusqu'en son carrosse, lorsqu'elle fit mander le musicien par ses laquais et l'emmena chez elle... En reconnaissance, elle lui fit cadeau d'un nécessaire, le plus joli du monde et tout d'argent façonné à la manière d'une timbale aplatie, où s'emboîtaient vingt objets délicats, fourchette, cuiller, poinçon, couteau, tube d'écritoire.

» Mon père aimait en dire la provenance galante, lorsqu'il s'en servait par devant sa compagnie; et il ne manquait point d'ajouter que sa bonne et fière allure au sofa lui avait valu l'engouement de toute la noblesse pour l'art royal; à tel point que, malgré les destins de la guerre, qui éloignaient sur le Rhin beaucoup de gentilshommes affiliés déjà, lord Hernocester put dresser, l'an 1736, les colonnes de la Grande Loge Provinciale et y recevoir l'illustre Swedenborg pendant son séjour à Paris. « Cupidon apparaît à l'hôtel de Buci; il y faut aller entendre cet amour qui joue du clavecin à ravir, entre des colonnes: ce sont celles du temple du roi Salomon, à ce que l'on dit. On y écoute des grimauds parler fort pertinemment de la vertu et de choses surprenantes, comme jamais on n'en ouït depuis la mésaventure de la Brinvilliers. Les branches d'acacia semblent y pousser, en un soupçon de temps, sur un tombeau; et ces messieurs sont les magiciens les plus adroits qu'on puisse voir! Courez-y avant qu'on

les fasse rouer en place de Grève ! » Ainsi parlaient les dames ; elles répétaient les propos de la comtesse de Mailly. Tu ris, petit ? Ah ! rien de l'existence n'est sans comique. Il fallait conquérir des esprits frivoles, dans un siècle perverti, les aller prendre au sein de leurs plaisirs et ne pas les effrayer par des mœurs plus sévères qu'on ne les tolérait. Aussi, l'année suivante, le duc d'Antin acceptait la grande maîtrise de l'Ordre. Alors les ateliers furent envahis. Le goût public, l'imprudence même de la foule, les rapports de la police inquiétèrent les juges du Châtelet. Ils firent murer l'établissement maçonnique du cabaretier Chapelot, avant que d'enfermer au For-l'Évêque mon grand-père, Fidelio, et mon père, Octave Lyrisse, avec les adeptes d'une autre loge installée à l'hôtel de Soissons, dans la rue des Deux-Écus.

» Comme si les ambassadeurs des tyrans s'étaient concertés, mille rigueurs frappaient partout les Enfants de la Veuve, en Hollande et en Suède, à Genève, Florence, Hambourg. Le pape Clément XII les excommuniait. Au sortir de prison, les Lyrisse et beaucoup d'autres durent passer en pays anglais. Les maçons de Londres, aimait à dire mon père, leur firent un si bon accueil que la gastronomie des loges anglaises acquit dès lors une renommée universelle : leurs chefs de cuisine, éligibles aux dignités mêmes de l'Ordre, y portaient glorieusement le tablier de soie rouge et la baguette blanche. Là mourut, tout jeune encore, mon aïeul Fidelio. Mon père, après lui avoir rendu les derniers devoirs, revint en France prendre du service dans les chevau-légers de Rohan, qui tenaient garnison à Marseille. Il y consacra la loge Saint-Jean d'Écosse, aidé d'un anspessade au régiment de Provence et d'un apothicaire. Faute d'argent, le vénérable ne pouvait allumer qu'une mauvaise lanterne d'écurie pour les tenues ; il éclairait ainsi les adeptes réunis dans un vaste grenier à foin. Parmi les personnes curieuses d'apprendre le secret d'Hiram et la composition de la pierre philosophale, la veuve d'un marchand grec péri à la mer distingua Octave Lyrisse et l'épousa. De cette union je naquis, après mon frère. Lui s'embarqua de bonne heure pour les Indes, dans la suite du baron de Tollendal, et y fit meilleure fortune que moi...

Le parrain continuait de se souvenir ainsi, pendant de

longues heures, au gré de sa mémoire abondante. Vaguement Omer lui prêtait attention. Tantôt, il écoutait les détails des aventures ; tantôt il pensait à l'oncle Edme, qui voyageait en Grèce et continuait la tâche de l'ancêtre, l'œuvre toujours vaincue. Tantôt il espérait les ardeurs bonasses de la servante, que parfois il allait rejoindre dans une chambre inhabitée fleurant les lavandes, les poivres et les camphres des placards ; tantôt il songeait à sa longue enfance tragique, à son enfance qui souffrit des douleurs de peuple plutôt que des douleurs d'homme. Il contemplait le vieux Médor luttant contre le sommeil ainsi qu'un élève du Père Vadenat pendant l'explication du texte philosophique grec.

— Petit, tu ne m'écoutes guère, ce me semble... Morbleu! va te promener, si je t'ennuie ; mais, si tu restes, feins au moins de m'entendre.

— Mais si, mon parrain ! je vous assure que je suis très attentif...

— Il y paraît peu... Vraiment, les jeunes gens d'aujourd'hui ignorent les bonnes façons... Quand j'eus l'honneur de rencontrer, en 1773, à Munich, dans la loge Saint-Théodore, M. Adam Weisshaupt parmi les délégués de la maçonnerie écossaise, nous écoutâmes, chapeau bas et en silence, durant quatre heures d'horloge, un discours allemand sur la nécessité tout admise de réunir les hommes instruits afin qu'ils se traitassent en égaux. Eh bien, petit, encore que ce fût l'hiver, personne n'osa tousser, et quelqu'un, ayant été pris d'une quinte, se déroba tout confus, en faisant mille excuses muettes avec son chapeau. Cependant le gros Bavarois qui parlait de l'illuminisme nous amusait à peine. Ce Weisshaupt n'était qu'un méchant professeur de droit canon à l'Université d'Ingolstadt ; il avait tout de go déformé la constitution jésuite d'Ignace, et s'en serait tenu là, si les chevaliers du Liban en voyage ne l'avaient instruit de nos secrets, dont il s'enticha, qu'il arrangea selon sa manière et celle de la Sainte-Vehme pour établir dans chaque boutique ses novices, ses majeurs et ses mineurs, ses prêtres et ses régents, ses mages et ses hommes-rois. Il faut dire que cette organisation jésuite lui concilia les cervelles allemandes. On n'entrait plus dans une auberge sans que le garçon apportant la choucroute vous découvrît qu'il était

« frère insinuant », qu'il recrutait pour les grands mystères et qu'il était convenable de l'appeler Raymond Lulle, Spartacus ou Solon; le coche ne vous menait pas en Autriche mais en Égypte, à Wurtzburg mais à Carthage, parce que les Illuminés avaient changé les noms des pays et des villes. On ne mangeait plus une saucisse de Francfort, mais « une thébaine ». Par ma foi, je fus moi-même introduit sous le nom de Marc-Aurèle dans une chambre obscure où un escogriffe me pointa son épée contre le cœur, en me faisant jurer mille choses horribles, parmi lesquelles je promis de résister — écoute-moi ceci — aux ennemis du genre humain et de la *société civile*. Civile! entends-tu, petit? Le colon latin, le maçon du camp romain contre le leude!... Dans les réunions, on lisait les Évangiles, Confucius et Platon, on enseignait que l'aveuglement des princes et des prêtres s'oppose au triomphe de la vertu. Il fallait, par conséquent, rassembler autour des souverains une légion de philosophes infatigables qui les dirigeraient selon les plans de l'Ordre vers le bonheur de l'humanité. Voilà qui n'était point mal. Voltaire et Diderot furent désignés pour fréquenter Frédéric de Prusse et Catherine de Russie. Nous autres, chevaliers écossais, nous devions entreprendre cette lutte contre l'esprit des monarques... Plus tard, homme-roi, j'ai lu les livres de Spinoza, j'ai conçu l'unité de la matière et de l'esprit; j'ai reçu, dans une salle tendue de rouge, des bourgeois tremblants que je conviais à choisir entre le trône, la couronne et le sceptre, l'or, l'argent et les joyaux épars sur une table, ou bien, ce qu'ils ne manquaient pas de préférer congrûment, la robe blanche de notre sacerdoce et l'encens de la seule déesse, la Raison, qui vingt ans plus tard fut charriée à Paris, dans le faubourg Honoré, sous les espèces d'une jolie fille.

» J'ai donné la lumière au Wurtemberg en compagnie d'un singulier fourbe, maigri par la débauche, taciturne, blême, qui avait les yeux faibles, une verrue sur le nez et deux autres de chaque côté de la bouche. Il marchait trop vite pour moi dans les rues. Je le nommais Caton, mais il s'appelait véritablement Zwack, était circonspect et intelligent. Dans le duché de Bade, je traînais avec moi un Socrate toujours ivre et un Alcibiade qui se faisait rosser par les aubergistes dans les lits

des vachères. A Mayence, l'épopte Tibère voulut violer la sœur borgne de Diomède, mon aéropagite ; et je dus mettre le holà, l'épée au poing.

Omer éclata de rire. L'ingénieux vieillard continuait, en caressant ses guêtres :

— Voilà les avantages d'une longue vie ! On fait rire la jeunesse avec des souvenirs... Tout cela menait à bien notre besogne. A mon troisième voyage, j'avais intronisé onze barons allemands, deux princes et l'Électeur, dans les loges filles de celles autrefois fondées, les unes par mon aïeul claveciniste, les autres par les officiers du régiment de Vermandois, quand ils envahissaient l'Allemagne à la suite du duc de Broglie. Au reste, l'œuvre était plaisante. Les gens sérieux fréquentaient chez nous pour les bibliothèques et les cabinets de physique que Weisshaupt savait y entretenir, et les benêts pour la représentation dramatique que donnaient nos rites. Mais les premiers ne tardèrent pas à convaincre les seconds sur la divinité de la science, et à leur faire admettre cette unique religion. Je leur montrais un squelette en demandant s'il avait été roi, noble ou ladre. L'adepte devait répondre qu'il n'en savait rien : « La nature détruit tout ce qui annonce l'inégalité ! » Et il rentrait chez lui moins disposé à subir les violences des veneurs traquant le renard jusque dans son potager...

» Chose étrange : on peut dire que c'est la chasse qui perdit l'ancien despotisme. En Allemagne, ainsi qu'en France, à la même époque, cette manie était frénétique. Votre carrosse ne courait pas vingt tours de roue sans atteindre ou croiser une sorte de rustaud juché sur une bique grise, crotté jusqu'en haut des chausses, et sifflant une demi-douzaine de roquets bâtards. Les nobles, ruinés par les parades à la cour, à la guerre, avaient aliéné leurs biens, vendu leurs fermes et mangeaient, comme le paysan, dans des bicoques délabrées. En ai-je vu de ces hobereaux plus mal vêtus qu'un laboureur, et qui ne gardaient de leur prestige que ce droit de chasse ! Ils passaient le temps à la poursuite acharnée des chevreuils et des lièvres. La venaison formait le principal de leur repas. Jaloux du dernier privilège laissé par le prince à leur orgueil héréditaire, ils l'exerçaient avec fureur, crevant les haies,

traversant les moissons, pendant braconniers et massacreurs de bêtes nuisibles, réduisant à rien les bénéfices de la récolte qu'ils foulaient en tous sens. Point de cesse! A peine si le laboureur tirait du champ sa pitance. Augmenter son domaine ne lui servait de rien. La chasse passait, et elle anéantissait l'espoir de la moisson. S'il s'indignait, on lui coupait la figure à coups de cravache. Car le hobereau, irrité de sa misère, ne laissait pas d'être cruel. Le négoce des villes, jadis prospère grâce aux emplettes du campagnard, diminua. Les petites gens du commerce et les artisans se recrutaient entre eux, pour venir à la loge, pester contre le noble. En ce temps, personne ne le pouvait faire, pour eux, dans une gazette.

» Bientôt, les adeptes convinrent de s'acheter réciproquement leurs denrées, à l'exclusion des autres marchands; et ce fut une puissante raison de s'affilier à la maçonnerie symbolique. On s'étonna de leur nombre au convent des Gaules, en 1778. On compta trois millions de frères représentés au convent de Wilhelmsbad, en 1782. Le duc de Brunswick assembla leurs délégations pour rechercher le vrai but de la maçonnerie. Parbleu! il l'ignorait, ce but. Les chevaliers d'Écosse n'avaient eu garde de le lui apprendre. On l'avait amusé avec des apparats et le récit des traditions; on l'avait persuadé de révérer quelques philosophies; on l'avait séduit par d'étranges mascarades : le docteur Mesmer, l'ayant fait asseoir devant son baquet, avait endormi des somnambules qui touchaient alors, sans brûlure, des charbons ardents. Le duc n'en savait guère plus, malgré les titres de ses grades, qu'un herboriste revêtu des insignes de la maîtrise. Il se méfia cependant, et tâcha de tirer au clair; mais les apprentis et les maîtres du rite symbolique n'étaient pas moins ignorants. Afin de complaire aux courtisans, ils répondirent qu'ils n'étaient pas les successeurs des Templiers, qu'ils rédigeaient un nouveau code universel... Or c'était celui que les jacobins, Cambacérès et Muraire, purent ensuite appliquer : celui qu'on nomme, en définitive, le code Napoléon.

» Dès mon retour dans Paris, j'entendis le comte de Lirieux dire à Cazotte, en plein Café de la Régence : « Il se trame une conspiration si bien ourdie et si profonde qu'il sera difficile à la religion et aux gouvernements de ne pas succomber!... »

J'ai entendu cela, petit; et j'ai entendu Cazotte insulter la Révolution huit ans d'avance... Ah! mon garçon, ce fut la période la plus ardente de ma vie. J'étais philalèthe, puis philadelphe à Narbonne, puis je courais les Hollandes à cheval, derrière un ecclésiastique luthérien en grosse perruque batave et qui avait la confiance de monseigneur le prince Ferdinand de Brunswick. Jamais je ne connus d'homme si habile pour obtenir de l'argent : par ses tours d'adresse, il récoltait jusqu'à neuf mille florins en une seule loge. Nous parcourûmes tous les maillons de la chaîne sympathique, en défendant la politique de la Stricte Observance contre les basses menées de la Grande Loge Nationale. J'ai répandu les libelles, les pamphlets et les ouvrages des encyclopédistes. J'ai fondé partout des cabinets de lecture et des sociétés littéraires ou savantes. J'ai ouvert bien des librairies et entretenu des imprimeries adeptes. Tous les dissidents de la franc-maçonnerie s'embrassaient dans l'illuminisme. L'Europe allait obéir comme une armée aux plans des maîtres du Temple, lorsque la foudre tombe dans la rue sur un prêtre affilié, et livre son cadavre aux indiscrétions de la police bavaroise qui déplie son portefeuille. Weisshaupt doit prendre la fuite ; on arrête beaucoup de nos frères ; un immense procès s'engage, et qu'on étouffe à grand'peine au moyen d'intrigues princières et royales... Les loges feignent de se disperser, interrompent leurs rapports. La Révolution, près d'éclater en Allemagne, avorte...

» Nous la transportâmes en France, petit !... Et il fallut l'y ranimer. Heureusement le baquet de Mesmer, le tarot du perruquier Etteila, le miroir de Cagliostro, donnaient de l'émotion à la cour et à la ville. Je pus dérouler dans maints appartements le tableau d'apprenti et celui de maître. Le monde afflua dans les quatre-vingts ateliers de Paris ; on y étouffait à retirer les perruques ; et la maréchaussée pouvait malaisément faire circuler les carrosses devant la porte des Amis Réunis, aux abords de la loge de la Sourdière. Près d'Armenonville, chez le comte de Saint-Germain, dans la loge des Théosophes, les femmes et leurs amants, férus des préceptes de Jean-Jacques, revenaient à l'état de nature, se mettaient dans le costume d'Ève et d'Adam ; l'on y faisait la débauche.

Le cardinal de Rohan montrait partout l'or sorti du laboratoire alchimique de Cagliostro, qui divisait la maçonnerie des femmes en deux rites, celui des *Vertueuses*, celui des *Volages*. A madame de Polignac, à la comtesse de Brienne, à la comtesse Dessalles, à mesdames de Brassac, de Choiseul, d'Espinchal, de Trévières, de la Blache, de Boursonne, de Montchenu, d'Auvet, d'Ailly, de la Farre, d'Évreux, de Monteil, d'Erlach, de Genlis, à d'autres, je fis apprendre par cœur cette maxime du F.·. Fichte, qui résumait les espoirs de la Stricte Observance : « Changer la forme particulière de l'État en la forme commune et universelle de tous les hommes envisagés en tant qu'hommes. Cela signifie qu'il faut nous efforcer de réunir tous les hommes dans un état social d'où l'idée de frontière sera exclue. » Pendant les tenues de maître, une jeune femme blonde, qui s'appelait Anaïs, paraissait toute nue, un miroir à la main comme si elle sortait du puits, et elle ne donnait le baiser au récipiendaire que s'il avait pu lui dire sans faute la formule du maître de l'Écossisme, Ramsay : « Le monde entier n'est qu'une grande république de laquelle chaque nation est une famille et chaque individu un fils. C'est pour faire revivre et propager ces maximes anciennes, prises dans la nature de l'homme, que notre société est établie... » Les négociants maçons commençaient déjà à mettre le marteau et la truelle, l'équerre et le compas sur leurs enseignes pour décider la préférence de l'acheteur affilié...

» Vers cette époque, j'emmenai à Francfort-sur-le-Mein Cagliostro, que les archivistes des Illuminés me priaient de conduire auprès d'eux : ils voulaient faire servir à nos entreprises sa fabuleuse popularité. Pendant la route, son habit de velours cerise nous attira les quolibets de la canaille. Nous descendîmes chez un conseiller aulique de la ville, lequel nous invita à visiter sa campagne. Nous y fûmes. Au milieu du jardin, dans une grotte artificielle, il démasqua un escalier de quinze marches, et nous trouvâmes, au pied, une chambre souterraine et ronde ; là plusieurs personnes attendaient, devant une caisse de fer ouverte et remplie de rouleaux d'or. Sur la table reposait une manière de missel où chacun de nous put lire les serments des grands maîtres Templiers, écrits en français avec leur sang.

Par ces actes, les onze signataires s'engageaient à détruire tous les souverains, en portant les premiers coups en France, puis en Italie, à Rome... « Pulvérise la tiare. Foule aux pieds les lys... » Les archivistes montrèrent à Cagliostro les contrats passés avec les principales banques d'Europe et qui prouvèrent l'énorme richesse de l'Ordre. Vingt mille loges envoyaient, à la Saint-Jean de chaque année, pour la fête du Feu, une contribution totale d'un million huit cent mille marks. Cagliostro signa le missel ; et on lui compta six cents louis. Pendant tout le trajet du retour, dans la chaise de poste, il me promit de préparer la ruine des nobles autant qu'il serait en son pouvoir. Malheureusement, l'affaire du collier tourna mal pour M. de Rohan et pour lui, bien qu'elle eût au mieux favorisé nos desseins. Mais, une fois en sûreté à Londres, il écrivit, selon sa promesse, la fameuse lettre annonçant la Révolution, la prise de la Bastille, la fin de la monarchie, la convocation des États-Généraux, le rétablissement de la vraie religion, le culte de la Raison. Je ne le revis plus jamais, car il alla se faire prendre à Rome, et mourut dans les cachots du Saint-Office. C'était un homme d'une intelligence éclairée et d'une belle érudition, mais trop porté vers les plaisirs de Bacchus et de Vénus et les joies de la pure jactance. Son activité, en revanche, était la plus merveilleuse qu'on pût voir ; il n'était point de gens, et de toutes sortes, qu'il ne convainquît aisément.

— Mais, interrompit une fois Omer, il ne persuadait que les gens simples de prendre peur à ses fantasmagories... ou de croire aux apparitions de la lanterne magique !

— Tu as tort de douter, petit. Cela n'était que la parade, mais derrière la toile on a fait de grandes choses... Ainsi, dans une des loges de Cagliostro, la Sagesse Triomphante, à Lyon, vers mil sept cent quatre-vingt-huit... je rencontrai M. de Mirabeau entre les cierges. Il rentrait de la mission que M. de Calonne lui avait confiée pour Berlin, signe du pardon royal après tant de disgrâces. Il était alors complètement engoué de l'illuminisme, à quoi les Prussiens l'avaient récemment initié. Je lui rappelai que notre atelier Saint-Jean-d'Ecosse de Marseille avait, vingt ans plus tôt, envoyé une troupe d'acteurs jusqu'en Brandebourg pour dresser

l'autel où il avait prêté le serment. Il goûta mes souvenirs là-dessus ; et nous fîmes route ensemble jusqu'à Paris dans ma chaise. Nous convînmes de répandre l'opinion qu'une assemblée des États Généraux était nécessaire.

» M. de Mirabeau estimait, aussi bien que moi, que les députés du tiers et du clergé seraient presque tous imposés par nos loges de province. De fait, il n'en fut guère autrement... Les sept ateliers de Bordeaux désignèrent aux électeurs les premiers Girondins, Vergniaud et Gensonné, lesquels nous reçûmes à Paris en grande pompe dans notre loge des Neuf-Sœurs. Le duc de La Rochefoucauld présidait. Aux côtés de Pastorel, vénérable, siégeaient Brissot et Lacépède. Sur les colonnes étaient assis : Dolomieu, dont les libraires vendaient alors le traité concernant les îles Ponces et les pierres volcaniques de l'Etna ; Bailly, l'auteur des *Astronomies* qui, tout de noir vêtu, chargé d'une perruque à rouleaux, attentif et immobile, dévisageait les orateurs de son œil grave, Bailly qui se moquait, en crispant les deux rides de sa joue maigre, Bailly qui devait présider l'Assemblée nationale au Jeu de Paume, avant que de grelotter de froid au pied de l'échafaud révolutionnaire pour avoir massacré le peuple, au Champ-de-Mars ; Condorcet, dont nos cœurs louaient *les Réflexions sur l'esclavage des nègres*, sans prévoir, hélas! qu'il lui faudrait quelque jour s'empoisonner plutôt que de se livrer à l'accusateur public ; l'oncle du chanteur Garat, un basque de noble allure, en ce temps-là : il ne se voyait pas encore ministre de la justice, lisant à Louis XVI l'arrêt de mort, ni comte et sénateur de l'Empire, ni louangeur de Wellington et d'Alexandre quand la fortune s'éprit du tsar illuminé. Un faible caractère, petit!... Étant à Paris, naguère j'eus l'heur de l'aborder, tout poussif et retournant les brochures dans la boîte à quatre sous du bouquiniste, sur le quai ; quand il m'ouït le saluer, il se précipita jusqu'en sa voiture et cria au cocher de faire diligence... Je m'époussetai de l'ordure qu'il me laissa tant à l'habit qu'à l'âme...

» Aux Neuf-Sœurs, petit, il y avait encore Cerutti, très honteux d'avoir composé d'abord une *Apologie des Jésuites* qu'il reniait bien fort; il croissait à l'ombre de Mirabeau. J'y connus le beau Camille Desmoulins, un enfant timide, un peu

fourbe malgré ses yeux tendres, toujours prêt à sourire pour s'assurer de votre sympathie, toujours inquiet de vous déplaire par son extérieur de jeune muscadin à grandes boucles brunes, et qui cachait ses mains dans ses vastes jabots de point d'Angleterre. Et ce vil serpent, Fourcroy, qui enseignait alors la chimie au Jardin des Plantes! Il diffamait déjà son collègue Lavoisier; il protestait que la découverte de l'oxygène, la décomposition de l'air et de l'eau ne méritaient point tout ce tapage de louanges adressées à son émule, et que ses propres mémoires sur la *Philosophie chimique* étaient injustement méconnus. Nous autres, nous nous amusions de sa fureur. Comment prévoir que Fourcroy, membre du comité de Salut Public, n'expirerait pas sous le faix de son infamie avant de remettre Lavoisier à l'exécuteur? Car il put sauver aisément Chaptal et Desault. Mais de ceux-ci il n'était point jaloux. Nous lui pardonnâmes le crime, cependant, parce qu'il avait agencé, avec Monge et Berthollet, la défense du camp d'Hiram. D'ailleurs il creva d'envie, le jour où Napoléon nomma Fontanes grand-maître de l'Université.

» Aux Neuf-Sœurs, Danton le Tonnerre exaspérait tout le monde de ses mépris; en haussant les épaules, il faisait craquer les boutonnières agrafées sur sa large poitrine; il remuait en silence ses grosses lèvres; il jetait en avant sa tête, comme s'il menaçait le monde du poids de ce front obstiné; il tapait du talon pendant les discours, même quand parlait la pure voix antique de Chénier. L'aimable Pétion louangeait chacun, promettait, choyait, habile, parbleu! à recevoir, en retour, les applaudissements et les acclamations. Hélas! ses magnifiques harangues ne le gardèrent point de mourir affreusement, proscrit par la Montagne, fugitif... Le cadavre fut découvert dans un champ de Saint-Émilion, à côté de celui de Buzot, tous deux à demi dévorés par les loups. Voilà de bien grandes horreurs!... Qui se fut permis alors de prétendre que notre expert, l'abbé Sieyès, vicaire général au diocèse de Chartres, offrirait d'abord à Joubert et à Moreau, ensuite à Bonaparte, les moyens de la tyrannie? Ah! il doit s'ennuyer avec ses remords en exil, dans les brumes de Flandre! Qui eût cru que le divin Bonneville cachait sous le haut chapeau à boucle d'argent la cervelle qui réclamerait dans

son journal, *la Bouche de Fer*, le partage des biens rustiques, et lui vaudrait d'être emprisonné par la Convention et par l'Empire? Aujourd'hui, dans sa boutique, il vend moins de libelles qu'il n'en écrivit, le pauvre homme!...

» N'importe! Aimable ruse des Neuf-Sœurs, science des philosophes, tu engendras la Révolution!... C'est un fait, et je puis le dire aujourd'hui, contre l'opinion générale. Sais-tu combien nous étions, pour mener Paris? Cinq mille à peine, conventionnels, journalistes, pamphlétaires, généraux et sans-culottes. Et nous avons fait trembler vingt ans le monde... Et nous le ferons trembler demain, encore. Que la foule parût nombreuse, comme aux massacres de septembre : c'étaient les dix mille prostituées et malandrins de Paris qui se joignaient à l'émeute pour méfaire. Mais nous, les vrais juges du despotisme, nous n'étions pas cinq mille, qui agissions, regardés par trente mille qui se tenaient cois.

» Oui, Muses, vous avez vengé Hiram et Jacques Molay des rois et des barbares mérovingiens, vengé l'intelligence!... Ah! petit, les larmes me viennent aux yeux quand j'y songe... L'Idée devenue la Force!... voilà ce que nous avons fait, nous, les vieux!... Je me souviens : aux Neuf-Sœurs, il y eut un beau jour... Le bénédictin Pernetty, fondateur de la loge Illuminée du faubourg Saint-Jacques, nous dicta et nous fit adopter les termes de la sommation qu'envoya le Grand-Orient, sous la signature de Philippe duc d'Orléans, grand maître de l'Ordre, aux souverains d'Allemagne et à l'empereur Joseph II. Ce despote, effrayé de nos mouvements révolutionnaires, venait d'interdire la maçonnerie dans ses États. Le morceau d'architecture du bénédictin ordonnait, dans un style excellent, aux monarques initiés (et ils l'étaient presque tous) de se confédérer pour défendre les principes de notre assemblée nationale.

» A la même heure, les deux cent quatre-vingt-deux villes maçonniques de France, les huit cents loges fêtaient par des batteries d'allégresse l'admission des deux frères du roi, ce Louis XVIII et le comte d'Artois, à l'Orient de Versailles. Nous pouvions nous estimer maîtres de l'Europe. Ce fut un enthousiasme aussi beau que le jour où les Neuf-Sœurs s'installèrent rue Saint-Honoré, dans la bibliothèque des moines

jacobins, et ouvrirent le club de ce nom. On allait à la victoire de Jacques le Templier sur le descendant de Philippe le Bel !... La France entière était le jardin d'Hiram. Les Enfants de la Veuve avaient reconquis l'Europe sur les fils des Barbares mérovingiens par la puissance de la raison, par l'imprimerie qui la propage, par les conversations dans les loges, les librairies, les cabinets de lecture, les collèges de l'Oratoire... Quand Philippe d'Orléans eut écrit au *Journal de Paris* sa renonciation à la grande maîtrise, alléguant l'inutilité du mystère et du secret dans la République, l'Assemblée générale du Grand-Orient se trompa en prononçant la déchéance du duc Égalité. J'y fus et je protestai que la République était dès lors la grande loge, comme l'avait dit monseigneur. Aussitôt le président saisit l'épée de l'Ordre, la brisa, et en jeta les tronçons au milieu de la salle ; l'orateur déclara que les loges de France entraient en sommeil... Hiram se réveillait du moins ; et ses armées victorieuses à Valmy annonçaient au monde le mot de liberté... Et les peuples, mon garçon, ne l'entendirent pas en vain !

» Écoute-moi bien. En 1792, j'arrivais à Mayence comme député du Suprême Conseil, et je priais les frères de la ville de ne pas écarter par les armes les soldats de la République. Ils abaissèrent les ponts-levis devant dix-huit cents hommes qui ne traînaient pas un seul canon de siège dans leur convoi ; et le général Custine entra sans coup férir. Le frère Hoffmann, qui nous donna Francfort, avait pareillement accueilli tout de suite les ordres dont j'étais porteur. Ce fut moi qui déguisai l'acteur Fleury en Frédéric le Grand et le fis apparaître dans la loge de Verdun aux yeux du roi de Prusse, qui tremblait au point que ses éperons s'entrechoquaient, encore qu'il fût assis, les jambes croisées, sur une banquette. Il obéit à l'injonction du fantôme et quitta les princes confédérés. Le duc de Brunswick battit en retraite ; pourtant l'affaire de Valmy ne l'avait pas entamé comme on le crut ensuite. La vérité, petit, c'est que les Rose-Croix comptaient parmi eux la belle comtesse de Litchenau, et que la promesse de son amour conseillait des actes politiques favorables à la lumière du Temple.

» Cependant nos loges hollandaises faisaient tenir à Dumou-

riez, puis à Pichegru, les plans des monarques ; elles renseignaient sur chaque marche de l'ennemi les états-majors de la République, qui fondait sur l'Europe comme un rayon de soleil après des siècles de brumes... Nos adversaires partout étaient frappés. Aux Carmes, les septembriseurs tuaient l'abbé Lefranc, punissant ainsi la trahison du libelle intitulé : *Le voile levé pour les curieux, ou le secret des révolutions révélé à l'aide de la franc-maçonnerie*. Un frère, qui était chasseur au bataillon des Filles-Saint-Thomas, le voulut sauver ; il le couvrit de son corps, mais reçut deux coups de sabre à travers son uniforme. Cela n'empêcha point du reste l'Anglais John Robinson de publier ses *Preuves d'une conspiration contre les religions et les gouvernements de l'Europe*.

» Retiens ceci, Omer : quelles qu'aient été les peines de mon existence, je puis dire qu'en ce temps-là je remerciais chaque jour, avec un cœur sensible, le Grand Architecte de m'avoir créé pour prendre part à cette lutte géante, pour savoir que depuis l'adolescence je préparais dans la mesure de mes forces le miracle des événements !

» A l'amour j'ai pourtant donné un peu de moi. J'avais vingt-quatre ans lorsque je me mariai, de façon assez étrange. C'était en 1759 ou 1760... Je portais, à cette époque, l'uniforme des chevau-légers de Rohan, comme mon père. Il avait été pris à la bataille de Rosbach et enfermé dans une forteresse des Impériaux ; la peste s'était mise parmi les captifs ; il en mourut comme bien d'autres, hélas ! Je vivais, à Marseille, dans ma garnison, seul et désenchanté de la guerre, du monde, lorsque l'illustre médecin juif Martinez Pasqualis se présenta dans notre loge de la Parfaite Union, celle de la cavalerie légère. Il s'engoua de mon esprit. Il m'invita souvent à venir travailler la cabale dans son logis. Je lui rendis quelques services de secrétaire ; en retour, il gagea qu'il m'unirait à une fille belle et bien dotée. Je ne sais au juste de quelle sorte il besogna ; mais une demoiselle créole qu'il avait guérie des fièvres, alors que tous les autres docteurs renonçaient à la soulager, me fit, par un billet, savoir ceci : pendant ses heures de délire, la sainte Vierge lui était apparue et lui avait promis la santé si elle consentait à nos accordailles. Il en fut ainsi : car sa mère, veuve et dévote,

accepta qu'elle accomplît son vœu. J'étais, d'ailleurs, un fier capitaine et de bonne réputation. Dix ans, je vécus dans l'aisance et la félicité, sur notre domaine dotal, dans la douce Provence. Nous eûmes un fils, il est devenu général : c'est ton grand-père. J'étudiai beaucoup dans le repos du sage, au sein de la nature. Nous nous aimions. Elle mourut à trente ans d'un abcès au foie. Pour distraire mon chagrin, je voyageai. Le duc de Chartres fut reconnu grand maître de l'Ordre par les loges écossaisses, en 1771 ; il me désigna comme l'un des vingt-deux inspecteurs provinciaux : je visitai les philosophes, et je liai mon sort au leur.

» Hormis cette passion, je ne connus que les aventures de relais. Dès lors, et jusqu'en 1794, ma vie s'est passée dans les boues de toutes les routes. J'ai plus dormi sur les coussins des chaises de poste que dans les draps frais des lits. L'impatience m'a rongé l'âme sur le grabat des prisons. J'ai déjoué les embûches de toutes les polices, et défendu à coups de pistolet contre les hussards de l'Électeur, au milieu de la Forêt Noire, certains papiers de l'illuminisme qui, si j'eusse succombé, auraient offert à la justice des tyrans le prétexte d'abattre les têtes par centaines. A ce jeu, je dissipai presque tout le bien que m'avait légué une chère épouse. En 1790, la vieillesse commençait à pâlir ma figure ridée par les grimaces habituelles aux cavaliers qui clignent de l'œil contre le soleil, la pluie, la bise. A mes tempes, autour de mon front, les cheveux manquaient en bon nombre déjà. La poudre de mon catogan blanchissait mes épaules voûtées. Mais comment se reposer à l'heure où les tyrans lançaient de toutes parts leurs sicaires à l'assaut de la République?

» Et puis je n'avais point une confiance extrême dans le fils de l'avocat d'Arras. Au club des Jacobins, la voix grêle et mielleuse de Robespierre m'incommodait. J'aurais soutenu que cette vertu sournoise visait à la tyrannie. Je ne m'accoutumai point à l'humilité feinte, ni à la froideur du personnage retiré dans son habit bleu, ni au balancement de ses jambes en bas blancs et en culottes jaunes, ni à sa hauteur impertinente, ni au perpétuel chagrin de son visage maigre entre les ailes de pigeon d'une coiffure roide. Dès que je le vis subjuguer les Jacobins, je me repris à fréquenter assidument chez les

Amis de la Liberté, chez ceux de Guillaume Tell, et chez les six frères de Saint-Louis de la Martinique, malgré les tracasseries des sections qui ordonnaient la clôture de tous les ateliers. David, le peintre, et moi, nous usâmes de notre influence afin de préserver la vie de ces trois loges. On nous accusa d'y préparer des refuges pour les suspects et les aristocrates; et nous risquâmes notre tête. Les piques des sans-culottes heurtaient notre seuil à chaque instant; je ne sais trop ce qu'il serait advenu si le soin d'organiser mieux les philadelphes de Narbonne ne m'eût alors éloigné de Paris.

» Bientôt je retournai dans les Hollandes. Il m'arriva de tomber malade à Flessingue, alors que j'y manigançais, parmi les F.·. de l'Astre de l'Orient, pour qu'une délégation installât une loge à la Haye, ce qu'ils firent trois ans plus tard en ouvrant au *Boter-huys* l'atelier des Vrais Bataves. Je n'en restai pas moins à l'embouchure de l'Escaut, perclus et toussant, l'hiver, dans une chambre de briques où ronflait un énorme poêle. Lorsque le printemps revint, et quand je fus, à pas lents, promener ma convalescence le long des dunes, le malheur voulut que je prisse le menton à une rougeaude qui avait les plus jolis bras du monde et nus hors de courtes manches en satin vert. Je n'étais point jeune, pour m'amuser à la poupée! Celle-ci me fit tourner la tête, à près de soixante ans; en sorte que je l'épousai dans une sotte petite ville où les maisons étaient grandes comme des boîtes à confitures, mais où les bouilloires de cuivre éblouissaient.

» Je fis le satyre, six années durant, avec cette appétissante ménagère qui enfermait sa chevelure entre deux croissants d'or; et le tout en un bonnet de dentelles à trois pièces. Je ne sais quel diable me possédait alors. Je ne me lassais pas de la donzelle ni de sa grosse chair blonde, qu'elle revêtait de cotillons noirs épais et maintenus sur le cercle d'un vertugadin d'osier. Dieu me damne si j'y comprends rien encore! Nos quatre enfants piaillaient à mes jarretières, jouaient avec des cuillers d'argent et de grosses montres, bavaient leur panade sur mes boucles de souliers, et mouillaient incongrûment mes livres... A la venue du cinquième moutard, je baisai le front de mon épouse entre les spirales d'or fichées en saillie à ses tempes et dont je lui faisais cadeau

pour ses relevailles; puis, tandis qu'elle recevait ses commères, je gagnai le port et un solide trois-mâts espagnol sur rade. Il appareilla devant que je fusse rejoint; il me rendit en quelques jours à la liberté, et à mes fonctions naturelles qui n'étaient pas de faire des enfants, mais d'assurer le salut de la franc-maçonnerie et le triomphe de sa devise : « Égalité entre les hommes. » De ma femme et de mes enfants je n'entendis plus parler, leur ayant fait tenir mon acte de décès avec témoignages à l'appui.

» Peu de temps après, je parvins jusqu'au gouverneur du fort de Bar, qui arrêtait, dans les Alpes, les troupes du Premier Consul; je lui représentai qu'en sa qualité de chef du Liban il ne pouvait interdire le passage aux armées d'Hiram. Docile aux ordres du Suprême Conseil, il laissa défiler de nuit, sans trop paraître l'apercevoir, toute l'artillerie républicaine, par la route que commandaient les feux de ses bastions. Ainsi Bonaparte déboucha sur le flanc gauche des Impériaux en Lombardie, avant la bataille de Marengo.

» Ce fut, Omer, l'un de mes derniers exploits. Je retombai malade à Padoue, dans une antique masure où des chevaliers peints à la fresque et crevassés par les intempéries menaçaient mon repos, du haut des murailles. La vermine s'insinuait partout; et un satané prêtre montait chaque matin m'offrir l'extrême-onction ou me faire ses prix pour le gala de mes funérailles... J'avais, en manière de consolation, la promenade à la basilique de Saint-Antoine, et m'y traînais au moyen de béquilles. Mais des essaims de mendiants vous poursuivent sur les marches de l'autel, et il faut les satisfaire si l'on ne veut recevoir une grêle de cailloux à la sortie.

» Dès que je le pus, je hissai mon portemanteau en croupe d'une haridelle qui me porta tant bien que mal à Milan; j'y trouvai enfin une honnête auberge, non loin du Dôme. La polenta, de l'eau glacée, un vin du Vésuve et une accorte gouvernante piémontaise m'aidèrent à passer le temps de cette convalescence difficile. J'eus l'honneur de donner plus tard à beaucoup d'officiers la lumière des philadelphes, dans la loge ouverte par moi au début de mon séjour. Elle essaimait dans toutes les garnisons d'Italie. Nombre de militaires descendaient à mon auberge : je les décidai faci-

lement à reconnaître l'excellence de notre association, qui réservait des appuis à chaque officier dans les villes inconnues où l'amenait le sort de la guerre. Il suffisait de se rendre à la loge, fût-ce en Allemagne, en Pologne ou en Moravie, pour rencontrer des amis chauds, recueillir les indications relatives au gîte et aux vivres, obtenir même le crédit chez les fournisseurs affiliés, sans compter les bons propos des frères fidèles à l'esprit de la Révolution.

» En ce temps-là, les mouvements de troupes ne cessaient guère : je vis passer dans notre atelier presque toute l'armée de l'Empire, cavalerie venue à la remonte vers la fin des campagnes, infanterie se dirigeant par le Tyrol vers les camps d'Autriche. Avec quelques officiers jadis intronisés à Paris dans le 33e grade écossais, nous formâmes un Suprême Conseil qui donna le mot d'ordre à toutes les armées, qui choisit Moreau pour chef militaire, car il avait, lui, refusé à Sieyès et à Talleyrand de tenter le coup d'État royaliste qui manqua en fructidor an V avec Pichegru et Carnot, mais qui réussit en brumaire an VII avec Bonaparte. Tous les républicains de l'armée se rangèrent à notre opinion. Ainsi ton père partagea la disgrâce de Moreau.

— Au collège, on nous l'a dit ! — confirmait Omer, par politesse, afin de paraître prendre goût à ces souvenirs.

Et il répétait la leçon du Père Anselme sur l'Usurpateur, sur le procès de Cadoudal, que les accusateurs savaient trop fidèle pour dévoiler au public des assises les secrets diplomatiques de son roi. Moreau, sans le texte des preuves enlevé dans Vincennes au duc d'Enghien, n'avait pu rien affirmer; Pichegru, capable de tout dire, avait été étranglé dans sa prison par les mameluks.

— Ah ! ah ! fichtre ! La rencontre m'est heureuse ! Malepeste ! Tomber d'accord avec le Père Loriquet !... Je ne m'en inquiétais certes point...

Et le bisaïeul de discourir plus avant, cette après-dînée-là, d'autres encore. Omer connut en détail les désastres des philadelphes, et pourquoi le Suprême Conseil remplaça Moreau, banni, par un ami de Bernadotte, le lieutenant-colonel Oudet, en non-activité pour avoir protesté contre l'attentat de Brumaire. Président de la loge de Besançon, il prêchait un

idéal de République fédérative, il renouvelait le programme des Girondins et des Feuillants. Ce nouveau chef fut réintégré en 1807, par des influences occultes, avant d'être assassiné par les gendarmes de Savary, le soir de Wagram.

— C'était, vois-tu, le crime inexpiable, pour nous, Illuminés, philadelphes et maçons. Nous jurâmes la perte du mauvais compagnon, du meurtrier d'Hiram. Les loges offrirent aux ennemis de l'Empereur, devenu tyran, les services qu'elles lui avaient rendus loyalement jusque-là. Nos émissaires coururent l'Europe, et nos dignitaires prévinrent le traître de s'amender... Aussitôt nos menaces s'exécutent. Les Anglais étant descendus dans l'île de Walcheren, Bernadotte et Fouché, sous couleur de les combattre, lèvent les gardes nationales de France, et manquent de peu le pouvoir. Au mois d'octobre 1809, les sentinelles de Schœnbrunn avisent un jeune homme qui insistait trop pour remettre une pétition à l'Empereur en personne ; elles l'arrêtent. Ce fils d'un Illuminé, du pasteur Staps, est fouillé, trouvé porteur d'un poignard, qu'il avoue destiné à l'exécution du tyran, à l'oppresseur des Allemagnes et du monde : on le passe par les armes. Napoléon demande, inquiet, l'initiation à l'illuminisme ; elle lui est octroyée dans une loge autrichienne que Metternich tenait à sa dévotion. Les hommes-rois font grâce de la vie au récipiendaire, sous la condition qu'il signe la paix. Il s'y résigne en échange de la promesse qui l'apparente aux Habsbourg et l'égalera, croit-il, à Louis XVI : celle du mariage avec cette Viennoise, sotte et sensuelle, qui avait nom Marie-Louise.

» Je revins derrière son carrosse en France, et me fixai dans ce château, que j'avais acheté, pour mon fils, comme bien national, en 1793, avec l'argent du comptoir des Indes, légué par mon frère. Je n'avais pu l'habiter jusqu'alors que peu de semaines, dans les intervalles de mes voyages. Ton grand-père en profita beaucoup mieux ; il y maria ton père et ta mère ; et tu y es né. D'ici je corresponds à l'orient et à l'occident. On m'y a mandé que les peuples d'Autriche n'ajoutaient point foi à la petite ambition de croquant qu'indiquait le second mariage de Napoléon. Ils crurent à une fourberie pour transformer leur pays en province fran-

çaise. Les Illuminés ne manquèrent point de pousser à ce sentiment, et commencèrent de tresser ce « Lien de la Vertu », qui leur associa tant d'honnêtes personnes en haine de la tyrannie imposée à l'Europe. Mieux encore : le mariage de Napoléon avec la nièce de Louis XVI a lieu le 2 avril 1810 ; le 2 août, nous forçons le franc-maçon Charles XIII de Suède à adopter pour prince royal notre philadelphe Bernadotte. Nous posions notre roi sur l'échiquier politique. Auparavant, les loges espagnoles avaient donné le signal de l'opposition, de la résistance et de la victoire, dès l'été de 1808.

» Comme successeur du malheureux Oudet, les philadelphes élurent le général Malet, que Napoléon incarcérait à Paris pour cause de jacobinisme. Nous pensâmes soustraire ainsi notre chef à la manie d'assassinat qui avait déjà sacrifié Joubert, Pichegru, le duc d'Enghien, Oudet... Cependant le tsar Alexandre, initié lui-même à l'art royal, comme son illustre aïeule Catherine II, reçut volontiers les émissaires de l'illuminisme et des loges ; et ce fut par ses estafettes que Malet connut dans sa maison de santé, avant les gens de Paris, l'incendie de Moscou et la fin probable du Corse, enseveli dans les neiges russes. Notre général sortit de l'hospice, revêtit son uniforme, entraîna plusieurs compagnies de soldats philadelphes...

Le bisaïeul ne contait pas cette fin d'un ami cher entre tous, de son « Léonidas », sans fermer un instant les yeux, comme s'il priait. Peut-être sa conscience s'interrogeait-elle pour savoir si elle justifiait le sacrifice de tant de nobles vies à la chimère vaincue. Un sentiment pénible appesantissait le cœur peureux d'Omer. Il regardait la large face et le lacis des rides, et les paupières diaphanes dans leurs cercles de bistre. A côté de son père, qu'il se représentait gisant sous les murs de Presbourg, c'était l'autre cadavre de la défaite, ce vieil impotent, barbouillé de tabac sous les narines, et de qui tremblait doucement la grosse lèvre blême. Aussi le jeune homme ne put-il ensuite être persuadé. Vainement la voix solennelle s'enorgueillissait d'avoir obtenu qu'Alexandre, en juillet 1813, écrivît au comte de Provence la lettre refusant de soutenir la cause des Bourbons et même d'accepter au quartier général russe le comte d'Artois ou le duc de Berry.

— Je te le jure, Omer. Le tsar promit de rétablir un empereur jacobin, celui de 1803, notre général Moreau, qu'un émissaire et une lettre impériale allèrent chercher dans sa retraite parmi les Frères des États-Unis. Et quand celui-ci eut été tué devant Dresde, nous convainquîmes encore le *Tugend-Bund*, l'illuminisme et les alliés d'appeler à la succession du vainqueur de Hohenlinden ce Bernadotte qui avait aussi refusé de « faire le Monck », en l'an VII... Oui, oui, petit, nous avions imposé Bernadotte, ou son fils, avec Benjamin Constant comme ministre ! Voilà pour quelle raison tous les maréchaux, Marmont en tête, Ney, les autres, abandonnèrent Napoléon au camp d'Essonnes !... Ils le lui avaient fait dire, le 31 mars 1814, sur la chemin de la Cour de France, à Juvisy, par l'ami de ton oncle Edme, le colonel Fabvier, qui fut emprisonné lors du complot du Bazar, l'année dernière... Ils abandonnaient l'homme de Brumaire afin de se confier à un républicain. Et Lafayette, avec les idéologues, applaudit le changement...

» Alexandre était franchement des nôtres. Attention à la preuve, petit !... En 1814, le duc d'Angoulême débarque à Bordeaux derrière les Anglais. Pour tout encouragement et aide, il reçoit de leur général l'avis de démentir lui-même le manifeste royaliste, s'il ne se veut voir contredire sur les affiches publiques par l'état-major des troupes d'occupation. Le duc d'Orléans accourt de Sicile en Espagne et demande à Wellington un simple commandement de bandes castillanes ou aragonaises : il est éconduit, et retourne. Le comte d'Artois, entré par la Suisse, derrière Schwartzenberg, ne peut arracher aux alliés la permission de résidence à Lyon : il fouette ses chevaux sur la route de Nancy. Je l'apprends ; je le devance chez le gouverneur russe de la place, à qui je montre les documents de nos loges : et le comte d'Artois ne peut entrer dans la ville que sans cortège, à la condition de s'enfermer en son hôtel, sous un nom d'emprunt, de n'y recevoir âme du monde, et de n'en bouger pas...

» Il fallut que l'abbé de Montesquiou achetât très cher Talleyrand et les sénateurs de l'Empire, pour qu'Alexandre se laissât tromper et consentît au retour des Bourbons. Il n'en voulait pas : il les prétendait trop bêtes pour gouverner la

généreuse pensée française : « Ces gens-là exciteront le peuple à la révolution par leur sottise; et l'Europe sera tout ébranlée de nouveau par la chute de leur trône. » Ainsi parlait Alexandre en 1813, dans la loge de Dresde, aux dignitaires des Illuminés et du *Tugend-Bund*. Voilà ce qu'il répétait en 1814 chez madame de Staël, en annonçant l'abolition du servage dans ses états. C'était un autre Alexandre que celui de Troppau et de Laybach. Il n'était pas alors le vil instrument de ce valet des souverains et des prêtres, de ce Metternich!... Il n'était pas celui que nous avons... condamné...

— On dit, au collège, qu'Alexandre espère arriver plus vite à la fraternité des nations par l'influence du christianisme, qui est tout établi, que par les nouveautés. Catholique, universelle, la religion se propose aussi de réunir les races sous une seule règle et de reconstituer à Rome une Babel où les hommes ne parleraient plus qu'une même langue, le latin des psaumes.

Omer eut l'audace de développer tout le rêve du Père Anselme, tout l'idéal des jésuites, malgré les interruptions et les cris de fureur. Le poing du vieillard assommait la grande table. Son visage s'empourprait de flammes héroïques et furieuses. La poudre sautait de l'écritoire sur les missives ouvertes, en désordre; et ses yeux glauques menaçaient l'espace du parc, la nature, la fatalité victorieuse de la ruse séculaire.

— Ah! petit, tu tournes! Toi aussi, tu écoutes les jésuites et les maîtres de la Krüdner, et tu crois aux rêveries de cette catin mystique qui nous a gâché notre Alexandre!

Omer souffrait toute cette douleur. Le Frère des Neuf-Sœurs que Buonaparte avait trahies verrait-il jamais le triomphe de sa foi? Ce n'était plus qu'un octogénaire massif, blotti dans une robe de chambre à palmes jaunes et rouges, cet homme qui avait arrêté la fortune de Napoléon, conduit celle d'Alexandre à Paris; ce n'était plus qu'un vieillard débile et monstrueux au fond de la bergère usée d'où il menaçait le destin des Bourbons, en compulsant les pages de quelques vieux livres avec ses mains grelottantes et grises.

XI

A Monsieur Omer Héricourt,

au Château des Ducs,
Varangeville-lez-Nancy.

Département de la Meurthe,

A bord de l'*Arétè*, en rade de Patras (Morée),
ce 20 septembre 1821.

« *C'était écrit* ! comme disent nos ennemis les Turcs quand on les mène au fût de colonne qui sert ici de billot : je ne t'embrasserai pas, cet été, mon cher conscrit, pour la bonne raison que je vogue entre la côte et les îles grecques, où je distribue quelques sacs d'argent libéral. C'est une commission de ton parrain. Je ne pouvais pas lui refuser de passer l'eau.

» Je pense à toi, tout le temps, collégien. Je vis dans la guerre de Troie, que tu traduis sans doute en bâillant sur Homère. Ulysse, en fustanelle crasseuse, me découpe un melon à la pointe du kandjar. Ajax me fait royalement largesse de sa vermine. Agamemnon sue à grosses gouttes dans mon verre de *mastic* en insultant la politique russe qui enferme dans une forteresse de Bohême notre noble Ypsilanti, le héros de Jassy, parce que ce fourbe de Metternich a montré au tsar Alexandre, dans le cabinet noir de Laybach, les lettres échangées par les hétairies grecques, les ventes d'Italie et les constitutionnels espagnols. En se nettoyant le nez, Calchas prédit que la guerre éclatera partout entre les tyrans et les peuples, car, à Naples, les vainqueurs autrichiens et le roi de Plâtre emprisonnent, torturent, décapitent quiconque a une conscience ou un nom, comme s'ils entendaient mettre à bout les plus timides de ces carbonari livrés soudain aux soldats de Vienne par la trahison du duc de Calabre, leur frère et ami. Ton parrain a raison : notre confiance dans les princes nous perd. Je finirai par devenir une espèce de Spartacus, un babouviste, je ne sais quoi, maintenant que l'Empereur, empoisonné par le mauvais air de Sainte-Hélène, est mort. Ah ! s'il avait suivi le nègre que nous lui envoyâmes en 1817 ! tout eût réussi. Notre trois-mâts ramenait Napo-

léon en Europe. Le grand homme n'a pas consenti. Il exigeait que la France le rappelât d'elle-même, et toute entière. O ingratitude humaine!

» J'ai laissé ma femme dans notre maison de Saumur. Ta sainte mère eût imposé trop de dévotion à Graziella, qui est déjà bien assez bigote au naturel. D'autre part, je ne pouvais l'amener ici : on se coupe trop le cou à droite et à gauche. Sur le mur de la douane, devant le sabord de ma cabine, neuf têtes de Turcs saignent, pendues à des crampons. Triste spectacle pour une femme, encore qu'il ne semble pas déplaire aux hirondelles qui effleurent de l'aile ces grimaces livides et crient gentiment alentour. En outre, la chaleur est accablante. Les mouches bleues recouvrent les tranches d'orange avant qu'on ait fini de les couper. Les cadavres amoncelés dans les fortifications de la ville, depuis qu'elle a été prise par les hétairies, dégagent une odeur intolérable. J'ai fui Mitylène à toutes voiles, pour cette même raison. Une fois les morts dépouillés, on les mutile, puis on les laisse pourrir à l'air, par un esprit de rancune vraiment démesurée. Chacun les insulte en passant, fait des ordures sur eux. Les enfants s'amusent de voir enfler les tumeurs de la décomposition sur les paupières mahométanes. Il faut dire qu'à Constantinople, en avril, les Turcs ont massacré tous les Grecs du Fanar, et ceux du port. N'empêche, je n'avais jamais assisté à tant d'horreurs, même en Russie, quand, le sabre au poing, nous nous disputions les reliquaires d'or byzantin dans les rues de Moscou en flammes. J'ai vu des Souliotes attacher à la queue de leurs chevaux les femmes toutes nues d'un harem, et se lancer ensuite à la charge contre les janissaires. Les malheureuses, meurtries par les fers des bêtes au galop, poussaient des hurlements atroces dans la mêlée. Les Turcs, pour leur éviter le déshonneur, les tuaient à coups de cimeterre; et, tout acharnés à cela, ils ne s'occupaient point de leurs adversaires, qui les décapitaient alors le plus commodément du monde. C'était la raison pour laquelle ces descendants des Atrides agissaient ainsi.

» Nous ne faisons pas la guerre de même façon ; chaque pays a ses mœurs particulières. Je ne crois pas qu'un Français puisse regarder sans frémir un grand gaillard, en veste

de soie bleue passementée d'argent, s'asseoir, pour fumer son chibouk, sur un tas de cadavres couverts de sang caillé, parmi lesquels une sorcière étique écarquille des yeux vitreux que rongent des insectes d'azur. Voilà ce que j'aperçois de ma place, en t'écrivant sur un baril. Cet Achille arrange coquettement son fez sur ses longs cheveux noirs. Il veut plaire sans doute à la misérable Briséis qu'il attire entre ses genoux d'une main énorme nouée aux deux poignets délicats. Elle se tord comme un ver dans son large caleçon de brocart rose et lui mord les doigts. Il ne lâche point. Il a fini d'assurer son fez ; il déchire l'écharpe de la captive... Je voile ici le tableau, qui n'est pas pour les petits garçons comme toi.

» Au reste, j'envoie une assez méchante description de scènes pareilles à M. Ary Scheffer, le peintre, dont j'ai fait la connaissance, lors de mon retour de Gênes, en mai, à Paris, chez M. Buchez, étudiant, rue Copeau. Ce jeune artiste m'avait alors demandé quelques renseignements pittoresques touchant l'Italie, ainsi qu'à mon ami Bazar, en compagnie duquel j'avais accompli mon premier voyage à Naples ; et aussi à MM. Dugied et Joubert, qui en sont revenus, ce printemps, avant moi, puisqu'ils ne poussèrent point jusqu'à Novare. D'ailleurs, tu as dû voir ces messieurs chez Corinne, un dimanche : ils apportaient des nouvelles de Paris à la Goguette, pour ce pauvre lieutenant Boredain, qui est toujours en prison. Bref, en buvant de la bière, du punch, avec M. Ary Scheffer, nous lui avions tracé un tableau des Deux-Siciles assez exact pour nous contenter tous ; et je crois bien qu'il sortira de notre cénacle de la rue Copeau, transféré maintenant ailleurs, quelque chose d'assez propre à étonner le monde, peinture ou action. M. Ary Scheffer nous amena, certain jour, M. de Lafayette, et j'ai pu causer de la Révolution avec le héros de l'indépendance américaine, avec l'ami de Washington et de Franklin.

» Au moment où je voulais me rendre en Artois pour te dire bonjour, les Amis de la Vérité me prièrent d'aller m'établir à Saumur, avec M. Riobé, un de nos amis : nous dûmes aller nous entendre avec mes chevaliers de la Légion d'honneur, en Maine-et-Loire. Voilà comment j'emmenai Graziella sur les bords de la Loire, et la laissai dans une maisonnette

tapissée de vigne. De braves dames saumuroises la soignen pendant ma navigation à travers les flots que fendirent les proues des birèmes portant Ulysse.

» Ce verbiage est pour t'annoncer, mon cher conscrit, l'expédition d'un tonneau : il recèle, dans l'étoupe, deux chibouks, un narguilé de cuivre, trois cimeterres et six kandjars, deux fusils albanais, la veste d'une odalisque, son collier de sequins et ses boucles d'oreilles en croissant, plusieurs fez, calottes et paires de babouches, une selle de pacha fort curieusement ornée et ses étriers d'argent, un plateau incrusté de nacre et son support; plus, un ballot de tapis turcs. Le tout, acheté par moi à des pillards souliotes, te doit rejoindre au château des Ducs, par roulage, et grâce aux soins de MM. Lamanjoin et Cie, négociants de Marseille. J'ai pensé que tes classes se termineront dans deux ans et qu'une panoplie turque donne bon air à l'entresol d'un étudiant.

» E. L. »

» *P.-S.* — Le major Gresloup est décidément au Spielberg, prisonnier avec Silvio Pellico, ce grand poète milanais qu'on a enchaîné dans un cachot là-bas. Je connais le pays de Brünn, m'y étant trouvé sous les ordres de ton père, au moment d'Austerlitz. Je visitai la forteresse dans ce temps-là. Ce pauvre Gresloup ne doit pas rire. Après tout, nous continuons la lutte de nos aînés contre les tyrans. *Veillons au salut de l'Empire!...* comme dit la chanson... »

***

A Monsieur Omer Héricourt,
aux Moulins-Héricourt,
Sainte-Catherine-lez-Arras,
Département du Pas-de-Calais.

MANUFACTURE D'ÉMAUX
LEROY ET BEUMINSEL
SAUMUR

Saumur, le 5 novembre 1821.

« L'enfant de Novare est né, mon cher conscrit! Je suis arrivé à temps de Navarin pour lui souhaiter la bienvenue

ici-bas. C'est un garçon. Je l'appelle Omer, comme l'enfant d'Austerlitz. Vive l'Empereur! A bas les Bourbons et les tyrans! Ma femme va bien, et je t'embrasse solidement, va!

» L'ONCLE EDME »

*
* *

Saumur, ce 25 décembre 1821.

« Inutile de m'écrire ici, pendant les vacances des étrennes. Je pars à cheval pour Béfort, où il faut que j'annonce à temps la catastrophe qui anéantit pour l'heure nos projets.

» Un incendie a éclaté dans la ville. Un mur en flammes s'est écroulé sur plusieurs élèves de l'école de cavalerie accourus pour combattre le fléau. Il y en eut de tués qui étaient de notre bord. Dans la poche d'un cadavre on a trouvé à l'hôpital quelques papiers compromettants. La police fait des perquisitions. On arrête plusieurs des nôtres. On saisit les courriers. Donc, motus! Bonjour aux Moulins!

» E. L. »

*
* *

A Monsieur Omer Héricourt,

Collège de Saint-Éloi en Artois.

Du château des Ducs, le 6 janvier 1822.

« Mon cher fils,

» Mille grâces pour tes bons souhaits de nouvel an. Que l'an 1822 de Notre Seigneur Jésus-Christ te rende la paix du cœur et de la conscience.

» Sois pieux, Omer, et tu m'ôteras beaucoup d'afflictions. Il semble que le Seigneur se plaise à me les envoyer toutes. Mon père était venu de Saumur m'embrasser à l'occasion de Noël. Il est parti pour Béfort, la semaine dernière, dans l'intention d'acheter des instruments de labour; mais il a emporté son uniforme de général de l'Empire. Je ne m'en suis aperçue que le lendemain. J'aurais dû me douter de quelque folie : M. Kœchlin, le maître de forges des Vosges, et un officier, M. Armand Carrel, étaient venus faire visite à mon grand-père et à mon père, vers le 15, et ils s'étaient entretenus, en

secret, tous les quatre, pendant deux jours, dans le cabinet jaune. J'apprends aujourd'hui qu'une conspiration a échoué à Béfort, qu'on a saisi chez le colonel Pailhès, l'ami de mon père, des aigles, des étendards et des cocardes tricolores, que les trois bataillons du 29e de ligne en garnison à Béfort, Neuf-Brisach et Huningue devaient prendre part à cette révolte impie contre le meilleur des rois légitimes, qu'un sergent rentré de semestre, le soir même, s'étonnant de voir les pierres mises aux fusils des soldats, à une heure indue, fut tout dire au commandement de place, qu'on vient d'arrêter le colonel Pailhès, avec M. Buchez, un étudiant en médecine que connaît bien mon frère Edme, et une foule de gens. Ton parrain est aux cent coups ; il brûle des papiers. Enfin, tout à l'heure seulement, un postillon allemand est venu nous avertir que mon père était sur l'autre rive du Rhin, hors d'atteinte, et qu'il doit revenir avec deux charrues et un semoir. Apparemment, il aura feint d'avoir passé la frontière pour acheter, comme s'il n'avait pas trouvé son affaire à Béfort.

» Tant de malheurs sont permis par la Providence pour avertir notre famille du mécontentement de Dieu. Ne serviront-ils point à la convaincre ? Quant à moi, je suis à bout de forces. L'échafaud menace l'auteur de mes jours, après que la guerre m'a rendue veuve toute jeune. Je t'en prie, mon fils, demande à ta tante Caroline si elle ne veut point m'offrir un asile. Quel que soit le respect que je doive à des parents vénérés, je ne puis cependant vivre toujours dans l'antre du crime et du sacrilège. Je tremble que ma foi ne me fasse un devoir de révéler ce que ma piété filiale doit celer à tous. Et si je cédais aux exhortations d'un confesseur scrupuleux, si j'éclairais la justice sur les complots abominables qui se trament dans ma demeure ? Ou être damnée pour avoir tu un exécrable régicide, ou livrer au bourreau la tête de celui qui m'engendra, telle est l'alternative dans laquelle je me débats à chaque heure du jour et de la nuit. Aie pitié de moi, mon fils. Prie Caroline de m'arracher d'ici... Ces souffrances morales m'excèdent. Faudra-t-il donc affronter les supplices de Satan, après la plus triste existence de veuve ? J'entends déjà siffler les lanières des démons sur mes pauvres membres. Et tu pourrais, si tu le voulais, en te consacrant à

Dieu, apaiser mon âme. Pourquoi ne le veux-tu pas, mon enfant? Pourquoi, fils cruel, te refuser à mon vœu le plus cher? Et tu écris que tu m'aimes! Je suis vaincue par mon père et par mon fils. Je suis donc maudite de Dieu, moi!

» Devrais-je correspondre ainsi, mon Omer, avec toi? Tu es en vacances; tu te réjouis auprès de Caroline et de tes cousins; et je viens, en mauvaise mère, troubler ta joie. Mais à qui confier de telles douleurs, sinon à un fils? Tu es mon seul espoir.

» Souvent je me plais à rêver de notre vie commune, plus tard, bientôt, dans le presbytère. Je t'aperçois. L'auréole de la piété sincère illumine ton front. L'habit sacré recouvre ton corps pur. Je m'assieds auprès de toi, à la porte d'une humble demeure bénite. Je te regarde, tout étourdie de bonheur. L'angélus du soir tinte au clocher de ton église. Le souffle des archanges balance les feuilles. Enfin autour de nous il n'y a plus de guerre; il n'y a plus de meurtre; il n'y a plus de sang. A ta voix, les chrétiens se rassemblent et s'aiment.

» La voilà, la bonne année que je nous souhaite! C'est mon rêve : me réveilleras-tu dans la terreur et l'horreur? Non, n'est-ce pas? Tu m'aimes, mon fils, et je t'aime de tout mon cœur transpercé. Appelle-moi près de toi. Annonce-moi que tu consens à entrer au séminaire. Je suis sûre que tu vas me le promettre. Je sens palpiter déjà dans mon cœur la parole bienheureuse. Écris vite. J'attends ta lettre en pleurant d'espérance.

» VIRGINIE, VEUVE HÉRICOURT. »

*
* *

A Monsieur Omer Héricourt, aux Moulins-Héricourt,
Sainte-Catherine-lez-Arras,
Département du Pas-de-Calais.

RESTAURANT DU ROI CLOVIS
Rue Descartes
derrière l'église St-Étienne-du-Mont
Huîtres et Fritures de Seine
SALONS POUR NOCES ET SOCIÉTÉS

Paris, le 15 janvier 1822.

« Ah! mon conscrit, tu vas rire de ton ancien, tu le peux! Figure-toi que je suis resté à cheval, sauf quelques heures,

du 25 décembre au 4 janvier. Je faisais des courses urgentes. Le 2 au soir, j'ai été forcé brusquement de quitter Béfort et d'aller voir à Lyon le frère de mon peintre, Ary Scheffer. Un officier de nos amis m'a prêté pour le voyage une rosse très vite, mais dont le trot était si dur que je criais. J'ai dû la mettre au galop tout le temps. Je dormais sur la selle, si bien que je me suis réveillé deux ou trois fois le nez dans les oreilles de la bête. Alors j'ai pensé à ton système : j'ai glissé les doigts sous l'arçon et j'ai pu donner à Morphée quelques instants. Ris à ton aise. Je devais avoir la mine d'un piètre cavalier. Foin des illusions ! tu ressembles à un singe sur une autruche, quand tu emploies ta ruse, mon conscrit.

» Au reste, le somme à cheval ne fut sans doute pas très reposant : car, de Lyon à Marseille, pendant que nous descendions, MM. Corcelle, Scheffer et moi, le Rhône en bateau, j'ai ronflé, paraît-il, sans cesse ; et même, après un temps de voiture, je me suis juste éveillé sur la Cannebière pour t'acheter une corbeille d'oranges que j'ai mise au roulage à ton intention. Elles sont bien mûres et sanguines. N'en donne pas trop à tes jésuites : ils ne méritent pas d'y goûter. Ils viennent de faire arrêter, à Marseille, un de mes bons amis de la garde impériale, le capitaine Vallé, à qui je confiai, en novembre, à mon retour de Grèce, le soin d'organiser une compagnie de volontaires qui désirent aller se battre contre le Turc en Morée. Le franc militaire a parlé trop net dans un déjeuner, à Toulon, et un brave garçon, mais un peu borné, le capitaine Sicard, l'ayant pris pour un agent provocateur, a cru jouer un fameux tour à la police en le dénonçant. Et voilà mon pauvre Vallé au clou comme conspirateur et racoleur de conjurés.

» Le coche d'eau nous avait juste débarqués à temps pour que nous puissions faire monter avec nous dans la malle-poste qui va de Marseille à Paris le commandant Caron, imprudemment compromis par Vallé. Nous repartîmes à toutes brides sur Valence, où je déposai MM. Scheffer et Corcelle, puis sur Lyon, où je déposai le commandant, qui put de là gagner la Suisse. Quant à moi, je continuai ma route jusqu'à la capitale, et m'offris le nez des mouchards quand ils me virent descendre seul le marchepied : les préfets avaient fait jouer les bras du télégraphe.

» Ah! ce pauvre grand Vallé! quand j'y pense!... Je n'en ai pas moins fait, comme tu vois, de fameuses étapes en vingt jours; ça m'a rappelé le bon temps de la campagne d'Iéna, quand on poursuivait l'ennemi jusqu'à Stettin, et que les culottes mouillées collaient à la peau du postérieur. Ça me pince encore dès que j'y pense... Ouf! me voilà donc à Paris.

» Au débotté, ce matin, j'ai vu la comtesse de Praxi-Blassans, à qui j'ai remis le paquet et le message dont mon père m'avait chargé à Béfort, de la part de Virginie. Elle m'a dit que la femme de cette canaille d'Augustin est fort malade, ayant pris froid au bal du ministère de la guerre. Il paraît qu'on l'entourait beaucoup; on la félicitait du grade dans la chevalerie de Saint-Louis que S. M. T. C. vient de conférer à ton oncle. Sache, à ce propos, que le gredin s'appelle maintenant d'Héricourt, avec apostrophe... Quelle calotte il recevrait de son brave jacobin de père, si celui-ci vivait! Quoi qu'il en soit, la pauvre dame a eu très chaud dans la cohue. Elle a été prendre l'air au balcon; et depuis, elle tousse. On lui a tiré cinq palettes de sang pour la sauver de la congestion. Il faut que tu lui écrives un petit mot d'encouragement... C'est une fameuse belle femme encore, et qu'on ne saurait trop soigner par billets doux quand on approche de seize ans. Les dames sont toujours sensibles à ces attentions et les récompensent.

» Je t'écris ce poulet à la hâte, sur le papier de l'estaminet où nous déjeunons, après un assaut d'armes, quelques militaires de mes amis et moi. Il y a là un M. Hénon, chef d'institution de son état, qui n'est point pour cela un cuistre. Il vient de nous dire, sur la gloire des armées républicaines, des choses qui mettent une larme à l'œil. Nous offrons un repas d'adieux à quelques sous-officiers et soldats du 45e de ligne qui vont former garnison à La Rochelle et qui sont tous de notre bord. J'ai cru me retrouver au milieu des brisquards de la garde impériale, tant ils parlaient en vrais soldats; surtout un nommé Bories et un certain Goubin, qui n'ont pas l'air d'avoir froid aux yeux. N'écoute donc pas les jésuites quand ils t'assurent que leurs maîtres tiennent solidement. L'armée ne les aime pas, ni la vieille, ni la jeune. Qu'il y ait eu un incendie à Saumur, et un imbécile à Béfort pour revenir de semestre le soir même des préparatifs, pour n'y rien comprendre, et tout

raconter aux supérieurs, croyant bien faire; qu'il y ait eu un malentendu à Marseille qui a fait prendre mon ami Vallé pour un agent provocateur par le capitaine Sicard, ce sont là des accidents. On en voit bien d'autres en campagne. Un jour ou l'autre, tout marchera droit. Et alors...

» Je compte retourner à Saumur, demain ou après-demain. J'ai hâte d'embrasser l'enfant de Novare et ma Graziella. Et puis des affaires m'y appellent. Écris-moi chez M. Caffé, chirurgien : c'est plus sûr. Tu recevras aux Moulins six volumes de Voltaire reliés en veau plein, dont j'ai fait l'emplette tout à l'heure en passant le long du quai. C'est un bon auteur que tu dois cultiver si tu veux avoir des opinions voisines de la vérité..., la vraie.

» E. LYRISSE, »

*
* *

A Monsieur Omer Héricourt,
au Collège de Saint-Éloi, en Artois.

Du château des Ducs, le 5 mai 1822.

« Mon fils

» Ta lettre m'afflige. Comment peux-tu attribuer à l'ennui de vivre dans une campagne les justes craintes de ma foi et de mon amour maternel? Dieu merci, la Providence m'a laissé peu le loisir de me corrompre dans l'oisiveté; et si, en te contant le menu de mes occupations, je puis te persuader du sain état de mon esprit, je veux le faire aussitôt, dans l'espoir que mes prières gagneront sur ton entêtement.

» Mon père nous a quittés pour se rendre à Saumur auprès de la femme d'Edme, qui s'y trouve seule, en butte aux avanies de la police, par la faute de son mari. J'ai dû reprendre la direction des travaux agricoles, et, malgré ma lenteur dans la marche, voyager toutes les après-dînées, d'une métairie à l'autre. On attelle ton âne à la petite carriole, Céline le conduit, et nous allons comme ça, jusqu'à la brune, surveiller les semailles de printemps. Ce n'est pas mince affaire. Le tâcheron vole du grain : on ne met pas en terre la moitié du sac. Il faut y avoir l'œil. Au bout de la journée, je n'ai pu même lire complètement mes offices.

» Le matin, j'ai ma basse-cour. La vente des volailles au marché de Nancy nous fournit la rente qui paye les gages de nos gens. Aussi je soigne mes couvées : sur dix ou douze œufs, c'est le plus si l'on peut mener à bien l'élève de huit poulets; encore souvent en conserve-t-on six, ou trois seulement. J'ai perdu ce matin quatre canards étouffés sous la poule. Les rats ont ravagé deux nids de couveuses, la semaine dernière, dans l'étable dallée, et, quand mes poussins viennent au monde, il faut les nourrir au pain et au lait, les transporter au soleil sous la mue, avec leur mère, veiller à leur boisson. Si j'abandonne ces mille petits soins au jardinier ou à Céline, ils en omettent la plupart et les poussins meurent. Dimanche, j'étais restée à l'église plus longtemps que d'habitude, à cause de la sainte communion que j'ai reçue à l'intention de ton salut; je voulais assister à une seconde messe. A mon retour, dix de mes poussins s'étaient noyés en buvant au bol qu'on avait trop rempli.

» Voilà des malheurs que je puis, moi seule, éviter. Cela m'occupe une grande partie du jour. Par économie, j'ai engagé des Allemandes à la cuisine. Elles travaillent beaucoup plus que nos paysannes, et sont dociles. Mais cela m'oblige à recevoir moi-même les marchands, les messagers et les colporteurs dont elles n'entendent guère le français; et, de ceux-ci, il en vient à chaque instant. Je dois débattre les prix avec eux. Après ça, je me promène au potager pour voir où en sont nos salades et notre oseille. La nuit tombe, qu'on se croit encore à trois heures de relevée.

» Ajoute ma kyrielle de drogues à avaler; les visites de l'apothicaire et du médecin; les demi-heures où la souffrance m'anéantit, celles que réclament de moi les exigences de ton parrain, le temps consacré à la correspondance, pour les choses temporelles et mes œuvres de piété. Pendant mes prières du soir et mon examen de conscience, je m'épouvante d'avoir oublié la moitié de mes devoirs quotidiens. Voilà quatre ans que je vis de même, et je m'étonne de la rapidité folle du temps. Ah! que la vie est brève pour faire son salut! et comme l'enfer accourt! Épargne-moi trop de douleurs, mon cher fils !

» VIRGINIE VEUVE HÉRICOURT. »

*
* *

A Monsieur Omer Héricourt,
au Collège des Pères Jésuites,
Saint-Éloi en Artois.

« Cher neveu,

» Mon épouse bien-aimée est décédée hier dans notre hôtel, à Paris, après une courte maladie. Priez pour elle et pour moi.

» GÉNÉRAL D'HÉRICOURT. »

*
* *

A Monsieur Omer Héricourt,
au Collège de Saint-Éloi en Artois.

ÉTUDE DE Me PIERQUIN
NOTAIRE A DOUAI

Ce 20 juillet 1822.

« Monsieur,

» Madame veuve Cavrois, votre estimée tante, me prie de vous représenter que madame votre mère s'est fait, depuis l'an 1814, adresser régulièrement les quartiers de l'usufruit qui lui est échu dans la succession du colonel Héricourt. Au moment où vous atteignez l'âge d'homme, M. le comte de Praxi-Blassans, votre tuteur, désire que vous appreniez comment furent employés ces revenus. Madame Héricourt a touché, depuis quatre ans, sans exception, comme la loi l'y autorise, les sommes que les Moulins-Héricourt et la Batellerie de la Scarpe, d'abord, puis les Charbonnages de Rœux et la Banque d'Artois ont versées, pour jouissance d'intérêt, aux détenteurs de chaque part de la Compagnie Héricourt. Ces sommes, importantes dans l'espèce, s'élèvent environ à cent mille livres et plus. Aucune d'elle ne fut employée, que l'on sache, à votre usage personnel, vu que madame Cavrois paye votre entretien et pension chez les Pères, d'après son plaisir, et madame de Praxi-Blassans l'entretien et pension de votre sœur Denise chez les dominicaines; vu que votre bisaïeul

et parrain pourvoit aux frais de la vie commune au château des Ducs. Selon toute apparence, et d'après des renseignements certains, madame votre mère a soutenu, par le moyen de cet argent, des œuvres pieuses, entre autres celles Missions apostoliques en France, celle des Bons Livres et des Bonnes Lettres. Elle a contribué à l'édification de la basilique de Saint-Ignace à Nancy, par l'achat de trente vitraux anciens et d'une cloche-bourdon dont elle fut la marraine.

» Je n'entends blâmer en aucune façon ces dépenses justifiées par une dévotion admirable et destinées à appeler la protection de Dieu sur les voies spirituelles de votre carrière ecclésiastique, à laquelle je suis fort aise de vous savoir enfin consentant. Mais, au cas où vos hésitations se renouvelleraient pour ce qui est d'embrasser cet état, le tuteur tient à dégager sa responsabilité vis-à-vis de vous. D'autre part, il est convenable que vous puissiez dès ce jour causer à bon escient de vos intérêts matériels avec madame votre mère. Le bilan de cette année 1821-1822, dressé pour la Compagnie Héricourt, fixe à vingt-sept mille huit cent trente-neuf livres sept sous, comme vous pourrez le voir sur le duplicata ci-joint, l'intérêt dû à l'usufruit de la part dont vous êtes nu-propriétaire, ainsi que votre sœur Denise, jusqu'à la fin de vos minorités. Cette somme en sus des quarante mille livres d'annuité, retenues pour l'amortissement, les réserves, le remploi, et les extensions du principal. Cela dit, afin que vous avisiez aux comptes de madame Héricourt, en votre nom et en celui de mademoiselle votre sœur.

» Je vous salue, monsieur, avec le plus grand plaisir.

» PIERQUIN. »

*
* *

A Monsieur Omer Héricourt,
au Collège des Pères Jésuites,
Saint-Éloi en Artois.

« Mon enfant, mon cher neveu,

» Aux pieds de la Sainte Vierge, je viens de finir la station de douleurs que me commande la triste date du 9 juin,

chaque année. J'ai prié le Seigneur et sa divine Mère de te transmettre les mérites de celui qui n'est plus.

» Je n'ignore pas que tu les possèdes en partie déjà. Édouard ne manque pas de louer en ses lettres la gravité de ton caractère et l'élégance de tes façons. C'est par ces deux qualités que mon pauvre frère plaisait à tous ceux et celles qui eurent le bonheur de l'approcher. Aurai-je donc celui de le reconnaître en toi-même, sous les traits que j'ai tant chéris? Plaise à la Providence m'accorder cette grâce. Point d'heure où je ne supplie la suprême Miséricorde de me l'octroyer. Depuis douze ans, mes yeux ont goutte à goutte imprimé leur trace sur le crucifix, dans l'attente de l'instant qui fera reparaître Bernard Iléricourt en mon neveu. Aujourd'hui, tu es à l'âge où l'on ressemble le plus à sa mère; dans deux ans, tu atteindras celui où l'image du père ressaisit tout l'être de son fils. Ah! que ma faiblesse de pauvre sœur obtienne d'exhaler sur ton sein le soupir de félicité que réprime mes sanglots depuis ces onze années d'amertume! Parfois, je m'accompagne sur la harpe pour moduler les chants qu'il préféra. Et je crois l'entendre vanter ma voix. Je me retourne en tressaillant : le rideau cesse de s'agiter, semble-t-il, à la place qu'il quitta; tout l'air est encore plein de lui.

» Que j'ai hâte de te voir achever tes études à Paris, mon bon petit Omer! Nous serons ensemble. Tu me raconteras tes espoirs, tes ennuis, tes travaux et tes escapades, comme Bernard me les racontait. Je te ferai pareil à lui. Tu auras pitié d'une dame un peu vieille, maniaque et triste, n'est-ce pas? Tu voudras bien croire que ma vie d'apparat n'est qu'une obligation d'épouse, qu'un devoir pénible.

» Ta sœur Denise change beaucoup. La voilà tout entière dépouillée de l'enfance, et femme. Elle a corrigé peu à peu ce qui restait en elle du garçon pétulant où je reconnaissais mon frère. Je suis tout éperdue de cela. Tu demeures mon seul espoir de revivre les années les plus belles de l'existence. Puisse cette lettre te trouver content et complètement rétabli de ta mauvaise fièvre! Quoi qu'on en dise, la saignée est excellente pour chasser les humeurs pernicieuses. Laisse-toi saigner gentiment pour me faire plaisir et me rassurer ainsi que ta bonne mère.

» Chacun va bien ici. Émile est content à l'École militaire. Ton oncle Gaétan a toute la confiance de monseigneur Matthieu de Montmorency, qui se pousse fort avec M. de Villèle au ministère. On dit que celui de maintenant va tomber pour n'avoir point su faire intervenir Sa Majesté à Naples dans les affaires de son cousin Ferdinand de Bourbon, au lieu de laisser l'Autriche et la Prusse remplir ce devoir, et que c'est une forte partie compromise par nos diplomates. Comme mon mari a prêché pour l'intervention directe de Sa Majesté, il croit parvenir bientôt aux affaires. Ce serait le moment pour un jeune neveu de se rapprocher des conseils et de l'appui de son oncle. Je voulais en venir là, en t'entretenant de politique aride. Rien ne saurait tant me réjouir que ta présence à Paris, malgré toutes les représentations de ma sœur Caroline, qui tient à satisfaire jusqu'au bout les Pères Jésuites. Mais nous l'emporterons.

» Mille bons baisers de ta tante qui t'aime.

» AURÉLIE, COMTESSE DE PRAXI-BLASSANS. »

*
* *

A Monsieur

Monsieur Omer Héricourt,

Au Collège des Pères Jésuites de Saint-Acheul,

Succursale de Saint-Éloi,

en Artois.

CHAMBRE DES PAIRS

—

Paris, ce 26 février 1822.

« Sa Majesté le Roi m'a fait l'honneur et la grâce, monsieur mon neveu, de m'appeler à la charge de secrétaire d'État près de M. Matthieu de Montmorency, ministre des Affaires étrangères. Je vous en informe comme d'un honneur qui touche la famille, de laquelle vous êtes le représentant et hoir pour la branche Héricourt, ensuite de votre oncle, le général, officier de Saint-Louis, commandeur de la Légion d'honneur, mais aujourd'hui veuf et sans postérité.

» J'espère que vous reconnaîtrez sans faute que lui et moi

avons, jusques et à présent, contribué, dans la mesure de nos forces et facultés, à jeter quelque lustre sur les noms de votre parenté, ainsi que le fit auparavant votre oncle et tuteur, feu M. Cavrois-Héricourt, directeur des consulats et des courriers diplomatiques. C'est en appelant votre attention sur la déférence qui nous semble due, tant en raison de notre âge que de nos travaux, que je prends la plume afin de vous transmettre les réflexions que nous échangeâmes hier, le général et moi, la comtesse de Praxi-Blassans, ainsi que madame Cavrois, de passage à Paris. Ayant relu vos notes de collège, et pris connaissance de quelques renseignements particuliers qui vous concernent, nous avons résolu de vous faire, paternellement, les représentations ci-dessous.

» En premier lieu : il est déplorable que votre application aux lettres latines et grecques n'égale point celle dont vous faites preuve, je me plais à le reconnaître, à l'égard des matières historiques. Sa Majesté, m'interrogeant naguère sur mes proches et descendants, me dit : « Vos fils et neveux sont-ils bons latinistes, monsieur le comte?... Il faut être bon latiniste. Je réserverai toujours mes faveurs aux jeunes gens qui sauront rédiger leurs suppliques en vers latins. Rome et Athènes sont les deux mamelles de l'esprit français... » Ignorez-vous que Sa Majesté excelle dans l'exercice du distique? Je ne doute pas qu'après un tel encouragement direct de Sa Majesté, vous ne redoubliez d'efforts pour mériter cette faveur insigne, en vous perfectionnant dans la culture des lettres antiques.

» En deuxième lieu : cette étude-là est notoirement utile aux débuts de la carrière écclésiastique ; et quelle que soit votre hésitation présente à embrasser cette carrière, il nous paraît urgent que vous décidiez d'y donner d'ores et déjà vos soins, d'abord pour ne point affliger outre mesure madame votre mère et, en outre, parce que l'intérêt de la famille exige la soumission de vos fantaisies à son honneur.

» Souffrez que je m'étende quelque peu sur ce sujet. La famille doit être la figure de l'État qui en est sorti; destinée par Dieu à en manifester toutes les forces et facultés dans un cercle moindre, il lui sied de les reproduire au total par chacun de ses individus: car, si l'État vient à péricliter, c'est dans la famille qu'il puisera les vigueurs de sa renaissance ; et

s'il prospère, c'est encore dans les familles exerçant toutes les fonctions qu'il s'attribue qu'il trouvera les hommes capables d'assurer son expansion sous toutes les formes religieuses, militaires et administratives. Or mon fils Émile, comme aîné de chevalier de Saint-Louis, détient le droit et privilège d'être instruit sous la protection de monseigneur le prince de Condé dans l'usage des armes nobles et dans la science du capitaine. N'étant pas né, il vous serait difficile et rebutant de suivre cet état où, sous l'ordre de choses actuel, et, à Dieu plaise ! éternel, un garçon de roture sera toujours en moins bonne position qu'un gentilhomme. J'eusse réservé la prêtrise à mon puîné, si la volonté expresse de madame la comtesse de Praxi-Blassans ne réclamait un mariage qui, pour n'avoir point mon entière approbation, n'en découle pas moins de raisons estimables et d'un legs mortuaire à quoi je n'entends point dérober les respects de mon fils Edouard.

» Mais, d'autre part, si je suis enclin à ne m'opposer point, en l'espèce, puisque le nom est mâle, à une union, toujours fâcheuse, de noblesse et roture je ne crois point émettre des prétentions exagérées en souhaitant que ce sacrifice de mes convictions les plus chères soit compensé par des sacrifices pareils dans la branche que ces fiançailles avantagent. Sa Majesté et Son Altesse Royale monseigneur le duc d'Angoulême daignent me laisser entendre qu'il ne serait pas impossible d'obtenir pour le général Héricourt un brevet de garde de la porte de Monsieur, et l'autorisation de joindre un nom de terre à ce titre exceptionnellement conféré pour reconnaître les bons et loyaux services d'une famille qui, en des heures difficiles obligea monseigneur le comte d'Artois, lors de son passage en sa comté, pour se rendre au quartier général de Gand, dans l'année 1815. Je ne suppose pas que vous ne prisiez à leur juste valeur les changements qu'apporterait à votre fortune une semblable marque de bienveillance royale. Dès lors il m'en coûterait moins d'autoriser une mésalliance. Mais il est d'urgence que je présente au Château un état dûment justifié des charges et professions, occupées, exercées ou briguées par les parents du général. Sa Majesté et Monsieur, frère du Roi, de qui dépend surtout l'octroi du privilège, verraient avec faveur le neveu du postulant près d'entrer au séminaire. Frère

d'une vicomtesse, neveu d'un garde de la porte et d'un pair de France, vous ne languiriez point, une fois tonsuré, dans les petites cures ; la voie du palais épiscopal vous serait tout aplanie, de fait, sans compter que j'y emploierais tous les ressorts des influences dont je dispose à cette heure. Je vous saurais gré de votre obéissance. Comptez-y.

» Je n'ignore point que certains scrupules honorables vous détournent présentement des vœux ecclésiastiques. Sur ce point je vous baillerai ce qu'il faut pour vous rassurer, en la personne d'un Père de mes amis auquel je vous présenterai cet automne : car il sera bon que vous veniez alors à Paris, et que vous y prolongiez votre séjour jusqu'à la mi-novembre environ. La Congrégation vous recevra en qualité de probationnaire, comme mes fils. C'est un devoir auquel vous ne sauriez manquer décemment. Pour ces motifs, il convient que vous agissiez comme un aspirant au diaconat. A l'instant de recevoir l'ordination, il sera temps encore de céder à vos scrupules ou à vos passions, si tant est que vous ne soyez pas homme à les surmonter. Le mariage de votre sœur est à ce prix. A vous de voir si les dernières volontés de monsieur votre père, au moment où il expirait sur le champ de bataille, méritent, pour être exaucées, que vous leur immoliez vos caprices.

» Quant à moi, serviteur de la Royauté légitime et chef responsable d'une famille, j'entends présenter cette famille à mon souverain comme une parfaite image de l'État, ayant pour la fonction militaire, mon fils Émile ; pour la diplomatique, mon puîné Édouard ; pour la religieuse, mon neveu Omer Héricourt ; pour l'agricole, mon neveu Dieudonné Cavrois, puisque celui-ci a le goût des sciences qui préparent aux fonctions d'ingénieur et d'agronome. Son père, votre tuteur avant moi, m'a bien parlé de son vivant du désir que montre madame Cavrois de vous voir entreprendre l'étude du droit. Mais je lui représentai qu'il n'était pas de notre rang d'avoir parenté parmi les basochiens, les avocats et les tabellions. Si les intérêts de la Banque et des Moulins réclament aide d'avoué, le mieux sera toujours d'en avoir un à gages. L'étude de la législation ne vous mènerait proprement qu'à la diplomatie. Outre que je réserve cette occu-

pation à mon cadet, je pense aussi que, n'étant pas né, vous éprouveriez dans cette carrière les mêmes déboires que dans la militaire. Madame Cavrois s'est rendue à mon avis, après le général; et nous sommes tombés d'accord, tous trois, avec madame votre mère, sur le choix de votre profession, qui sera donc la prêtrise, à moins que vous n'alliez à l'encontre des volontés de ma belle-sœur, de sa fille Denise, votre sœur, et des vénérables intentions de votre père.

» Enfin, et en troisième lieu, nous avons appris que vous demeuriez en rapports constants avec le capitaine Lyrisse. Cela ne peut continuer. Dans une perquisition faite en sa maison de Saumur par la police de Sa Majesté, on a trouvé des lettres de vous tout à fait intempestives. M. le préfet de police a bien voulu me les faire remettre fort obligeamment, par égard pour l'inexpérience de votre jeunesse. L'effet n'en fut pas moins déplorable auprès de nos familiers. Je ne me soucie pas de condamner M. Lyrisse sur des imaginations funestes. Il partage l'humeur de tous les officiers qui comptèrent parvenir aux plus hauts grades par les chances de la guerre et que déçoit la paix consécutive à la ruine de leur maître. Leurs vues sont toutes bornées à cet ennui, et leur manie qui s'agite prétend bouleverser le monde pour leur gagner des croix, des dotations et des duchés impromptus. Ils cachent cet appétit sous d'assez pauvres déclamations, qu'on n'écoute guère, au reste, puisque toutes leurs conspirations de théâtre avortent piteusement grâce à la franchise des sujets loyaux épris de paix. Je m'étonnerais que vous ayez pu vous abandonner à entendre ces discours, si je ne savais aussi quelles autres séductions le capitaine Lyrisse utilise auprès de vous. Monsieur le préfet du Pas-de-Calais eut la bonté de m'en avertir. Rien ne me demeure inconnu des turpitudes de votre libertinage. Il importe d'y mettre un terme incontinent.

» Aussi bien la Providence veut-elle vous dérober à une influence pernicieuse. Avant-hier le capitaine fut forcé de quitter avec précipitation le territoire français pour se garder de la police qui le recherche comme un des complices du général Berton, duquel vous avez sans doute ouï dire qu'il marcha depuis Thouars jusque Saumur, en compagnie de quelques pauvres égarés brandissant le drapeau de l'usurpateur et pen-

sant soulever ainsi la population de cette ville ou entraîner les élèves de l'École de cavalerie dans leur complot. Apprenez ici leur folie. Au pont de Saumur, Berton et votre oncle ne se purent concilier sur le principal de l'affaire avec la municipalité et la garde nationale, ceux-là ne voulant pénétrer que si la révolte éclatait d'abord au dedans, et celles-ci refusant de se compromettre avant que d'avoir vu les bonapartistes parcourir leurs rues, les armes à la main. Or les uns et les autres se séparèrent sottement, après avoir discuté par-devant le sous-préfet, six heures d'horloge. On ne joue point sa tête avec plus de niaiserie. Cent soixante personnes sont arrêtées déjà. Le général et moi avons eu bien de la difficulté à faire en sorte que le capitaine pût gagner La Rochelle et s'embarquer pour l'Espagne, où il a des amis; non sans avoir essayé dans ce port des extravagances en compagnie de sergents du 45e de ligne, desquels l'un déjà est sous les verroux. En conséquence, nous vous mandons qu'il faut cesser toute correspondance avec votre oncle, à qui je communiquerai moi-même de vos nouvelles.

» Veuillez croire, monsieur mon neveu, à mon affection ferme et dévouée.

» GAETAN COMTE DE PRAXI-BLASSANS. »

PAUL ADAM

(A suivre.)

LA VIE EN TORPILLEUR

La vie que l'on mène en torpilleur ne ressemble à aucune autre. Elle est surprenante, comme l'invention du torpilleur lui-même. Le torpilleur est assurément l'un des engins les plus singuliers qu'ait conçus l'esprit de l'homme. Il y avait en lui un principe de perfection particulière, qui s'est développé rapidement et presque par force : il a provoqué la faculté inventive des ingénieurs ; et, en peu d'années, ce bateau, qui n'avait pour ainsi dire aucune analogie avec les autres, s'est trouvé porté à ce haut degré de mécanisme où on le voit aujourd'hui.

Le torpilleur est singulier sur l'eau, même pour ceux qui, par profession, le pratiquent journellement. Aucun vaisseau n'a d'abord paru plus étrange aux marins ; et, dans la famille des navires, il a fait aussitôt figure d'une espèce séparée. Le sous-marin lui-même, qui semble un prodige, diffère moins du torpilleur que celui-ci des autres bâtiments.

Le torpilleur s'impose à l'imagination, sans la frapper d'abord. Le public est curieux de ce long corps de fer, étroit et noir, qui a la forme du projectile qu'il lance, et on ne sait quoi de mitoyen entre un obus démesuré et un animal marin. Quand un torpilleur mouille dans le fleuve, à quai de quelque grande ville, que ce soit à Paris ou à Rouen, à Coblentz ou

à Mayence, la foule se presse, curieuse, surprise et comme inquiète. Les uns s'étonnent de trouver le bateau si petit ; les autres le croyaient plus grand ; presque tous ne savent qu'en penser, et bien peu s'en rendent compte. On se pose mille questions bizarres où l'on fait de bizarres réponses. La marine, partout peu connue, si ce n'est en Angleterre, ne montre rien de plus mystérieux aux peuples des terres que ses torpilleurs. Comment vit-on là dedans ? Que s'y passe-t-il ? — Voilà ce qu'on se demande. Il sera peut-être bon de répondre à cette curiosité, heureux si l'intérêt qu'elle éveille s'étend à l'arme tout entière et si elle rend plus présents à tout le monde les problèmes essentiels de la défense navale.

I

PRISE DE COMMANDEMENT

J'étais arrivé la veille dans le port de guerre, après un long séjour aux pays du soleil. Je tombais en plein hiver sur un temps affreux, le vrai temps de la Manche, le froid, la pluie et le crachin. A l'aube d'un jour brumeux, je me mets en tenue ; et, sans pouvoir en distraire mon esprit, je pense obstinément à ce que je vais faire. Une époque importante de ma vie commence ; et je suis hanté de ce sentiment. Le contentement et le souci se partagent mes pensées. J'ai beau me réjouir à l'idée de commander un petit bateau, je ne m'en dissimule pas les difficultés : surtout à l'époque où je prends le commandement, dans ce pays, et au cœur de la mauvaise saison. Les débuts seraient très durs ; et enfin, la responsabilité que je vais avoir est la plus grande que j'eusse assumée jusque-là. D'ailleurs, je connais à quoi je m'engage. J'ai été second sur des torpilleurs dans le même pays et la même saison. J'étais au courant des mille incidents de cette vie et de son imprévu. Je savais donc à quoi m'en tenir : mais, pour la même cause, j'en voyais mieux les difficultés présentes. C'est pourquoi j'avais l'intention, à peine arrivé à bord, de parler à mes hommes, de leur exposer brièvement

mes idées, de les associer à mon devoir. Je m'étais promis de ne pas négliger en eux ce respect de soi-même qu'on éveille dans l'homme par le souci qu'on lui montre de le sauvegarder. Je leur dirai ce que j'espère d'eux et ce que j'attends de leur voir faire. La vie à bord du torpilleur demande tant d'aptitudes spéciales qu'on ne doit pas laisser croire qu'on l'ignore à ceux dont on est en droit de les exiger. Dans cette humeur-là, j'achevais de fixer mes épaulettes, je bouclais le ceinturon ; et je m'acheminais.

Une matinée lugubre et trempée d'humidité : il pleut, et le vent vous souffle la pluie au visage... J'entre dans l'arsenal. Je traverse le désert, l'énorme place, le Sahara, comme on l'appelle, entièrement vide, à perte de vue, balayée par les rafales. Les bâtiments s'estompent au loin, voilés par la pluie. De maigres arbres se recroquevillent, souffreteux sous le ciel gris. Pluie et vent debout dans la figure donnant un avant-goût de la mer. Au bout de la place, le pont... On découvre le port; les rafales par le travers menacent de vous jeter, comme il advint une fois à un autre, par-dessus le parapet.

Je continue... Encore un ou deux ponts... Je marche, préoccupé, sans bien distinguer les détails de ce paysage de pierre, de fer et d'eau, si connu. Tout au fond du port, dans un creux, le bâtiment central de la Défense mobile, un énorme ponton, noir de vieillesse, accroupi en forme de bête, mère Gigogne autour de laquelle tous les torpilleurs sont pressés comme poussins...

J'arrive enfin à bord, avec l'officier supérieur qui doit me faire reconnaître. Au moment où l'équipage rassemblé allait s'aligner pour la cérémonie, éclate un grain large, noir, pesant, une pluie diluvienne qui contraint tout le monde de se mettre à l'abri et de quitter le pont. L'ordre est donné de passer sur le bâtiment central. On rassemble l'équipage. Le commandant de la Défense mobile tire son sabre du fourreau, le porte à son côté et prend la parole : en quelques mots, il me fait reconnaître; il me serre la main et se retire. Me voilà sacré dans l'ordre du commandement.

Mon rôle commence. Mes hommes sont là, devant moi alignés : des êtres vivants, des consciences toujours plus com-

plexes qu'on ne les suppose, qui dépendent de moi et que je ne connais pas. A quelque degré que ce soit, et qu'il s'agisse de trente individus ou de trente mille, cette idée émeut l'esprit et lui paraît assez grave.

Je passe l'inspection de ces matelots, pour la première fois. Un à un, je leur demande leurs noms, d'où ils viennent, leurs grades, leur spécialité dans le service. Par cette matinée froide et obscure, mes sensations sont vives et mêlées d'une certaine âpreté : je sens tous les yeux fixés sur moi ; je sais qu'en cet instant tous se font la même question que je me pose sur eux. Tous se demandent : « Qui est-ce?... Que va-t-il être pour nous?... Quel sera notre sort avec lui?... Quel est son caractère?... Sera-t-il dur ou facile?... Sévère ou capricieux?... »

Et de même que chacun d'eux, le regard fixe, ne pouvait voir que moi, j'éprouvais cette impression, depuis longtemps familière, de voir de côté ceux aussi qui ne se croyaient pas vus. J'avais la préoccupation de l'effet que je devais leur produire. Il y entrait le désir de leur en imposer par ma tenue, et plus encore celui de les gagner sans leur faire d'avances. J'aurais souhaité que la bonté ne fût pas absente d'un visage sévère, et que ces hommes comprissent vaguement que celui qui les commande, ne pouvant ni ne devant jamais être facile, serait conciliant quand il le faut, en homme qui a charge d'autres hommes...

Je regardais chacun d'eux bien en face. La confiance est ce que le soldat attend toujours qu'on lui inspire. Tout restait à peu près indistinct au début. Les Bretons ne se livrent pas. La discipline les fige dans l'attitude du respect ou de la résignation. Pourtant, dès le premier contact, les caractères percent l'enveloppe uniforme, et l'instinct d'une confiance prochaine se fait sentir, sinon la confiance même.

Sauf chez quelques-uns, de très braves gens pourtant : les mécaniciens, qui, venus des villes, moins réservés, et moins pénétrés par l'hérédité de la discipline, ont comme un sourire intérieur, une espèce de scepticisme professionnel. Ceux-là semblent se dire : « Le commandant? Oui, sans doute : mais connaît-il bien la machine?... Est-il de ceux à qui on en fait accroire, et à qui l'on peut jouer des tours?... »

L'interrogatoire finit. Je parcours rapidement les livrets. J'y cherche les indications sur ces inconnus, sur leurs habitudes, leurs punitions, leur conduite; et plus encore sur le vice de l'intempérance, qui me tient au cœur. Un ou deux exceptés, tous mes hommes ont de bonnes notes. Je me promets, tandis que ce résumé de sa vie passait sous mes yeux, de faire une leçon publique à un mécanicien, très bon ouvrier, dont le livret était criblé de punitions pour bordées : son travail l'eût fait récompenser sans un grand nombre de prisons, suite de l'ivresse. Mais je le vis et je crus distinguer en lui une sorte d'attente.

Je ne voulus pas lui faire honte publiquement. Passant devant lui, et l'appelant par son nom, je lui dis tout bas : « Très bien à bord, hein! mais mauvais à terre?... J'espère n'avoir plus à vous faire ce reproche. Il faut que vous me promettiez d'être sage. Vous n'aurez pas à vous en plaindre. » Je vois cet homme rougir, et, profondément étonné, me répondre : « Je vous assure, commandant, que je vais me conduire très bien et que je ne recommencerai pas. » — Il tint parole pendant cinq ou six mois.

Cependant, je me sépare ; je me poste à quelque distance, et je leur parle. Je leur dis quelques mots lentement, fortement. Je leur fais comprendre que je suis heureux de les commander. « Ils sont de braves gens, j'en suis persuadé. J'en attends des satisfactions. Un devoir commun nous lie. J'ai voulu qu'ils l'apprissent de ma bouche, et leur faire savoir à quoi je tiens le plus. Je veux qu'ils puissent se reporter volontiers au souvenir du temps où ils ont vécu à bord. En fait de permissions et de faveurs, je leur accorderai tout ce que permet le bien du service. En retour, il faut qu'ils sachent l'importance que j'attache à la tenue de mes hommes. La tenue est le signe de la bonne discipline : la mauvaise tenue des hommes est une offense à celui qui les commande. Je suis impitoyable pour les gens qui boivent. Qu'ils aient tous confiance en moi, même ceux qui auront quelque chose à se faire pardonner. Qu'ils s'adressent à moi, sans crainte de m'indisposer. Le torpilleur est une petite famille. Pour obtenir un heureux résultat, il faut que le commandant et ses hommes collaborent et ne se séparent pas. Leur bonne volonté

m'est nécessaire comme leur obéissance... Je compte sur eux, et j'entends par là qu'ils doivent compter sur moi. »

Après quoi, je les fais rompre. Ils s'en vont. Je les regarde s'éloigner. Je devine qu'ils se communiquent l'impression que *le commandant* leur a faite, — de même que le commandant pense à celle qu'il a reçue d'eux, qu'il retient dans son souvenir certains visages, qu'il est attiré par celui-ci ou mis en défiance par celui-là. Ils rentrent à bord. Chacun va se changer, se mettre en tenue de travail, et reprend son poste.

Ainsi la nouvelle vie commençait...

II

LE TORPILLEUR

Comme tous ceux qui commandent, j'ai deux torpilleurs : l'un, le torpilleur d'exercices, — c'est le mauvais; l'autre, le torpilleur de combat, — c'est le bon.

Le torpilleur d'exercices est un de ces trop nombreux bateaux de 35 mètres qu'on a, dans la marine, tour à tour appelés de deux noms, qui ne leur font pas plus honneur l'un que l'autre. Sous leur plus ancienne forme, on les disait du type *chavirable*, ce qui n'est pas un titre flatteur pour un navire. Depuis, on leur a mis du poids dans les bas, deux à trois tonneaux de gueuses, réparties un peu partout le long des cales. Ils ne chavirent plus, mais ils n'en sont pas devenus plus nobles aux yeux des marins qui les nomment, avec assez peu d'élégance, les *chameaux*.

Ils sont déjà vieux; ils ont plus de dix ans : le mien en a douze. Quoique vieille et usée, la machine est encore assez bonne. Par égard pour la chaudière, on ne donne presque jamais plus de 13 ou 14 nœuds, mais, sans doute, supposé qu'on pût fournir de la vapeur et marcher assez longtemps à 15 nœuds, il ne faudrait pas se fier à une semblable machine, qui n'est qu'à double expansion. L'accident du *109* est là pour en donner la preuve, et ce n'est pas le seul.

Il est probable qu'en vieillissant, il se produit dans le métal une désagrégation moléculaire; s'il n'y avait qu'une paille imperceptible au début, elle ne cesse de se développer; un nombre de coups de piston presque fatal amène l'accident; quelque chose casse, la tige ou le fond d'un cylindre, ou n'importe quoi. Ces bateaux fatiguent beaucoup au tangage, par mer dure, et les pièces de machine, plus que tout le reste; les dénivellations sont d'abord insensibles; puis elles s'augmentent; les arbres ne sont plus très droits; mille avaries menacent de se produire; et l'on finit toujours par là.

Une antique chaudière locomotive comme celle-là [1] est ce qu'il y a de plus mauvais, en tant qu'appareil militaire. Elle fut bonne à l'époque; elle ne vaut plus rien aujourd'hui; et sur les torpilleurs moins qu'ailleurs encore. Entre beaucoup de raisons, je dirai celles-ci : 1° il faut plus de trois heures pour être en pression; 2° les chances d'explosion sont plus grandes, à cause de la trop grande quantité d'eau; 3° la circulation d'eau est mauvaise; 4° il y a danger et même impossibilité d'à-coups brusques dans l'allure. Pour éviter les avaries, il faut, de toute nécessité, prendre un soin outré de l'appareil, et s'interdire tout mouvement précipité dans un sens quelconque. Il va de soi qu'un semblable outil est absolument impropre aux multiples imprévus d'un service de guerre. Les difficultés de réparations sont décourageantes : parmi cette quantité de tubes, si l'un d'eux se met à fuir, l'autre suit; on n'a jamais fini de boucher, de fixer des tampons; et quant à changer les tubes, le travail est d'importance.

La coque est médiocre. Même après les avoir transformés, même après leur avoir ajouté du poids, on ne peut pas dire de ces bateaux qu'ils soient sûrs à certaines allures : en particulier, ils sont dangereux à celle du vent arrière par grosse mer. On peut se trouver obligé, en pareil cas, de ralentir et même de stopper. De même, dès qu'il y a de la brise, il n'est plus du tout possible de gouverner en arrière : le « chameau » vient inévitablement sur la droite, et tous les officiers qui ont commandé de ces bateaux le savent.

1. Timbrée à 9 kilogrammes seulement; à 12 nœuds, on chauffe à 6 kil. 5.

La vie à bord est des plus pénibles. Le commandant mange, couche, dort, travaille dans le même local, où l'on a prévu deux officiers, et où il n'y a pas même place pour un.

Sans doute, on peut y vivre : on peut vivre partout. Mais il ne s'agit pas du bien-être personnel ; c'est du bien du service qu'il est question. En temps de guerre, l'on serait deux, et il faudrait l'être : si l'on passait des nuits à la mer, il ne serait pas possible de prendre aucun repos dans cette chambre. On n'y a même pas pourvu aux nécessités les plus urgentes. Aussi bien, dès qu'on a du fort roulis ou du tangage, on ne peut plus vivre que sur le pont; en bas, il est inutile de vouloir rien faire, ni lire, ni écrire, ni manger. Il serait très important qu'on ne l'oubliât pas à l'avenir, et que l'on pensât un peu que, pour être marin, on n'en est pas plus ni toujours à l'épreuve de la mer : Nelson en personne avait le cœur sensible. Les hommes ne méritent pas moins d'égards. Les seconds-maîtres sont surtout à plaindre ; ils vivent dans une espèce de boîte à deux couchettes, qui n'ont pas au delà d'un mètre et demi de long, la taille d'un enfant; logés au-dessus de l'hélice, ils sont serrés entre des murs où suinte une perpétuelle humidité; et l'on ne sait pas comment ils respirent dans cette prison.

En un mot, de tels bâtiments ne sont pas faits pour aller au large. Puisqu'ils existent, qu'on s'en serve, en temps de paix, comme bateaux d'été, et de pilotage. En temps de guerre, qu'on les remette à des enseignes, pour de brèves sorties, la nuit, aux environs du port, sans jamais s'écarter beaucoup, ni manquer de rentrer au petit jour. Au fond, ils ne valent rien au point de vue militaire : ils n'ont pas de vitesse; ils gouvernent mal; leur coque est mauvaise. Ce n'est pas un bateau de guerre, celui qui peut moins rendre de services qu'il n'offre de dangers.

Un bon torpilleur, tel quel, est le torpilleur de 1re classe, construit par Normand : c'est mon torpilleur de combat. Il a entre quatre-vingts et cent tonneaux ; sa machine est de quinze cents chevaux, et peut aller à deux mille ; il réalise aisément une vitesse de vingt-cinq nœuds[1]. Long de trente-six mètres,

1. Quarante-cinq kilomètres à l'heure.

il porte une quinzaine de tonneaux de charbon. Il a l'armement classique de deux canons à tir rapide et de deux tubes lance-torpilles. En cas de guerre il prendrait quatre torpilles. Il a cinq ans d'âge, et se montre très robuste. C'est un bâtiment véritablement fait pour la mer, de coque tout à fait réussie, l'avant fin et tombant droit, le pont haut et protégé contre la lame, l'arrière arrondi, aplati légèrement comme l'arrière-train d'un animal solide, et résistant infiniment mieux aux coups de mer, aux trépidations de l'hélice, qu'un arrière fin et pointu. Sur l'eau, sa silhouette est heureuse : c'est une ligne toute droite, le pont à égale hauteur d'avant en arrière, ligne noire sur laquelle tranchent seulement le mât, le dôme de navigation, une seule et grosse cheminée, et sur l'arrière enfin le tube lance-torpilles. Le tout est noir, uniformément. Quelle est la couleur qui convient le mieux? On en a beaucoup disputé : une réponse absolue n'est pas raisonnable. Cela dépend du temps, des saisons et des mers où l'on opère. Il semble que, pour les attaques destinées à réussir, au petit jour, la coque noire est préférable dans les mers du nord, — et dans le midi, la coque grise en « toile mouillée ».

La chaudière est excellente, à tubes d'eau, facile à mettre en pression, facile à réparer, résistante, robuste et docile. La machine à triple expansion approche de la perfection : toutes les pièces ont été construites et agencées avec un soin visible, elles sont d'un métal éprouvé par l'ingénieur, et d'un calibre beaucoup plus fort que ne le demande le timbre de la chaudière[1]. La disposition des tubes est celle qui, dès longtemps, a paru la meilleure et qui concilie les deux opinions qui se partagent la plupart des officiers : à savoir, un tube fixe placé dans l'axe, à l'avant, et un tube mobile à l'arrière, posé sur une couronne affût, qui peut pointer dans toutes les directions.

Sur ce bâtiment, on peut vivre sans peine. Le poste d'équipage est assez long; on y a l'espace de se mouvoir; les hommes ont des caissons pour leurs effets; les hamacs cro-

1. Machine de quinze cents chevaux, à triple expansion. Timbre de la chaudière quatorze à seize kilogrammes; plusieurs appareils auxiliaires, pompe de compression pour charger les torpilles, petite dynamo pour l'éclairage, etc.

chés ne se gênent point les uns les autres ; on peut respirer là dedans.

Le commandant et, au besoin, les deux officiers prévus pour le cas de guerre, ont un logis convenable : une petite salle où l'on mange, et où le commandant fait son bureau, donne accès sur deux cabines, l'une à tribord, l'autre à bâbord; chacune est pourvue de sa toilette. Le mobilier est celui d'un yacht, et le constructeur y a certainement pensé : tout est en bois de pitchpin, qu'un revêtement laqué protège contre l'humidité. Point d'élégance, sans doute; mais le confortable et la propreté, qui ne s'en sépare plus pour nous. On descend dans l'appartement par une sorte de petit panneau-antichambre, assez bien garanti par une écoutille contre le vent et la pluie. La différence est immense entre ce bâtiment et l'autre. Le torpilleur de première classe donne tout ce qu'on peut exiger ; le reste serait superflu. Tandis qu'ailleurs, il n'y a pas le nécessaire. On aurait peut-être avantage à faire quelques changements. Ce torpilleur, avec deux chaudières, un peu plus de charbon, un peu plus de vitesse, pouvant aller jusqu'à trente nœuds[1], et quelque vingt tonneaux de plus, serait un bâtiment touchant à la perfection du type.

En tout cas, il ne faut pas s'imaginer de faire la guerre avec un autre torpilleur que celui-là. Même en temps de paix, il est absurde de ne pas s'en servir partout où l'on en a, au moins pendant une certaine période de l'année. Au cours de la mauvaise saison, il importerait beaucoup à tout le monde qu'on tînt ces bâtiments armés : l'instruction de tous y gagnerait, et celle du commandant la première. Il serait plus économique et plus avantageux pour le matériel même de garder le torpilleur armé que de le mobiliser de loin en loin, à de fréquentes reprises, mais pour un temps extrêmement court de quarante-huit heures. Chaque fois, les hommes doivent se remettre au courant; chaque fois, l'inexpérience est cause que l'on gâte plus ou moins l'un ou l'autre de ces appareils si délicats. Enfin, après chacune de ces brèves mobilisations, l'on a dû adopter la règle de démonter

1. 55 kilomètres à l'heure. Donnons à ce torpilleur 120 tonneaux, une machine de 2 000 à 2 500 chevaux, 25 ou 30 tonnes de charbon; 2 chaudières ; une vitesse moyenne de 25 à 26 nœuds, et maxima de 30.

les machines et d'en faire la visite complète : rien ne leur est plus funeste. Les bâtiments ne sont pas faits pour être mis si souvent sens dessus dessous. Il n'est pas de meilleur entretien pour un navire que l'armement.

Si l'on disposait du torpilleur de première classe en hiver, on aurait la faculté de manœuvres bien plus sûres. On pourrait faire aisément des traversées qui sont très dures, sur les autres bateaux, et sans profit, sinon dangereuses. Enfin, bénéfice indispensable, il y aurait moyen de s'entraîner à des exercices militaires par mauvais temps. Quelquefois j'entends dire : « On fera tout cela, pendant la guerre. » — Non, on ne le fera pas, si l'on ne s'est préparé à le faire. Or, on ne le fait pas, pour la seule raison que l'on a de mauvais bateaux.

Pour conclure, un ordre rationnel consisterait à établir partout un rôle de torpilleurs en nombre suffisant, et tel que les torpilleurs d'exercices servissent pendant la belle saison, où l'on finirait de les user, — et que les torpilleurs de première classe fussent armés pendant la mauvaise. Tout en préservant le principe actuel de l'amatelotage, — chaque commandant ayant la charge de deux bâtiments, l'un armé, l'autre en réserve.

III

EN BRUME

Il arrive aux torpilleurs d'être des torpilleurs fantômes, et, si l'on avait encore l'esprit aux légendes, on en pourrait inventer avec eux. La brume est la divinité redoutable qui crée ces sortilèges, et ses ruses sont souvent plus dangereuses que les fureurs de la tempête. En plein hiver, nous avons fait, une fois, le voyage le plus incertain, et presque comme on en fait au cours d'un songe.

Nous étions à Boulogne. Nous avions une mission d'un ordre un peu spécial, voire même secret, qui nous obligeait à passer par le Havre, Boulogne, Calais et Dunkerque. Il fallait s'en acquitter le plus rapidement possible. Les deux premières relâches avaient été touchées dans les meilleures conditions,

d'une course rapide, avec vent arrière et grosse brise d'ouest. Mouillés à Boulogne, nous convînmes de partir pour Calais sans plus attendre.

Mais, peut-on jamais être sûr de rien, en marine? Pendant ce temps-là, la brise était tombée : plus un souffle; le calme s'est fait; et, déjà répandue partout avec une surprenante promptitude, la brume s'est levée. Une brume intense, brume de la Manche, brume du Pas-de-Calais, qui n'a peut-être sa pareille qu'au milieu de l'Atlantique.

Il est sept heures du matin, à peu près. L'incertitude est grande : faut-il sortir? Il serait plus prudent de rester. Amarrés à quai comme nous sommes, on baigne dans une blanche obscurité. Tout est enseveli. Le port et l'avant-port sont plongés dans la brume comme dans un nuage. On distingue à peine les bouts des jetées. Les maisons à peine estompées semblent flotter dans un mirage lointain. On aperçoit, très reculée, la cathédrale qui surgit sur la colline. Cependant la prudence n'a pas tous les droits : il est bon de se mettre aussi dans les conditions de la guerre, où l'on ne choisit pas le temps, et où l'importance des événements l'impose. On part donc, avec le léger espoir que, le jour se faisant, le soleil va percer la brume. Peut-être la brise va-t-elle se lever et chasser le brouillard? et peut-être, en y mettant du soin, fera-t-on route sans accident?

Au sortir du port, une pâle éclaircie se produit, qui permet de bien distinguer les deux jetées et de s'en écarter autant qu'il faut. Ce rayon de lumière vient à propos et nous encourage. Il s'agit maintenant, pour les deux torpilleurs, de se tenir très près l'un de l'autre et de ne pas se perdre. Veiller avec la plus patiente attention à la route et à la vitesse, c'est ce qui va désormais occuper tous nos instants. Car comment apprécier la route? — A l'estime, puisque déjà on ne voit plus rien.

Pendant l'éclaircie, on s'était quelque peu écarté. Mais elle n'a pas duré. La blanche obscurité se referme sur tout comme un voile serré. Tout retombe dans la fumée... L'espoir est bien perdu : il faudra naviguer en brume, du départ jusqu'à l'arrivée.

D'un commun accord et sans rien se dire, sans signaux, les

deux torpilleurs s'étaient rapprochés à se toucher, l'avant de l'un presque sur l'arrière de l'autre, et légèrement sur le côté. Tels des aveugles se guident, celui qui suit touchant du menton le dos de celui qui le précède.

Tous les mouvements de l'un sont suivis par l'autre, à l'aide de la barre, et de si près qu'on a la sensation de se frôler. Ici et là, on fait marcher le sifflet de minute en minute. C'est ce cri lancinant, qui marque les pas que l'on fait dans la brume, et qui donne son caractère plaintif à cette navigation. Le coup de sifflet jaillit, régulier et dur; il retentit dans l'air moite; il sonne crispant et lugubre dans sa persistance déchirante.

Deux hommes, un de chaque bord, écarquillent les yeux : ils veillent à l'avant; ils guettent, pour prévenir toute rencontre. On s'expose toujours à tomber sur des pêcheurs... La brume est si épaisse que le commandant distingue à peine de son kiosque les silhouettes droites des deux matelots.

Le long du bord, à cinq ou six mètres, la mer fume froide, comme du poisson qu'on retire de la saumure. Le nuage qui nous enveloppe est parfois jaunâtre; la brume sent fort le hareng; elle vous pénètre; elle glisse partout; elle couvre la barbe et les cheveux; elle perce les os. On se sent gelé, et comme un linge humide qui colle à la chair.

Le sentiment domine d'une attention constante, qui ne laisse pas à l'esprit un moment de repos. L'essence du danger, c'est la collision et la terre. On vit tout entier, pour ainsi dire, concentré sur la route, que l'on suit au compas, et comme penché sur la machine, prêt à lui faire faire en arrière. Ces compas, d'une construction si délicate, et qui peuvent donner un erreur de cinq ou six degrés, on les consulte sans se lasser. Un quartier-maître, placé au compas de l'arrière, en suit les indications continuelles et contrôle ainsi celles du compas de l'avant. Fréquemment, le commandant demande le « cap », et le quartier-maître répond par la route ou par l'erreur à corriger. Point d'autre bruit à bord que ces mots rares, sinon le cri dur, le sifflet aigu de la machine. Quand les deux bateaux se rapprochent, chaque commandan contrôle sa route par celle de son camarade. On entend sa

voix, qui rend un son plus grave, et presque triste, dans le silence. Et la réponse arrive affaiblie. Une navigation fantômale, en vérité, dans une demi-lueur, sur un mer malade.

Enfin, n'a-t-on pas doublé le promontoire du Gris-Nez, épreuve toujours dure? — On le doit; du moins on l'espère, encore plus qu'on le suppose. Suivant les calculs et le temps, Gris-Nez doit se trouver, Gris-Nez se trouve certainement là, par le travers, à tribord. Il faut qu'il en soit ainsi. Mais il est impossible de s'en assurer. Quand, tout à coup, on entend le gémissement plaintif de la sirène de brume : c'est donc bien Gris-Nez : car, si ce n'était pas lui, où serait-on?

On poursuit ce voyage de spectres. On sent que Calais est tout près. On ne voit toujours rien. Tout est bouché au point que, le lendemain, par la même brume, la malle de Douvres s'est échouée. La sirène de Calais se fait entendre, au moment où l'on vient de diminuer de vitesse. On va donc atterrir au son. On s'avance à la plus faible allure, comme à petits pas, aveugle et circonspect, en faisant de légères embardées à gauche ou à droite, selon que le son semble venir d'un côté ou de l'autre.

Mais quoi? Le premier torpilleur stoppe?... Il fait même machine en arrière?... — Plus de doute : à quinze mètres, droit devant nous, c'est la jetée de Calais qui, tout d'un coup, surgit, grise, irréelle, de pierre cependant; et l'on voit au-dessus de soi, plus haut dans cette apparition soudaine, le phare du Musoir, comme si les bâtiments avaient passé par une voie sous-marine, pour émerger brusquement au ras de la terre.

Cinq minutes après, glissant dans le brouillard, l'on entrait dans le port...

IV

DANS LE POSTE

Le poste des hommes, à bord d'un torpilleur, n'est pas une salle à danser, ni un lieu de plaisance. Les hommes y séjour-

nent le moins possible. Ils n'y sont que trop forcés, l'hiver et en automne, quand le temps est mauvais.

Beaucoup d'épicuriens et de sybarites, trop amis de leurs aises, auraient avantage à passer quelques mois dans le poste des torpilleurs : ils y feraient, à tout le moins, une cure de bonne volonté. Sous le kiosque de navigation, où se tient l'homme de barre, on descend par une échelle en fer, raide, verticale, noire, comme dans un puits. Au pied de l'échelle, c'est le poste.

Il occupe cinq ou six mètres de la coque, sous le pont. Il s'offre à la vue sous l'espèce d'un long boyau qui va en se rétrécissant vers l'avant. Les parois sont voûtées en berceau. Tout est peint à l'enduit blanc, presque toujours sale et noirâtre à cause de la fumée, de l'air humide et de la vie en commun. Au pied de l'échelle et à gauche, la cuisine, ou plutôt ce qui en tient lieu : une sorte de fourneau qui se prolonge sur le pont par un tuyau ; il sert à la fois de cuisine et de poêle ; le poste ne dispose pas d'un autre moyen de chauffage pendant l'hiver. C'est pourquoi, dans la saison froide, on laisse le feu allumé le plus longtemps possible, et les hommes se chauffer à l'entour, comme au bivac. En revanche, l'été, la nécessité seule de préparer le repas répand une chaleur insupportable.

Suspendus ou rangés sur le plancher, quelques ustensiles prévus par le règlement ; et quelques autres, acquis sur les économies de l'équipage. Une grande marmite pour la soupe, une gamelle, une haute cafetière pansue, deux ou trois plats en étain ; tout ce métal, aussi propre qu'il est possible, est de couleur terne, blafarde ; rien ne luit. Pour essuyer les plats, de l'étoupe blonde faite avec des brins de cordage. Dans un coin, quelques briquettes de charbon ; tout près, n'importe où, dans une boîte en bois, des carottes, des pommes de terre, des légumes. De chaque côté du poste sont rangés les caissons des hommes, manière de coffres à couvercle, où chacun enferme son sac et serre ses effets.

Il est cinq heures. Le moment est venu de dîner. Le cuisinier leur a préparé le repas ordinaire : une soupe aux choux, du bœuf bouilli ou un ragoût aux pommes. L'homme de la *commission* partage les parts dans les grandes gamelles

et les distribue à chaque matelot. Jamais de contestations, ou du moins elles sont bien rares. Le quartier-maître cambusier apporte de la cambuse, placée à l'arrière, du vin dans une gamelle pleine : ils la préfèrent au bidon; chaque homme y puise avec son quart plus aisément.

Les voilà pourvus. Ils se mettent à manger. Rien où se trahissent mieux les caractères, les origines, les habitudes, tout le passé de chaque homme, qui lui est propre, et inconnu aux autres. Les uns sont correctement assis, les autres à cheval sur le banc ou accroupis sur les talons; chacun se tenant à sa guise. La chambre est si petite, ils ont si peu d'espace, qu'ils ne peuvent pas facilement former des groupes. Ils y arrivent pourtant, et la parole au moins les rapproche. Là, comme ailleurs, mettez vingt hommes ensemble : la sympathie les réunit ou les oppose les uns aux autres par petits partis.

Le poste peu à peu s'emplit de causeries et de discussions. Toutes ces voix sont jeunes, encore que rudes et souvent éraillées; mais la jeunesse se révèle à un certain ton vif qui est celui de la gaieté. Du reste, c'est le moment heureux de la journée. Pour être mieux chez eux, ils ferment les portes qui donnent accès au pont. Ils sont ainsi dans une petite salle tiède, où ils se pressent; et, à la longue, l'habitude aidant, ils ont un semblant de chez soi.

La fourchette piquée dans l'assiette en fer-blanc, son quart de vin de côté, chaque homme se sert de son gros couteau d'amarrage, à une lame, retenu par un cordon passé autour du col, ou à la ceinture. Quelques-uns préfèrent manger le morceau sur le pouce; et tous, pour assaisonner le mets, demandent son gros sel au cuisinier, et l'écrasent à même sur le banc, devant eux, ou entre les jambes.

La soupe, en général, se mange en dernier lieu : c'est un trait particulier aux matelots. Ils gardent pour la fin ce qu'ils aiment le plus, et qui a le plus d'étoffe pour leurs appétits robustes. Tandis qu'ils sont tous à manger leur premier plat, l'un d'eux, d'une mine solennelle, retardant son propre repas, découpe de larges tranches de pain, et les amasse en grand nombre; d'où lui vient cet air sérieux, d'officiant? C'est qu'il trempe la soupe. C'est lui qui la servira, à mesure qu'on lui

tendra les assiettes, armé de sa large louche, vraie cuiller à pot, celle-là, et qui sent la campagne, non la marmite étroite des villes. Rien ne se perd de la soupe : chaque assiette est torchée avec le pain, et quand l'étoupe y passe ensuite, il ne lui reste pas grand'chose à essuyer. Lui pourtant, qui l'a trempée, reçoit des compliments lorsque la soupe est bonne.

Incidents de la journée, les manœuvres, le temps, l'endroit où l'on mouille : voilà les causeries. Ceux qui ne s'aiment point se mesurent de quelques paroles, assez rares. Là, ils sont libres. Ils font du bruit. Souvent, de l'arrière, le commandant les entend crier, rire ; le bruissement des voix lui parvient, et il sait quand ils sont contents. Après un bon dîner, ils chantent. Le musicien de la bande prend un mauvais accordéon, et joue tous les airs de biniou, et toutes les romances qu'il sait. Il ne se lasse pas et n'arrive pas à lasser les autres.

Il y a aussi le beau chanteur, en général un mécanicien, qui entonne le couplet sentimental ; tous reprennent le refrain, et souvent, ce fredon qui sent la ville lointaine fait un singulier effet sur ces lèvres honnêtes.

Cependant le repas a pris fin. On ramasse les plats. On met le poste en ordre ; on veille à ce que tout soit propre. La plupart fument la pipe. Les propos perdent de leur entrain. Les hommes qui ont des permissions se changent pour aller à terre ; ils ont bientôt fait. Et ceux qui ne sont pas de quart crochent leur hamac, pour enfin dormir.

La nuit. Le factionnaire est sur le pont... Un fanal, suspendu au haut de l'échelle, éclaire vaguement l'entrée du poste. Tout le fond est plongé dans l'obscurité. Quel calme, là-dessous !... Je me rappelle les fermes dans la lande, quand la lumière est éteinte et qu'il pleut.

Une odeur forte d'étable humaine, l'atmosphère pesante des salles d'escrime. Les hamacs sont crochés à des bouts de chaîne, qui pendent du plafond à travers le poste. Les hommes dorment, de quel profond sommeil !... Les ronflements sonores roulent en mesure. Les larges respirations se soulèvent, rythmiques et assurées comme le souffle des machines. Sous les deux couvertures qui garnissent le matelas, les hommes allongés sont pareils à des momies ; la tête sort seule du long

fuseau suspendu. La bouche ouverte, le front levé, les matelots dorment, comme de grands enfants.

Pas d'autre bruit que l'eau, le léger clapotis de l'eau contre la coque, ou de la pluie sur le pont. Un murmure de vent se glisse par les portes... La nuit, le sommeil et la mer.

V

EN EXERCICES — UNE ATTAQUE

Le plus grand nombre des exercices que l'on fait en torpilleur sont des exercices militaires à proprement parler, — comme le tir du canon, les évolutions, les lancements de torpilles; les manœuvres de groupes, encore fréquentes, sont déjà plus rares; et les attaques de bâtiments le sont tout à fait.

En général, on pratique plus la mer en torpilleur qu'à bord de tout autre navire; on multiplie donc les exercices; mais, la plupart du temps, ils sont assez mal faits, pour une raison ou pour d'autres. J'en dirai quelques-unes. Si ce qu'on fait n'est pas suffisant, c'est faute de méthode plus que de tout le reste. Il semble que l'on soit toujours à la période où l'on tente des expériences. Depuis dix ans au moins, l'on aurait pu avoir une doctrine, quitte d'ailleurs à en changer. L'essentiel serait, dès le début, que le torpilleur fût entraîné, par un grand nombre d'exercices, à l'objet principal qui lui est assigné, c'est-à-dire au lancement de la torpille, soit seul, soit en groupe. Cet exercice essentiel n'est pas assez fréquent, à beaucoup près. Il l'est encore moins de nuit, qui est pourtant le cas qui se présentera presque seul à la guerre, les attaques de jour étant alors des plus aléatoires, et peut-être désespérées. A tout le moins, pour faire de bons lancements, pendant la nuit, et un peu sûrs, faudrait-il les multiplier pendant le jour.

Qu'on se représente le travail d'une année, je suppose, à Cherbourg. Le problème des lancements y est délicat à résoudre. Quel que soit le désir de la Défense mobile, quelle

que puisse être l'activité de l'officier supérieur qui la commande, — on ne peut lancer les torpilles d'exercice, au large, n'importe où : ces projectiles doivent servir, en effet, un grand nombre de fois ; il est indispensable de les lancer dans des parages déterminés, de façon à pouvoir les relever ensuite. On est donc réduit à le faire en rade. Mais là se présentent d'autres difficultés, et d'une pire conséquence. L'espace est restreint. Le véritable lancement doit être fait sur un but remorqué, lequel doit aller à une certaine vitesse : une simple embarcation à vapeur n'y suffit pas. On est donc obligé de se servir d'un torpilleur pour la remorque; il s'ensuit un danger possible et presque inévitable. On court le risque de ce paradoxe, — le torpilleur torpillé.

D'autre part, le torpilleur qui torpille, pour faire un lancement qui ait une signification sérieuse, doit s'y essayer d'abord à une vitesse modérée; puis, l'habitude étant acquise, à la grande vitesse, nécessaire dans la réalité du combat, — la vitesse de guerre. L'exercice devient aussitôt presque impossible, dans une rade encombrée de bateaux de guerre presque en tout temps, d'embarcations de toutes sortes, et de navires de commerce, — sans parler des courants énormes qui y règnent. La ligne sur laquelle on lance est perpendiculaire à l'entrée du port de commerce : la liberté des mouvements et de l'allure en est encore entravée. Ce qui est déjà trop difficile, le jour, l'est infiniment plus, la nuit. L'entraînement de nuit, qui serait le vrai, en est presque supprimé, tant il paraît impraticable. On ne peut se permettre qu'un simulacre ; une dernière difficulté s'y ajoute même, celle que le torpilleur trouve à sa propre manœuvre : les coffres dont la rade est semée, les dangers des collisions, l'état de la mer dans cet étroit espace, souvent obscur et troublé par le mauvais temps, tout s'oppose à ce libre jeu sans lequel il n'est pas de bon exercice. Même en se bornant à ne rien tenter que de médiocre, la moitié du temps au moins le torpilleur en arrive à se préoccuper de sa manœuvre et de sa sécurité propres autant que du lancement.

Il y a des ports où les difficultés sont moindres; mais elles sont encore nombreuses. En tout cas, le but primordial n'est pas atteint. Avant tout, il faudrait qu'à la Défense mobile les

commandants de torpilleurs fussent pliés à toutes les circonstances de la guerre, et qu'on le leur rendît possible. Si l'on s'en désintéresse, l'on en arrive à perdre de vue la nature même du torpilleur : son utilité militaire consiste à lancer la torpille, et dans l'attaque du cuirassé. Tantôt on la sacrifie au profit de la navigation ; tantôt, comme en d'autres ports où les lancements sont plus aisés, on ne navigue plus du tout, et l'on n'acquiert pas la pratique de la côte, comme il faudrait. Le torpilleur est en perpétuel mouvement sur un secteur du littoral ; il navigue, il lance, il attaque et il se dérobe : telle devrait être la formule de son rôle et, par conséquent, de sa vie journalière.

Que dire, en effet, de la pénurie des attaques réelles ? Il peut arriver qu'en une année entière de commandement on ne se livre qu'à deux ou trois attaques de nuit, sur des bateaux de guerre ou des escadres. Où est l'enseignement indispensable à toute profession et, plus qu'à toutes, à celle-ci ? — Où l'expérience que la paix doit permettre de la guerre ? — Il n'est pas admissible qu'on s'en tienne toujours à de si pauvres essais. On ne saurait, d'ailleurs, comprendre que les escadres du Nord et de la Méditerranée ne se prêtent pas aux exercices de la Défense mobile, chaque année, à des époques régulières. Qu'elles s'offrent comme but à l'attaque, soit tout entières, soit par bâtiments détachés à cet effet[1]. Le profit ne serait pas moindre pour ces bateaux d'escadre que pour les torpilleurs eux-mêmes. Les gros navires n'auraient pas peu besoin de se rompre à la défense contre les petits, qu'il s'agisse de la veille ou du tir de l'artillerie. La leçon du sang-froid ne se prend pas en un jour : pas plus, j'y consens, que celle de l'audace.

Une fois, l'occasion se présenta d'une bonne attaque, — ou plutôt qui aurait dû l'être, si l'entreprise n'avait été viciée, dès le principe, par le choix de l'heure déjà trop claire, et par une complète indifférence de l'escadre, qui manœuvrait comme s'il n'y avait jamais eu de torpilleurs au

1. Soit encore que le port d'attache fournît aux torpilleurs un bâtiment quelconque qui se prêtât régulièrement aux exercices.

monde. Qu'on ne s'en étonne pas : à peu d'exceptions près, le préjugé contre le torpilleur date d'une génération qui ne veut pas le perdre, et qui l'entretient peut-être de très bonne foi ; il ne disparaîtra qu'avec elle. On ne se sert pas des torpilleurs, pour prouver qu'on ne peut pas s'en servir. Démonstration excellente sans doute, sinon rigoureuse. Le plus souvent, on place les torpilleurs en des conditions telles qu'ils ne peuvent être d'aucun effet : c'est se donner raison à bon compte. Passe encore, si l'on n'en tirait pas aussitôt des conclusions décisives, entièrement erronées d'ailleurs, sur le rôle des petits navires. Assurément il ne faut pas s'exagérer la puissance militaire du torpilleur ; elle est soumise à beaucoup de circonstances de temps, de climat, de lieu, de stratégie et de nombre. Mais, bien loin de les réaliser, on les supprime. Il est trop facile de refuser ensuite toute valeur aux petits bâtiments.

C'était au moment où les deux escadres du Nord et du Midi durent se rencontrer dans Cherbourg, à l'occasion d'une revue navale... Cette grande force navale, positivement puissante et organisée, allait manœuvrer dans la Manche, et les torpilleurs de Cherbourg devaient concourir à ces manœuvres. Les cinq torpilleurs de combat, navires récents et du meilleur type, étaient tout à fait prêts pour l'action : assouplis par quelques jours d'exercices en commun et des sorties d'ensemble, ils se présentaient en aussi bon état qu'on eût pu le souhaiter : tels enfin qu'on en devait tirer un excellent parti.

Mouillés sur rade, ils se tenaient parés à toute attaque. Un après-midi, à deux heures, on annonce l'arrivée de l'escadre du Nord pour le lendemain, de bon matin. Elle passera la nuit à la mer. L'occasion ne saurait être plus propice. La Défense mobile reçoit l'ordre d'attaquer. C'était donc se mettre dans les conditions réelles de la guerre, où des renseignements sûrs auraient été donnés par les sémaphores à la Défense mobile, et où la Défense mobile eût agi en conséquence. L'hypothèse était impliquée dans la nouvelle même : ce n'est pas en deux heures que les torpilleurs auront joué avec succès le rôle d'estafettes ; et, du reste, ce rôle n'est pas le leur. Regardons le cas de la guerre : il s'est vingt fois présenté de cette manière ; et supposons Cherbourg averti qu'une escadre an-

glaise doit se présenter le lendemain devant la rade, au point du jour. Ici les torpilleurs ne sont plus que les instruments d'une attaque reconnue possible, et qui répond à une attaque donnée comme certaine.

On se réunit en conseil; on discute le plan. L'escadre vient de l'ouest, elle passe la nuit à la mer : il n'y a d'autre plan que de l'attendre au passage, dans les parages de la Hague, de croiser au petit jour et de tenter l'attaque. Comme corollaire, on appareille. On passera une partie de la nuit dans un abri de la côte du Cotentin, pour ménager les forces des équipages. On arrive à ce mouillage sur les cinq heures du soir. On prend la tenue de combat. On fait coucher les équipages pour les avoir plus vifs au moment de la lutte; et, de nouveau, on appareille à une heure du matin.

Il fait un temps splendide, presque calme. La nuit est lumineuse, la lune claire : une beaucoup trop belle nuit. On n'en a pas eu le choix; mais assurément ce n'est pas par une nuit pareille, rare après tout sur cette côte, et particulièrement défavorable aux torpilleurs, qu'il eût fallu attaquer une escadre ennemie.

Les torpilleurs, mâts rabattus, sans feux, veillent à la chauffe avec le plus grand soin, pour donner le moins de fumée possible et point de flammes. Ils se détachent en silhouettes noires sur le ciel, éclairés par la lune, qui doit fatalement les faire apercevoir d'un gros navire haut sur l'eau. On compte tout de même sur le demi-jour de l'aube pour réussir l'attaque; on compte aussi sur la promptitude. Encore faut-il que l'escadre s'y prête et qu'elle ne se dérobe pas aux circonstances déplorables qu'elle nous impose. A tout le moins il faut qu'elle passe, qu'elle suive la route supposée, et dans des conditions de nuit suffisamment plausibles pour que la rencontre puisse signifier quelque chose. Il est évident que si l'escadre se réserve le droit de passer à midi, l'attaque n'a plus aucun sens, et il est même ridicule de la supposer.

Les torpilleurs se séparent en deux groupes, en ligne de file, selon le plan arrêté. Chacun a pour mission propre de surveiller un secteur sur le méridien de la Hague, où l'escadre doit nécessairement passer. Il est clair encore que si l'escadre passe par Portsmouth, ou rallie Cherbourg par le nord de

l'Écosse, il eût mieux valu ne pas faire sortir les torpilleurs ; ca ce n'est pas la fonction du torpilleur d'être croiseur d'escadre.

Le premier groupe, dont nous sommes, composé de trois torpilleurs, surveille son secteur d'une façon irréprochable, encore que les trois bâtiments manœuvrent à se toucher, nez contre arrière, à quinze mètres d'intervalle, légèrement endentés, — groupe très compact, formant un ruban très souple, imitant sans à-coup toutes les girations du chef de file, sans aucun signal, et rompu à ce genre d'exercices par de fréquentes sorties, le jour... C'est quatre heures de soins constants et d'attente continuelle. Les équipages aux postes de veille, les canons chargés, les servants des pièces couchés sur le pont, tout le monde épiant le large, avec le timonier qui fouille l'horizon, — enfin l'image de la guerre, dans ce qu'elle a peut-être de plus pénible : la longue attente.

Rien ne paraît : pas de fumées ; nulles formes de navires. Quand, tout à coup, sous la lune, on aperçoit assez nettement les feux d'un bateau qui pourrait être, autant qu'on en peut juger la nuit, — un aviso-torpilleur.

Alerte ! Le chef de file se dirige à grande vitesse sur l'ennemi pour le reconnaître, et au besoin pour le fuir au plus vite une fois reconnu. Or, quel n'est pas notre étonnement de le voir filer lui-même à grande vitesse dans le nord-est, dans la direction de Portsmouth. Il nous a fallu plus tard nous rendre à l'évidence, et convenir que le seul bateau de guerre aperçu de toute cette nuit était très probablement un aviso-torpilleur anglais : celui-là du moins avait bien joué, au naturel, son rôle d'ennemi.

D'ailleurs, le second groupe n'avait rien trouvé et ne nous signalait rien. Peu à peu la nuit s'écoule. La lune baisse sur l'horizon. Le froid de l'aube se fait sentir. Le ciel pâlit de plus en plus et les torpilleurs deviennent plus indistincts dans la pénombre. La mer est grise, avec des reflets mauves. Il nous reste une demi-heure d'espoir : nul moment peut-être n'est plus favorable que celui-ci, et l'on y peut beaucoup compter, en outre, sur la fatigue et l'énervement des équipages de l'escadre, — pourvu que l'escadre passe.

Elle ne passa pas. Elle ne devait pas passer. Ce ne fut

qu'au grand jour, aux six heures d'un matin radieux de juillet, sous un soleil splendide, que, majestueusement, le *Dupuy-de-Lôme*, le *Bruix*, les grands croiseurs de l'escadre s'avançèrent à la parade, feux encore allumés, faisant route directement sur Cherbourg, sans seulement se douter qu'il y eût à Cherbourg une Défense mobile, qu'elle pût attaquer, et qu'elle le dût, puisqu'on l'en avait priée. Les torpilleurs se demandèrent s'ils ne devaient pas jouer la farce jusqu'au bout ; et nous ne fûmes pas surpris de voir l'un d'eux simuler une attaque contre le *Bruix* et faire, comme à l'exercice, le signal convenu de la torpille lancée.

Il ne restait plus qu'à s'en aller. Les bons torpilleurs de combat se donnèrent le luxe de venir élonger les grands croiseurs à petite distance, de forcer de l'avant et de rentrer à Cherbourg à dix-neuf nœuds, précédant les croiseurs de deux heures et de cinq ou six l'escadre qui suivait tranquillement. Elle avait doublé le méridien de la Hague en plein jour ; et c'était là l'opération paradoxale qu'elle avait proposée aux torpilleurs, l'occasion unique qu'elle leur avait offerte. Il ne lui fut que trop facile, au mouillage, de s'étonner que les torpilleurs fussent sortis pour la torpiller.

LIEUTENANT X.

(La fin prochainement.)

LES AGRARIENS

DANS

L'ALLEMAGNE NOUVELLE

Il y a six ans, je publiais ici même un article sur « le Spectre rouge en Allemagne ». Je m'y efforçais de traiter ce spectre rouge comme on a, de tout temps, traité les spectres auxquels on voulait ôter ce qu'ils avaient de terrible, c'est-à-dire en l'amenant au grand jour : et le spectre s'évanouissait pour faire place à un être réel, vivant, humain, doué d'un solide appétit et d'une vitalité robuste. La révolution rouge sang se transformait, à la lumière de la critique, en une classe ouvrière avisée, qui aspirait au pouvoir politique et s'affranchissait progressivement des formules collectivistes. On estima qu'il y avait bien de l'optimisme dans cette façon de comprendre notre social-démocratie, sa nature et son évolution. Le temps a montré que cet optimisme était justifié, que la social-démocratie allemande valait mieux que sa réputation, mieux que la réputation révolutionnaire que lui faisaient ses adversaires politiques et qu'elle s'efforçait de se faire elle-même. Au temps de la folle jeunesse on coquette volontiers avec les moyens violents et les solutions héroïques. Le collectiviste à tous crins ne répugnait nullement à l'idée de bousculer, même par un coup de force, l'ordre politique et l'ordre social existants, pour dresser sur les ruines de l'injustice présente la cité idéale de la raison socialiste. Ils sont loin, ces beaux jours ! Les enthousiastes sont devenus

des sceptiques ; les visionnaires, des politiciens rassis ; les intransigeants, des opportunistes. Les mots sonores sont bien encore en circulation, mais ils sonnent creux. Le raisonnement et la critique règnent en maîtres. Ce changement a déçu bien des gens : non pas seulement les batteurs d'estrade socialistes qui vivaient de l'effroi d'autrui, mais aussi — davantage peut-être — les sauveurs réactionnaires de la société, « l'union des cloches et des tambours », ceux qui puisaient dans la terreur que le péril révolutionnaire inspire au bon bourgeois le plus clair de leur influence politique.

Nos réactionnaires donneraient beaucoup pour que la social-démocratie se laissât induire à quelque sottise révolutionnaire. C'est avec cette pensée qu'ils ont timidement essayé d'exploiter contre la social-démocratie l'attentat d'un épileptique irresponsable sur la personne de l'Empereur. La tentative a complètement raté. Les plus simples d'esprit ont fini par comprendre qu'un parti qui a réuni aux dernières élections du Reichstag plus de deux millions de voix, plus du quart des suffrages exprimés, un parti plus solidement organisé qu'aucun autre parti politique, ne s'aventure pas dans l'assassinat et la conspiration. Un parti qui a derrière lui plus de deux millions d'électeurs est trop grand pour des enfantillages révolutionnaires. Pour maintenir la cohésion d'une masse aussi puissante, il faut autre chose que de la sentimentalité et de la passion, il faut de grands intérêts communs. Ce qui fait aujourd'hui la cohésion de la social-démocratie allemande, c'est l'intérêt de classe des salariés, et spécialement des salariés industriels.

Dans aucun État, quel qu'il soit, république ou monarchie, on ne peut traiter légèrement un intérêt de classe qui a constitué une organisation politique aussi forte et aussi étendue que la social-démocratie. Il y a longtemps que cet intérêt de classe joue en Allemagne un rôle de première importance. Lorsque le comte Caprivi prit le pouvoir, il déclara dans son programme qu'on aurait à juger tout acte du gouvernement et de la législation à cette pierre de touche : son effet sur la social-démocratie. Le mot n'a encore rien perdu de sa vérité.

Voyons donc ce que c'est que ce conflit politique où s'agite aujourd'hui l'Allemagne, et où il s'agit de tout l'avenir économique de l'empire.

*
* *

Lorsque l'empire allemand fut fondé il y a trente ans, ce ne fut pas seulement le triomphe final d'un développement *national* séculaire, extraordinairement fécond en espérances et en désillusions ; ce fut aussi le point de départ d'une Allemagne nouvelle, qui cherche ses plus belles victoires non sur les champs de bataille, mais dans les luttes économiques et sur les marchés du monde. Depuis trente ans, l'histoire de l'Allemagne est surtout l'histoire de la transformation de l'Allemagne en une puissance économique mondiale. Cette transformation, une génération humaine a suffi à l'accomplir : il s'agit maintenant d'en tirer les conséquences politiques.

Une puissance qui a un commerce extérieur annuel de 10 à 11 milliards de marks (en 1900 les importations ont atteint 6043, les exportations 4752, en tout 10795 millions de marks) ne peut être gouvernée selon les principes du Grand Électeur ou de Frédéric le Grand. La vie moderne a entraîné dans son courant tout-puissant les classes qui donnaient son caractère à l'Allemagne et surtout à la Prusse d'autrefois : le bureaucrate discipliné et frugal, l'officier endurci dans les privilèges de sa caste, le professeur pédantesque, le Junker qui sur son fief héréditaire repousse avec acharnement toute innovation politique et économique. Ils deviennent chaque jour moins capables de maintenir leur situation ancienne. Le commerce et l'industrie leur enlèvent la primauté. Des 56 millions d'habitants que compte aujourd'hui l'empire, l'agriculture n'en occupe plus guère que le tiers. L'Allemagne est devenue depuis longtemps un État industriel. Sa richesse s'est prodigieusement accrue. L'activité de la nation s'est tournée vers les entreprises où l'industrie donne la main à la science, et elle y remporte ses plus beaux succès. Dans les industries chimiques et dans l'électricité, l'Allemagne est aujourd'hui souveraine sur les marchés du monde.

La conséquence immédiate de cette énorme activité productrice fut un besoin d'expansion économique. Le comte Caprivi a eu le grand mérite de le comprendre, il y a dix ans, et d'en tenir compte dans son habile politique commer-

ciale. La politique commerciale n'avait jamais été le fort du prince de Bismarck. Du jour où il fut privé de l'aide du ministre Delbrück qui, dès 1876, se retira « pour raisons de santé » — et qui vit encore, — il régna dans la politique commerciale de l'Allemagne un esprit de mesquinerie qui excluait d'emblée les grands desseins. Le successeur de Bismarck s'aperçut vite que l'intérêt de l'Allemagne exigeait un changement de politique; il réussit à conclure avec l'Autriche-Hongrie, la Belgique, l'Italie, la Suisse, la Roumanie, et même avec la Russie, les tarifs qui devaient régler jusqu'au terme de l'année 1903 le commerce de l'Allemagne avec les nations voisines. Ces tarifs donnaient à l'Allemagne une sécurité suffisante, en même temps que l'abaissement des droits sur les blés de 50 à 35 marks par tonne était un acte de justice économique en faveur de la population ouvrière.

Le succès de la politique de Caprivi a dépassé toutes les prévisions. Depuis 1894, l'exportation allemande a augmenté de plus de 50 p. 100. L'exportation en Russie a presque triplé depuis 1892, date où elle atteignit le chiffre le plus bas. L'émigration, auparavant considérable, est descendue à un minimum qu'on n'avait plus vu depuis bien des années. L'accroissement annuel de la population s'éleva presque à 900 000 âmes, ce qui n'était jamais arrivé, et cet accroissement extraordinaire s'explique principalement par la diminution progressive de la mortalité. Les salaires, le commerce intérieur, la banque et la navigation se sont développés dans les mêmes proportions. Jamais, sans aucun doute, on ne vit en Allemagne, en un temps aussi court, un déploiement comparable de forces économiques. Ce qui n'a pas empêché le parti politique d'où était sorti Caprivi, le parti des conservateurs, le parti des Junkers, le parti des agrariens, de traiter le successeur de Bismarck, dans les discussions publiques, comme un dangereux ennemi du pays, et de le poursuivre de haines amères jusque dans la tombe. Pourquoi tant de fiel?

*
* *

Les agrariens répètent obstinément que l'abaissement des droits de douane sur les blés par les traités de Caprivi a

causé le tort le plus grave à l'agriculture allemande. Ce n'est là qu'un mensonge tendancieux. Toute statistique impartiale démontre le contraire, et accuse une élévation de la production agricole, en même temps qu'une élévation du revenu des métiers agricoles. Comment cette diminution des droits douaniers aurait-elle pu amener cette prétendue dépréciation, étant donné que l'abaissement dont elle frappait le prix du blé (15 marks par tonne) était compensé par des primes d'exportation en faveur de *tous* les blés exportés, y compris le blé indigène, et que ces primes étaient égales aux droits protecteurs? Il s'ensuit que ce droit protecteur produisait un enchérissement de 35 marks *net* sur le blé, même sur le blé allemand, tandis que le chiffre plus élevé des tarifs antérieurs était un chiffre brut, et, dans la réalité, restait inférieur à une moyenne annuelle de 35 marks.

S'il est faux que les traités de commerce aient causé un dommage direct à l'agriculture, il faut reconnaître en revanche qu'ils présentaient, pour les autres forces productrices nationales, des avantages précieux. De là viennent précisément les rancunes des agrariens. Chaque année diminue l'importance *relative* de la production agricole. L'Allemagne devient de plus en plus une puissance industrielle. La part proportionnelle de l'agriculture dans la richesse nationale est en décroissance continue. L'agriculture occupe encore un tiers environ de la population, et produit à peine le quart du revenu national total. Il est évident que cette diminution constante de l'importance relative de l'agriculture entraîne un déplacement de l'axe politique, en même temps que le déclin de ceux qui sont les représentants politiques les plus éminents de l'agriculture, des Junkers.

Les représentants de la grande propriété l'ont compris depuis longtemps, surtout en Prusse. Ils se sentent menacés, non seulement économiquement, mais politiquement. La transformation de l'Allemagne en une puissance économique mondiale est à la longue incompatible avec la conservation d'un régiment de Junkers. Elle le perçoit clairement, cette petite noblesse extraordinairement pointilleuse sur les questions de prééminence. Elle voit menacée sa situation privilégiée à la cour, dans l'armée, dans l'administration. Sans

compter que peu à peu l'esprit industriel et commercial de la nouvelle Allemagne l'arrache à son sol héréditaire, que les petits capitaux, la technique insuffisante et la routine sommeillante du *bon vieux temps* ne sont plus assez productifs. C'est en réalité une lutte désespérée des forces du passé, appuyées sur la propriété foncière, contre la moderne Allemagne, qui devient une puissance économique mondiale. Cette lutte est conduite avec une âpreté croissante. Pour avoir constaté en son temps ce fait clair comme le jour, que l'Allemagne est aujourd'hui plus industrielle qu'agricole, le prince de Hohenlohe s'est attiré la haine des Junkers prussiens. Pourquoi le parti agrarien fait-il au canal du Rhin à l'Elbe une opposition si rancunière? Pourquoi des fonctionnaires d'État inféodés au parti Junker combattent-ils un projet poursuivi par le roi avec une ardeur si passionnée? Parce qu'ils craignent, avec une horreur instinctive, la transformation de la Prusse en un État industriel.

Le parti Junker poursuit avec obstination et acharnement cette lutte contre l'Allemagne moderne. Aucun moyen ne lui répugne, ni les intrigues de cour, ni les manifestations dans la rue. Le *Bund der Landwirte*, la plus démagogique des organisations qui existent en Allemagne, est le produit de cette action forcenée. Il s'est emparé de l'instinct de classe des populations agricoles; il présente comme l'intérêt collectif de l'agriculture ce qui n'est, en réalité, qu'intérêt de gros propriétaires. Il exploite tous les mouvements réactionnaires, il est en quête de mercenaires. Aux artisans, qui souffrent douloureusement de la concurrence industrielle, on promet le rétablissement des corporations et de leurs réglementations; pour le petit commerçant qui gémit sous la concurrence des grands magasins, on établit l'impôt sur les grands magasins. Voulez-vous une loi d'exception contre n'importe quoi et n'importe qui, contre la vente à terme des blés, contre le magasin ambulant, contre la saccharine, contre les social-démocrates, contre les Juifs? Vous trouverez chez ces réactionnaires, dénués de préjugés, assistance et amour mutuel. Tant qu'il est resté la moindre lueur d'espérance d'abolir notre étalon d'or, sans lequel l'Allemagne ne pourrait avoir une situation économique dans le monde, ils ont

soutenu ce projet de bimétallisme qui ne trouvait plus d'abri dans aucune cervelle.

Ces Jacobins de la réaction se servent contre le gouvernement d'un moyen qui a fait ses preuves : l'intimidation. Vous ne faites pas ce que nous voulons? Que la malédiction de l'agriculture soit sur vous! Ce que nous voulons, ce sont des droits de douane plus élevés, particulièrement des droits sur le blé, des droits à tout prix, au prix même d'une guerre de tarifs. C'est *la terreur verte*, dont l'Allemagne est aujourd'hui la proie.

*
* *

Dans cette lutte des agrariens réactionnaires contre l'Allemagne moderne, on voit, rangé parmi les adversaires des agrariens, l'ensemble de la classe ouvrière, c'est-à-dire les ouvriers qui prennent quelque part à la vie politique, et, en particulier, les ouvriers industriels organisés en social-démocratie. Il fut un temps où la social-démocratie ne voyait dans le problème des droits douaniers qu'une question accessoire, une simple querelle de ménage entre bourgeois. Il fut aussi un temps, on le sait, où les chartistes anglais montraient pour le mouvement antiprotectionniste non seulement de l'indifférence, mais bien de l'hostilité. La lutte de Cobden et Bright contre les droits sur les blés n'était pour eux aussi qu'un bon tour de bourgeois *(middle-class trick)*; au nom de la théorie de la loi d'airain, comme fit vingt ans plus tard Lassalle en Allemagne, ils cherchaient à prouver à leurs adeptes que toute réduction sur les droits protecteurs, par suite tout abaissement du prix des denrées, n'aboutirait qu'à une baisse des salaires. L'expérience a montré depuis l'absurdité de cette théorie; la social-démocratie allemande l'a formellement abandonnée. Les salariés allemands qui font partie de la social-démocratie sont aujourd'hui des libre-échangistes résolus; ils sont, avant tout, des adversaires enragés des droits sur les denrées, et, en première ligne, des droits sur les blés. On a dans le monde ouvrier allemand un sens très fin de ce que sont les droits protecteurs : des primes aux capitalistes, pour modifier, au profit du facteur capital et au détriment du facteur travail, les parts respectives que le

travail et le capital reçoivent des fruits de la richesse nationale. S'il en est ainsi dans l'industrie, c'est bien plus vrai encore dans l'agriculture, où l'on ne peut même pas espérer de la protection une augmentation de la production, et, par suite, du travail.

Mieux l'ouvrier allemand comprend ces données, et plus il est l'ennemi de la politique agrarienne. Il est intéressé au libre échange comme à l'étalon d'or. Ses chefs ont fait preuve d'intelligence politique lorsqu'ils ont compris cet intérêt, et s'en sont fait les défenseurs absolus. Dans certains pays, les ouvriers ont montré vis-à-vis des erreurs bimétallistes et protectionnistes beaucoup moins de clairvoyance. On l'a vu de façon frappante aux États-Unis d'Amérique. En 1896, dans la lutte monétaire, l'an dernier encore dans l'élection présidentielle, les travailleurs organisés étaient en majorité pour Bryan; les partisans de l'or se sont tués à leur faire comprendre qu'abaisser l'étalon, c'était abaisser les salaires et rendre la vie plus chère: ç'a été peine perdue. En Allemagne, les bimétallistes n'ont trouvé aucun écho dans la classe ouvrière. Un seul député socialiste a fait exception, et pas pour longtemps: il représentait un district saxon où il y a des mines d'argent. On peut poser en fait aujourd'hui que les ouvriers sont, sans exception, les partisans les plus résolus de l'étalon d'or et du libre-échange.

On ne peut en dire autant des patrons. Sans doute il y en a peu d'assez bornés pour ne pas comprendre que le protectionnisme agrarien est l'ennemi naturel du développement industriel, et qu'il est surtout meurtrier pour les intérêts des travailleurs de métiers. Mais on sait que le protectionnisme ne se borne pas à démoraliser les caractères, et qu'il frappe aussi l'intelligence. L'espoir d'accrocher, dans cette course au tarif protecteur, un petit bénéfice pour leur propre branche, fait passer au protectionnisme plus d'un industriel qui, s'il réfléchissait un peu plus, reconnaîtrait que le petit profit qu'il en peut retirer ne pourra, même en mettant les choses au mieux, compenser le dommage économique général qu'entraîne fatalement après elle toute aggravation du protectionnisme agrarien.

Du reste, dans le monde industriel, ce sont justement les

plus grands capitalistes de la grande industrie qui sont prêts à soutenir le protectionnisme des Junkers : ils n'ont rien à redouter de la concurrence étrangère. Au fond, le tarif protecteur est pour eux un moyen de plus pour former commodément des syndicats qui tiennent les prix élevés sur le marché intérieur, et vendent leurs produits d'autant moins cher sur le marché étranger. Ils craignent d'autant moins les tarifs de représailles de l'étranger, qu'ils sont en situation, au pis-aller, de fonder à l'étranger des succursales, avec capital, machines et ouvriers, et de faire de bonnes affaires avec leur capital émigré, sous la protection et aux frais du pays étranger. C'est cette mobilité du capital qui dans les pays industriellement avancés empêche les grands fabricants d'être les meilleurs soutiens du libre-échange.

Ajoutez qu'en Allemagne les lois d'exception contre la social-démocratie, qui furent en vigueur durant douze années (1878-1890), ont aggravé et porté sur le terrain politique les différends entre patrons et ouvriers, différends qui de temps à autre prennent une extrême acuité. Au cours de ces luttes, la grande industrie a recherché l'alliance des agrariens conservateurs, et naturellement ceux-ci ont fait fête à ces précieux alliés venus du camp industriel, et leur ont fourni tout l'appui réactionnaire désirable. Ce n'est donc point par hasard que l'ère protectionniste bismarckienne a commencé avec les lois de 1878 contre les socialistes, et que l'ère des traités de Caprivi coïncida, à l'automne de 1890, avec l'abandon des mêmes lois.

En Allemagne comme presque partout, la réaction protectionniste et la réaction politique vont de pair.

*
* *

Le groupement des partis est arrêté dans les grandes lignes en vue des luttes prochaines. Les radicaux sont pour le maintien, et les conservateurs pour la destruction des traités et des tarifs existants.

Les social-démocrates eux-mêmes, bien qu'ennemis en principe de tous droits protecteurs sur les denrées nécessaires

à la vie, ne demandent en l'espèce que le maintien de l'état de choses établi par les traités de Caprivi. Ces soi-disant révolutionnaires soutiendront un gouvernement qui prolongera la législation douanière et commerciale de 1894. Avec les socialistes marchent, cette fois, le grand commerce, les armateurs, la plupart des banques, les industries qui produisent surtout pour l'exportation, et aussi de nombreux représentants des autres industries. Ils ont avec eux la plus grande partie de la petite bourgeoisie, et une notable fraction de la petite culture. Dans le monde politique, tous les partis vraiment libéraux *(freisinnige Parteien)* sont dans le même camp que les social-démocrates. Et plus on va de la gauche vers le centre, plus clairs sont les rangs des défenseurs de la législation existante.

Le noyau des forces adverses est formé par les Junkers prussiens, qui se sont donné, dans le *Bund der Landwirte*, un très puissant instrument d'agitation ; ils exercent par là dans l'Allemagne du Nord une véritable terreur, qui met en œuvre le boycottage tant économique que social. Soutenus par les fonctionnaires de l'État, dont ils sont littéralement les maîtres grâce à leurs vastes relations, ils bravent même le gouvernement, quand le gouvernement s'engage dans une politique qui ne satisfait pas les intérêts de classe des Junkers. Naturellement, les Junkers ne parlent jamais que pour l'agriculture *en général*. Détenant les mandats représentatifs de presque toute la population agricole, déclarant ennemi de l'agriculture quiconque s'oppose à leurs menées, ils ont entraîné avec eux tous les partis qui tiennent de la population agricole leur influence politique. Comme ils prévenaient en même temps tous les désirs des réactionnaires, en particulier des cléricaux, ils ont fondé l'alliance de tous les groupes réactionnaires sur le programme protectionniste agrarien. A cette combinaison politique s'est ralliée, sans qu'il y eût sympathie profonde, cette grande industrie dont nous parlions tout à l'heure, la grande industrie protectionniste, la grande industrie toute-puissante par la technique et les capitaux. Au nom du but personnel qu'elle poursuit et des intérêts capitalistes qu'elle défend, elle juge peu opportun de se brouiller avec un parti qui dispose d'une telle influence dans la nation

et dans l'administration, et qui surpasse tous les partis dans l'art de mener une guerre sans scrupules.

C'est ainsi que les agrariens ont rassemblé une armée qui compte, avec les conservateurs, presque tout le centre, et la plupart des nationaux-libéraux.

Au Parlement les droites et les gauches forment deux groupes assez tranchés. Du côté du centre les attitudes sont plus incertaines. Là se trouvent ceux qui, sans se refuser à une augmentation modérée des tarifs, sont quelque peu inquiets des exigences déréglées de ces agrariens pur-sang ; ceux, en particulier, qui voudraient bien éviter toute extravagance protectionniste de nature à rendre impossible le renouvellement des traités de commerce.

Le centre se décidera finalement d'après l'attitude du gouvernement.

*
* *

Le gouvernement — pas plus le gouvernement de l'Empire que celui de la Prusse — n'a pas encore adopté de position ferme. Si le comte de Bülow, aujourd'hui chancelier de l'Empire et président du Conseil en Prusse, avait autant de décision comme homme d'État qu'il a d'expérience et d'habileté comme diplomate, le choix du gouvernement ne ferait dès maintenant aucun doute. Il se mettrait à l'avant-garde des forces progressistes.

L'Allemagne s'est avancée trop loin dans sa carrière de grande puissance économique pour qu'il soit possible de la faire rétrograder à l'état de nation agricole, ou seulement d'arrêter sa marche, sans susciter des crises qui mettraient en jeu son existence. Le comte de Bülow ne se fait pas d'illusion sur ce point, pas plus que l'Empereur. Mais le chancelier voudrait bien aussi ne pas se brouiller avec ces terribles Junkers, qui le couchent sur leurs listes de proscription dès qu'il fait mine d'adopter une politique antiagrarienne. *Vestigia terrent !* Les Junkers agrariens n'ont pas repris haleine qu'ils n'aient fait mettre de côté le comte Caprivi, l'auteur des traités de commerce de 1892 et de 1894 ; et ils y ont réussi, en dépit du mémorable discours où l'Empereur appelait ces traités un « acte de salut ». La des-

tinée du digne général n'a rien de séduisant pour ce diplomate avisé. « Avant tout, pas de crise intérieure! » Tel était le programme du comte de Bülow quand il prit les fonctions de chancelier. Aucun programme n'était plus propre à susciter des crises. Peut-être aurait-il pu les éviter, s'il eût fait comprendre clairement qu'il n'en avait pas peur.

Les agrariens se sont dit que ce soupir était un aveu de faiblesse; ils se sont mis incontinent à l'ouvrage pour exploiter l'indécision du chancelier. Si étranger que Gœthe puisse être à leur esprit, ils n'en sont pas moins pénétrés de la vérité de sa maxime : *Nur wer fest auf dem Sinne beharrt, der bildet die Welt sich.* (Le royaume du monde est aux obstinés.) Naguère, ils arrachaient au chancelier, dans le Reichstag allemand comme au Landtag prussien, des effusions agrariennes. On le trouva déjà tout disposé à répéter, à mainte reprise, qu'il était plein d'un ardent amour pour l'agriculture, qu'il ferait tout pour donner aux agrariens des tarifs plus élevés sur les blés, et qu'il allait s'y mettre au plus vite. Mais ce sont des réalistes que nos agrariens : ils ne se contentaient pas de déclarations platoniques. Ils trouvaient très méritoire que le comte de Bülow prît tant à cœur la misère agrarienne; mais ils lui posaient aussitôt la question que ce Yankee, dans une grande disette d'eau, posait à un compatriote plein de compassion qui protestait de son affliction : « Pour combien en êtes-vous affligé? » A quel chiffre, à quels tarifs devons-nous estimer les sympathies agrariennes du chancelier? C'est ce qu'on ne nous a pas encore dit. Le comte de Bülow a soigneusement évité d'attribuer à sa sympathie des prix déterminés et des échéances fixes. Tant de retenue a porté ses fruits : au Landtag prussien les agrariens ont soumis le projet de canal à un examen d'une telle profondeur, qu'il eût fallu au gouvernement une belle longévité pour avoir la chance d'en voir la fin.

Le comte de Bülow a fini par perdre patience, et il a mis fin aux débats parlementaires par une brusque clôture, avant que la commission ait eu le loisir de rejeter formellement le projet de canaux. Trois ministres ont été jetés par-dessus bord : le ministre de l'Agriculture von Hammerstein, le ministre du Commerce Brefeld, et le ministre des Finances,

vice-président des ministres de Prusse, M. de Miquel. Le renvoi de M. de Miquel a seul une importance politique : ministre des finances prussiennes depuis onze ans, il était assurément le personnage le plus influent du gouvernement. Bien qu'il fût issu des rangs du parti national-libéral, M. de Miquel était, dans le ministère, l'appui principal des agrariens. Lorsqu'il y a deux ans le projet de canal fut soumis pour la première fois au Landtag de Prusse, il prononça en faveur du projet gouvernemental un discours à la suite duquel le comte Kanitz, l'un des chefs agrariens, fit la très malveillante remarque que voici : « Si j'ai bien compris M. le ministre des Finances, il s'est déclaré en faveur du projet. » Le mot circula très vite de bouche en bouche ; il était en un parfait accord avec cet autre mot du prince de Bismarck, qui disait ne pas trouver chez M. de Miquel « une pupille sûre » : il faut savoir, pour comprendre le mot, que M. de Miquel n'a pas l'habitude de regarder les gens en face. Tout malin que soit le ministre des Finances — il a un peu de sang gascon dans les veines, et Louis Bamberger disait qu'il était un mélange de Gascon et de paysan de la Basse-Saxe — il n'a pu parvenir depuis à convaincre personne de sa parfaite sincérité dans l'appui qu'il prêtait au projet de canaux, et il porta aux yeux du public une bonne part de la responsabilité dans l'échec renouvelé du projet au Landtag. Enfin, une sorte de rivalité était née et avait grandi entre le comte de Bülow, président du Conseil des ministres, et M. de Miquel. Tous ces motifs réunis décidèrent M. de Bülow à débarquer M. de Miquel, en même temps qu'il clôturait la session du Landtag.

Les Junkers prussiens ont donc perdu l'habile allié qu'ils avaient au gouvernement. Mais il ne semble pas que M. de Bülow ait assez de décision pour faire expier aux agrariens sur le terrain de la politique douanière l'échec qu'ils ont infligé à son projet. Il est beaucoup plus vraisemblable qu'il cherchera à les convaincre qu'à trop tirer sur la corde ils risqueraient d'obliger le gouvernement et la couronne à se rapprocher des gauches, et à marcher résolument contre la politique agrarienne. Aujourd'hui plus que jamais, M. de Bülow flotte entre la crainte qu'il a de se brouiller tout à fait

avec les Junkers, et le sentiment très net du danger qu'il y aurait, pour les intérêts économiques de l'Empire, à mettre la politique douanière à la remorque des agrariens.

Le gouvernement se déciderait peut-être plus aisément pour les agrariens, s'il ne courait le double risque de susciter, par les tarifs protecteurs sur les objets de consommation, un danger social, et surtout de rendre impossible, en donnant satisfaction aux agrariens, le renouvellement des traités de commerce avec les États voisins, en particulier avec la Russie.

Il semble que le comte de Bülow ait cru d'abord éviter à la fois Charybde et Scylla, le mécontentement socialiste et les embarras extérieurs, en recourant au pont aux ânes des demi-concessions. On accordera aux agrariens des tarifs assez élevés pour leur donner une satisfaction au moins partielle, mais pas assez élevés pour soulever une trop vive opposition ouvrière et pour rendre impossible le renouvellement des traités de commerce. On ne se brouillera complètement avec personne. Cette tentative n'a eu jusqu'ici aucun heureux résultat.

Les agrariens ont si longtemps prêché à leurs partisans qu'il fallait doubler les droits actuels sur les blés, et que c'était le moins que l'on pût faire pour le « salut de l'agriculture », qu'ils repoussent la main qui leur offre une élévation de quinze marks par tonne (au lieu des trente-cinq ou quarante marks demandés) comme si elle ne leur jetait qu'une aumône humiliante. — Les ouvriers, à mesure qu'ils font plus ample connaissance avec le protectionnisme, sont de plus en plus convaincus que les tarifs actuels sont pour eux une charge très sensible, et que les élever d'un pfennig serait une criante injustice. Leur raisonnement est bien simple. Une famille moyenne de cinq personnes consomme en moyenne par an une tonne de blé. Les tarifs actuels mettent déjà, sur cette tonne de blé, un enchérissement artificiel de trente-cinq marks. Trente-cinq marks représentent environ le salaire de deux semaines. Si les tarifs sont doublés, il faudra sacrifier un mois de salaire. Et pourquoi? pour élever la rente que tirent de leurs biens une petite minorité de gros propriétaires, en particulier les vingt-cinq mille propriétaires qui possèdent chacun plus de cent hectares. On va donc, sous une forme plus moderne et beaucoup plus étendue, rétablir les corvées? N'est-ce

pas là une servitude qui pèsera sur des millions de travailleurs industriels, sur eux spécialement, quand la loi les forcera à travailler un mois par an pour rien, pour que les grands propriétaires accroissent la rente de leurs terres? Car nous nous entendons bien : il s'agit des propriétaires, il ne s'agit pas des agriculteurs. Que le protectionnisme fasse monter le prix des produits, et par là même la rente, et la valeur du fonds et des terres, les métiers agricoles n'en seront que plus affaiblis devant la concurrence : est-ce que le prix élevé du sol n'est pas la cause essentielle de l'impuissance de l'agriculture allemande à lutter contre le blé de la Russie, de l'Amérique du Nord, de la République Argentine, etc.? — La claire notion de cet enchaînement de causes et d'effets se répand de plus en plus dans nos populations à mesure que se poursuit devant le public la discussion à laquelle ont pris part, dans l'esprit qui est le nôtre, les plus éminents économistes de nos Universités, Brentano et Lotz à Munich, Dietzel à Bonn, Conrad à Halle, et tant d'autres.

Puisqu'il en est ainsi, il est incontestable que toute hausse du prix du blé — car c'est là de plus en plus le nœud de la question — éveillera dans l'ensemble de la population ouvrière le sentiment aigu d'une grave injustice subie et d'une escroquerie par voie légale, et laissera dans les consciences de longues et amères rancunes. Voilà l'une des faces de la médaille.

L'autre n'est pas plus réjouissante. Il s'agit des relations commerciales de l'Allemagne avec ses voisins. Les agrariens ont eu beau attaquer ardemment, depuis des années, les traités de Caprivi, ils n'en ont pas moins le sentiment, d'ailleurs exact, que l'opinion publique ne désire guère l'abandon complet de ces traités. Aussi ont-ils employé tout leur zèle à répandre cette doctrine que, même avec une élévation des droits, d'habiles diplomates sauraient bien conclure de nouveaux traités avantageux pour l'Allemagne. Le gouvernement impérial lui-même paraît avoir un temps partagé cette manière de voir. Il se pourrait bien qu'il ne restât plus guère d'esprits assez crédules pour admettre ces suppositions naïves. Le ministre des Finances de Russie, M. de Witte, nous a rendu le bon service de dissiper ces chimères. Le point de

vue russe a été exposé, il y a quelques semaines, dans le *Vestnik Finansov*, en des termes dont la clarté ne laisse rien à désirer. Le ministre des Finances envisage exclusivement, comme bien on pense, les intérêts russes; il indique très froidement que l'Allemagne a tous les droits du monde de faire du protectionnisme, si elle le juge bon; mais qu'il ne faut pas qu'elle compte signer avec la Russie un nouveau traité avantageux, si elle prétend en effacer la clause essentielle de l'acte de 1894, à savoir l'abaissement des droits sur les blés. Cette façon tranquille de donner à entendre ce que chacun pouvait déjà se dire a produit en Allemagne l'effet d'une douche froide; elle a fait voir de plus près aux hommes d'État responsables les difficultés commerciales qui surgiraient de concessions importantes faites aux exigences agrariennes. On ne peut plus se soustraire à la conviction que satisfaire les désirs des agrariens, c'est du même coup rendre impossible le renouvellement des traités de commerce avec les nations voisines, et surtout avec la Russie. Il est extrêmement vraisemblable que l'expiration des traités marquerait le début d'une guerre de tarifs. Il est vrai que les agrariens ne s'émeuvent pas pour si peu; ils cherchent à persuader à l'opinion publique qu'une bonne guerre économique serait un acte d'héroïsme patriotique; mais l'Allemagne est peu accessible à ce patriotisme de fantaisie. L'insuccès de la France dans ses luttes avec l'Italie et la Suisse n'est pas de nature à allumer une grande passion pour les guerres de tarifs. Ceux dont la vue porte plus loin se disent aussi qu'une pareille guerre avec la Russie, et peut-être aussi avec l'Autriche-Hongrie et l'Italie, ne s'accorderait pas le moins du monde avec la politique générale de l'Allemagne, qui tend essentiellement au maintien de la paix.

Certes, toutes ces considérations n'ont pas peu contribué à empêcher le gouvernement impérial de se jeter dans les bras des agrariens. On admettait encore, il y a quelques mois, que le projet de nouveau tarif protectionniste viendrait cet été devant le Reichstag, et qu'il se présenterait, selon les désirs des agrariens, sous la forme d'un double tarif, avec taux maxima et minima, pour les produits agricoles les plus importants. Dans la pensée des agrariens, ce double tarif devait

tracer et imposer au gouvernement la marche à suivre au cours des prochaines négociations pour le renouvellement des traités de commerce. Mais, entre temps, il s'est produit des retards dans la préparation du projet, et le Reichstag, dont la session est close, ne fera pas connaissance avec le projet cet été. Les partisans du libre-échange y gagnent le temps d'éclairer plus complètement l'opinion publique sur les dangers du protectionnisme agrarien.

*
* *

Quel est donc pour l'Allemagne l'enjeu de ces luttes en matière douanière et commerciale? On ne s'en fera une idée complète que si l'on se représente une bonne fois ce qui arriverait si la politique protectionniste des agrariens remportait une pleine victoire. Nos populations ouvrières seraient frappées d'un impôt annuel de quelques centaines de millions, pour enfler la rente des grands propriétaires fonciers. Le régime des traités ferait place à une guerre de tarifs où l'on verrait littéralement dépérir le commerce de l'Allemagne, surtout son exportation. Qui dit réduction de l'exportation dit réduction du travail et accroissement de l'offre de travail. Qui dit accroissement de l'offre de travail dit réduction des salaires. Et si une baisse des salaires coïncide avec un accroissement des charges qui pèsent sur les objets de première nécessité, le mécontentement social augmente inévitablement. Or, l'expérience nous apprend que le parti politique qui profite le plus d'un mécontentement croissant, c'est la social-démocratie. On peut donc poser en fait que toute concession au protectionnisme agrarien a pour conséquence finale d'accélérer la croissance du parti politique qui fait l'opposition la plus résolue aux puissances établies.

Quand bien même on réussirait à éviter des guerres de tarifs acharnées, on n'en porterait pas moins un coup terrible à la situation économique de l'Allemagne dans le monde. L'Allemagne doit surtout compter avec la concurrence des États-Unis d'Amérique et de l'Angleterre. Pour l'énergie productive et la faculté d'adaptation aux besoins du marché, l'Allemagne le cède à peine aux États-Unis, et, en tout cas,

elle ne le cède pas à l'Angleterre. La masse de ses capitaux est encore de beaucoup inférieure à celle des deux rivales, mais cette masse est en état de croissance rapide. L'Allemagne est supérieure à ses rivales dans l'art d'appliquer à la production industrielle les conquêtes de la science. Elle peut, si elle déploie ses forces et leur donne libre essor, entreprendre la lutte avec l'Angleterre et les États-Unis sur les marchés du monde. Sous un seul rapport, elle est beaucoup moins favorisée : nos droits protecteurs sur les denrées de consommation réduisent la productivité de nos ouvriers relativement à celle des ouvriers américains et anglais, qui se procurent les moyens d'existence, et surtout le pain et la viande, à des prix sensiblement plus bas que ceux du marché allemand. L'aggravation de notre protectionnisme, qui rend la vie plus chère pour l'ouvrier, affaiblit l'Allemagne d'autant, dans la concurrence universelle. Il est pour l'Allemagne d'une importance décisive de rompre avec son système de protection, et de s'engager résolument dans la voie du libre-échange. Dans la concurrence avec l'Angleterre et l'Amérique, l'Allemagne ne triomphera qu'à la condition d'élever sa population ouvrière au plus haut degré possible du développement physique et intellectuel.

De temps en temps se fait jour l'idée que la vieille Europe ne se sauvera de la concurrence chaque jour plus forte de l'Amérique, qu'en fondant une alliance économique, de plus en plus étroite, entre les puissances européennes, particulièrement entre les puissances de l'Europe centrale. Il y a quelques années, le comte Goluchowsky, ministre des Affaires étrangères en Autriche, a exprimé cette idée en termes très remarqués. C'est à mon sens un véritable bonheur que l'exécution de cette pensée se heurte à des difficultés pratiques si énormes, qu'on ne puisse songer sérieusement à la réaliser. Se replier et se retrancher, pour faire face à la concurrence américaine, derrière une haute muraille de douanes protectrices, ce serait, je crois, pour l'Europe, renoncer à la partie et abdiquer en faveur de l'Amérique. Si l'Europe continentale veut soutenir la concurrence, il faut qu'elle cherche à accroître la productivité de ses forces économiques, en améliorant ses facteurs de production. Elle n'y parviendra jamais en faisant enchérir

les moyens de production, elle n'y parviendra jamais en réduisant ses forces productives ; elle n'y parviendra qu'en créant pour les moyens de production et les forces productives le régime de la plus complète liberté qu'on puisse concevoir. Ce n'est pas en s'enfermant dans une ligue de protectionnisme que les puissances européennes triompheront de la concurrence américaine, c'est, au contraire, en abaissant de plus en plus les barrières qu'elles ont dressées l'une contre l'autre.

Jamais sans doute le libre-échange ne fut plus nécessaire à l'Europe et spécialement à l'Allemagne. L'Allemagne tentera-t-elle la lutte économique contre les États-Unis et l'Angleterre en délivrant de toute entrave, en abandonnant à leur libre essor toutes les forces productives qu'elle recèle? Ou bien se contentera-t-elle d'être une puissance économique de second ordre, ce qui diminuera aussi en proportion sa puissance politique? — C'est le problème qu'elle doit résoudre, dans ces premières années du nouveau siècle.

THEODOR BARTH

PASTORALE

Avril avait souri; mai rayonne, — superbe!
L'idylle est là, toujours, s'il n'est plus de bergers;
Et je veux m'en griser, je veux marcher dans l'herbe,
Revoir des champs, des eaux, des bois et des vergers!

J'y suis. — De nobles bœufs ouvrent, tête baissée,
La glèbe d'où ressue un parfum de terroir;
Leur queue, à temps égaux largement balancée,
De mouches et de taons chasse un tourbillon noir.

Je longe, évocateur d'ondines et de faunes,
L'étang perdu de joncs qu'embrume une fraîcheur;
Rapide, au ras de l'eau, sous le surplomb des aulnes,
Saphir phosphorescent, file un martin-pêcheur.

Dans les sous-bois ombreux étoilés de pervenches
Le soleil capiteux, monté de l'horizon,
A travers le lacis des feuilles et des branches
Plaque des palets d'or mouvant sur le gazon.

En amour, pomponnés comme autant de corbeilles,
Les pommiers, imprégnés de la moiteur du ciel,
Épandent dans l'air plein du fredon des abeilles
Un pollen impalpable et qui fleure le miel.

Et je vais, et je vais! Que m'importe la route?
Droit devant moi j'irai jusqu'au déclin du jour;
Tout ce que mon œil voit ou mon oreille écoute
N'est que joie et lumière et fanfare d'amour!

Un coq a claironné dans la ferme tapie
Au revers du coteau; plus près, sous ce couvert,
Se chamaillent les geais et jacasse la pie
Sans souci du holà frappé par le pivert.

C'est, des moissons en herbe où caquette la caille
Aux broussailles en fleur qu'un gazouillis emplit,
Un vacarme charmant de rut et de bataille;
Je tombe, à chaque pas, sur un flagrant délit.

Et, voyez le malheur! A part les tourterelles
Qui ne croient point mal faire et marquent peu d'émoi,
A part les papillons, — dont chacun a huit ailes, —
Les délinquants ont peur et se sauvent de moi.

Je fais dans les taillis embaumés de lavande
Se dresser des chevreuils le fin museau surpris,
Et, sautant les routins, se couler sous la brande
Les gais retroussis blancs des gentils lapins gris.

Je suis de trop, c'est clair. La remarque est profonde
D'un merle qui, sévère, a sifflé: — « Quel ennui!
» Peste soit du fâcheux qui dérange le monde;
» Qu'a-t-il affaire à nous qui n'allons pas chez lui? »

Faut-il ne pas entendre et pousser l'aventure?
Non! je veux que de moi les merles soient contents;
J'ai retrempé mon être en un bain de nature,
Et je chante, au retour, ma Chanson de Printemps!

BORRELLI

LOUIS MÉNARD

Les rêves s'en vont avec l'espérance ;
N'importe : marchons seul, comme il convient aux forts,
Sans peine, sans regrets, montons en silence,
Vers la sphère sereine et calme où sont les morts.

L. M.

Louis Ménard est né au cœur de Paris, le 19 octobre 1822, dans l'étroite et triste rue Gît-le-Cœur. Ses parents étaient tous deux Parisiens de naissance : son père, libraire et banquier escompteur, descendait d'une famille de paysans du Perche ; sa mère était originaire d'une famille de petite noblesse venue de l'Angoumois : un tableau du Louvre, placé dans la salle du XVIIIe siècle, représente une dame Mercier, nourrice du dauphin, arrière-grand'mère de Louis Ménard ; c'est, comme il le dit, « un pot au lait à mettre dans son blason ». Il était destiné aux lettres, car son grand-père, Rioux de Maillou, était libraire dans la galerie de Bois, au Palais-Royal, et son grand-oncle, De Senne, édita le *Vieux Cordelier*, de Camille Desmoulins,

Avant d'entrer au collège, Ménard suivit, rue de Richelieu, les cours d'un professeur nommé Collard, fort à la mode, car il était précepteur du duc de Bordeaux et de sa sœur. Les parents assistaient aux leçons, et c'est ainsi que la princesse de Beauvau y amenait sa petite-fille, mademoiselle de Lépinaye, dont le souvenir n'a jamais quitté Ménard : c'était une enfant toute mignonne, pâle et fluette dans sa robe de soie noire avec de grandes manches à gigot ; ses yeux bleus lui souriaient doucement. On n'était pas premier, second, mais

président et présidente. En 1830 le cours fut supprimé, et Louis Ménard entra à Louis-le-Grand. Il y trouva d'abord Frédéric Passy, en septième; mais il ne se lia pas de cœur avec lui : il se promenait presque toujours seul dans la cour des internes. En quatrième, il fit une autre connaissance : Baudelaire, qui le précédait de deux ans; c'était déjà un singulier camarade, que son paisible dédain de l'administration fit bientôt renvoyer à Saint-Louis. Cousin le bibliophile, cherchant plus tard à donner une raison piquante de ce départ, a renvoyé les curieux à la deuxième églogue de Virgile; mais cette petite note perfide, publiée chez Pincebourde, ne répond à rien de réel. Baudelaire et Ménard eurent, en 1837, chacun dans sa classe, le prix de vers latins au concours général. Wallon, que notre auteur eut pour professeur d'histoire, lui donna l'amour de la Grèce, et c'est à Jules Simon, son professeur de philosophie, qu'il attribue son scepticisme. Entré à l'École normale en 1843, Ménard n'y resta que deux mois, car il avait déjà un goût très vif de la liberté. Il publia la même année son premier volume de vers, *Prométhée délivré*, à ses frais, sous le pseudonyme de Louis de Senneville. C'est un poème philosophique écrit sous l'influence de Byron; le poète, qui n'a jamais été tendre pour ses vers, a dit plus tard que c'était un travail de rhétorique; les vers ont pourtant une belle tenue et rappellent souvent Vigny :

Et les sages m'ont dit : « Tes prières sont vaines,
Notre voix est si faible et le ciel est si loin !
Sois fort et prends ta part des misères humaines,
Tes maux n'ont dans le ciel ni juge ni témoin. »

Un seul critique s'occupa de ce drame lyrique; ce fut Baudelaire, qui éreinta son ami dans un article intitulé : *Qu'est-ce que la poésie philosophique? Qu'est-ce que M. Edgar Quinet?* Ménard ne lui rendit pas la pareille quand Baudelaire vint lui lire son drame de *Masaniello*, qui n'a jamais paru.

Ménard était intarissable sur le compte de Baudelaire. Celui-ci vint un jour le chercher et l'emmena à Châtillon dans une guinguette : « Les journaux à grand format me rendent la vie insupportable », dit-il (c'était une de ses

plaintes favorites) « j'ai décidé de me tuer ; peux-tu me préparer de l'acide prussique? je m'embarquerai et boirai la fiole en pleine mer. » Ils discutèrent gaiement du meilleur mode de suicide et s'arrêtèrent au poignard ; puis ils se grisèrent de vers jusqu'au soir. Voyant l'ombre descendre sur la tonnelle, Ménard émit la prétention de rentrer dîner, car ses parents l'attendaient. Mais Baudelaire s'indigna. « C'est la dernière journée que nous passons ensemble et tu ne penses qu'à la régularité de ton repas ! Dis-moi encore des vers. » Ils se quittèrent enfin et se dirent adieu. Deux jours plus tard, Privat d'Anglemont vint trouver Ménard : Baudelaire avait disparu, après avoir demandé avec insistance à Cousin « son avis sur l'immortalité de l'âme ». On convint de s'informer chez Banville, qui s'écria : « Tout s'explique ! il m'a envoyé ses manuscrits pour les publier après sa mort. » Aussitôt chacun voulut les voir, et l'on s'égaya fort de lire des annotations dans ce genre : « Faites votre possible pour ne pas publier ceci... » « Rien de plus simple », dit Banville, et il jeta le poème au feu, puis l'on parla d'autre chose. Ménard, plus sensible et très inquiet, courut chez la maîtresse de Baudelaire, Jeanne Duval, qui demeurait rue de la Femme-sans-Tête ; une dame à cheveux blancs (sa mère) vint ouvrir et appela : « Jeanne ! » Aussitôt une grande mulâtresse nonchalante, drapée de satin jaune, arriva en se balançant et, sur l'assurance qu'il ne s'agissait pas d'un créancier, raconta que Baudelaire, voulant frapper sa mère et faire payer ses dettes par son beau-père, le général Aupic, avait été se suicider dans leur quartier ; il s'était à peine blessé, et était soigné chez ses parents. A quelque temps de là, Baudelaire rencontra Ménard et lui parla négligemment de littérature ; il fallut le presser beaucoup pour le décider à raconter son suicide. « J'ai été rue de Richelieu dans un cabaret avec cette fille que tu connais ; j'ai enfoncé le couteau, mais je ne sentais rien ; puis j'ai été réveillé par un ronronnement ; j'étais chez le commissaire de police, qui me disait : « Vous » avez commis une mauvaise action ; vous vous devez à » votre patrie, à votre quartier, à votre rue, à votre com- » missaire de police ». Et Jeanne le calmait en criant : « Vous » avez tort de lui dire cela ; s'il vous entend, je vous préviens

» qu'il est très brutal. » On m'a porté dans ma famille; maman copiait mes vers; mais cela ne pouvait durer : on ne boit chez elle que du bordeaux et je n'aime que le bourgogne. Je suis parti; pour le moment je suis sans domicile; quand vient la nuit, je m'étends sur un banc. » C'était là une des prétentions de Baudelaire, que l'on savait riche et dandy, mais qui tenait beaucoup à passer pour un bohème misérable. En s'en allant, il dit : « Je voudrais travailler pour les Jésuites. »

Les relations de Ménard avec Leconte de Lisle (arrivé à Paris en compagnie de Paul de Flotte en 1846) datent de la même époque. Thalès Bernard le découvrit passage des Beaux-Arts. Les premiers vers de Leconte de Lisle avaient paru dans *la Phalange*, journal de Victor Considérant, où se réunissaient tous les mercredis les phalanstériens. *La Démocratie pacifique* ne tarda pas à prendre la place de *la Phalange*, et le poète fut chargé de la lecture des manuscrits ; mais son incroyable sévérité ne lui permit pas de continuer longtemps: il se contenta de collaborer au journal. Thalès Bernard et Ménard savaient par cœur tous les vers de Leconte de Lisle, et tous trois ne tardèrent pas à se lier intimement. Un soir ils partirent pour passer la nuit dans les bois de Meudon et éprouver la majesté des bois dans l'ombre. Ils s'installèrent chacun dans un arbre, et Thalès, plein d'enthousiasme, prophétisa : « O panthéisme, tu m'inondes ! » Cependant la fraîcheur de la nuit les glaçait; ils rentrèrent à pied au petit jour, désappointés et transis. Tous trois éprouvaient une même passion pour la Grèce: Ménard, enthousiaste et érudit, révélait les sens profonds des grands symboles de l'hellénisme et récitait des vers d'Homère et d'Euripide; Leconte de Lisle, ironique d'abord, appelait Ménard « le seigneur Crépuscule », par allusion à son explication du mythe d'Hermès; il se laissa peu à peu initier, et plus tard il aimait à rappeler la grande influence exercée sur lui par son ami, et ses conversations où son art s'est élargi et humanisé.

Brusquement la curiosité d'esprit de Ménard le jeta dans une voie nouvelle. Dès le collège il aimait la chimie « comme une maîtresse » ; il n'avait pas cessé de manier les cornues et entra dans le laboratoire du chimiste Pelouze: ce furent

quelques mois d'études acharnées et délicieuses, couronnées par un résultat presque immédiat. Le 9 novembre 1846 il présentait à l'Académie des sciences, qui l'inséra dans ses Comptes rendus, une petite note ainsi conçue : « MM. Florès Domonte et Louis Ménard, qui s'occupent en commun d'un travail sur la xyloïdine, ont constaté que cette substance est très soluble dans l'éther. » Le collodion était inventé. Ironie des choses ! Cette grande découverte, rendue plus tard si importante par ses applications au traitement des plaies, à la chirurgie, aux matières explosibles, et par son emploi décisif pour la photographie, passa presque inaperçue. Son auteur même n'en tira aucun avantage. Il en fut d'ailleurs presque aussitôt dépouillé : en 1847, un Américain du nom de Maynard, étudiant en médecine à Boston, eut l'idée d'appliquer le collodion au traitement des plaies ; le savant français dédaigna de réclamer son bien ; depuis lors les dictionnaires de chimie, trompés par la similitude des noms, attribuent la découverte à l'étudiant américain ; sans les rectifications imposées par M. Berthelot l'erreur durerait encore, car Ménard s'en était désintéressé.

Il continua quelque temps ses expériences et, le 8 mars 1847, l'Académie des sciences insérait une nouvelle communication : en traitant par l'acide nitrique fumant les corps de la famille du sucre, glucose, sucre de lait, mannite, il obtenait des matières blanches solubles dans l'éther et l'alcool ; puis, précipitant ces matières de leur dissolution nitrique par l'acide sulfurique, il réussit à cristalliser la mannite nitrique. La nitromannite, dont la préparation est fort coûteuse, est peut-être le plus puissant explosif connu : Ménard a gardé toute sa vie sur sa cheminée son petit flacon. On voit combien il était près des grandes découvertes modernes, avec le collodion et la nitro-mannite. Mais il ne prévoyait pas alors les conséquences de ses travaux.

Ce premier essai l'encouragea cependant, et il s'associa aux recherches de Paul de Flotte et de Tessier du Motet qui croyaient avoir découvert la transmutation des métaux. Paul de Flotte est ce cœur généreux que sa passion démocratique fit transporter en 1848, proscrire en 1852, et qui tomba héroïquement au combat de Solano, en 1860, à la tête des

volontaires français qu'il amenait à Garibaldi. Il s'occupait, en 1847, de faire de l'or, et Ménard tenta à ses côtés la fabrication du diamant : il cherchait la cristallisation du carbone par la voie humide et la décomposition lente de matières organiques; il avait disposé ses expériences dans une série de petits tubes et attendait patiemment. Sur ces entrefaites, l'année 1848 commençait : de Flotte se jeta aussitôt dans la mêlée ; devenu président du club Blanqui, il abandonna son laboratoire et toutes les expériences commencées.

— J'ai jeté tous vos petits tubes, dit-il à Ménard.

— N'avez-vous rien vu de particulier? s'écria celui-ci.

— Si : l'un d'eux contenait un petit cristal brillant.

— Malheureux, c'était du diamant, gémit le pauvre chimiste.

Telle fut sa dernière expérience : il ne devait plus jamais s'occuper de chimie.

Passionné de justice, enivré des souvenirs de la liberté antique, il entra dans le mouvement révolutionnaire avec Leconte de Lisle, qui s'était fait déléguer par le « Club des Clubs » en Bretagne pour préparer les élections : elles furent déplorables. « Vous vous figurerez difficilement l'état d'abrutissement, d'ignorance et de stupidité naturelle de cette malheureuse Bretagne », écrivait Leconte de Lisle à son ami. En même temps le Club des Clubs le laissait en détresse à Dinan : il revint, dégoûté de l'action, mais gardant sa foi républicaine. Louis Ménard, transporté d'indignation par les fusillades des prisonniers pendant les journées de Juin, publia dans le *Représentant du Peuple*, le journal de Fauvety et de Proudhon, des vers politiques et toute une série d'articles vengeurs, qu'il réunit en volume sous le titre de *Prologue d'une Révolution*. Poursuivi en même temps que le journal, Louis Ménard fut condamné, le 7 avril 1849, à quinze mois de prison et dix mille francs d'amende. Les vers avaient une grande allure :

GLORIA VICTIS!

Puisque vos ennemis couronnent d'immortelles
Le cercueil triomphal où reposent leurs morts,
Pendant que, sans honneurs, entassés pêle-mêle,
Dans la fosse commune on va jeter vos corps ;

Recevez le tribut de nos larmes muettes,
Frères, nous suivrons seuls vos restes vénérés,
Et nous visiterons, pendant les nuits discrètes,
Le coin du cimetière où vous reposerez.

Mais non, derrière vous nous marcherons sans larmes,
Car vous êtes tombés pendant les saints combats,
L'espérance dans l'âme et la main sur vos armes;
Nous qui vous survivons, nous ne vous pleurons pas.

Martyrs, dormez en paix : votre cause était sainte,
Et vos noms blasphémés, qu'on veut en vain ternir,
Après ces jours de haine affronteront sans crainte
Le calme jugement d'un plus juste avenir.

Chacun de vous trouvait, en rentrant dans son bouge
Pour hôtes obstinés la misère et la faim,
Jusqu'au jour où l'on vit flotter le drapeau rouge
Où vous aviez écrit : « Du travail et du pain. »

Mais vos maîtres, devant les saintes barricades,
Au testament sinistre inscrit sur vos drapeaux
Répondaient, à travers les longues fusillades :
« L'ordre de Varsovie et la paix des tombeaux. »

Et vous tombiez, les uns sur le pavé des rues,
Sous le fer et le plomb, moins cruels que la faim,
Les autres, désarmés, le long des avenues,
Sur le sable sanglant de l'abattoir humain.

O plus heureux que nous! vous ne pouvez entendre
Hurler la calomnie autour de vos tombeaux,
Sans qu'il se lève un seul ami pour vous défendre
Et rejeter l'injure au front de vos bourreaux.

. . . . . .

Frères, dormez en paix : vous êtes morts à temps.

Cette condamnation politique mena le poète à Londres d'abord, où Louis Blanc le reçut avec sympathie; mais Ménard ne le considérait pas comme assez avancé : sa passion allait à Blanqui, qui avait alors contre lui la presque totalité du parti républicain. Leconte de Lisle soutenait son courage par des lettres admirables; il disait son désespoir du rôle néfaste joué par Proudhon : « Je ne saurais t'exprimer, écrivait-il, toute la rage qui me brûle le cœur en assistant dans

mon impuissance à cet égorgement de la république, qui a été le rêve sacré de toute notre vie. » Il s'inquiétait aussi de voir son ami proscrit et s'efforçait de le ramener dans la voie de l'art : « Vas-tu passer ta vie à rendre un culte à Blanqui, qui n'est après tout qu'une sorte de hache révolutionnaire? Va! le jour où tu auras fait une belle œuvre d'art, tu auras plus prouvé ton amour de la justice et du droit qu'en écrivant vingt volumes d'économie. »

Louis Ménard cependant avait été rejoint par son frère René qui avait obtenu de Charles Blanc (resté directeur des Beaux-Arts) la commande d'une copie de Rubens à Anvers : les deux frères copièrent l'*Adoration des Mages*, et leur toile doit noircir dans quelque église de province; ils peignaient tous deux avec distinction. Louis revint ensuite à Bruxelles où il fréquentait le café des réfugiés français; la justice belge les avait mis « en carte » : toutes les semaines ils devaient signer un registre à la Préfecture de police. Le milieu était peu intellectuel : c'étaient des discussions continuelles, des querelles de femmes, des duels incessants, ridiculement interrompus par les gendarmes belges. Ménard préférait la société des révolutionnaires allemands, Karl Marx, Engels : il leur lisait ses vers, et Marx, enthousiasmé par la passion que respirent ces iambes, les envoya au poète allemand Freiligrath, qui les fit paraître en français dans la *Neue Rheinische Zeitung*. La pensée en est âpre et forte :

ADRASTÉE

Si l'aveugle hasard me donnait la puissance
Pour un jour, je voudrais tenir
Le glaive justicier de la sainte vengeance
Et le droit sacré de punir.

J'irais sur le cadavre épeler les tortures :
Au jour de l'expiation,
Œil pour œil, dent pour dent, blessures pour blessures,
L'antique loi du talion.

Et je voudrais aussi, secouant la poussière
Des siècles dans l'oubli plongés,
Évoquer leur douleur muette et satisfaire
Tous les morts qu'on n'a pas vengés,

Car l'expiation est chose grande et sainte
Et, comme un reproche éternel,
Les douleurs sans vengeance élèvent une plainte
Qui monte de la terre au ciel.

. . . . . .

Comme ils ont bien d'avance absous nos représailles !
Quand nos bras seront déchaînés,
Pensons aux morts : il faut de grandes funérailles
A nos frères assassinés.

Cependant les années passaient. L'amnistie de 1852 permit aux proscrits de rentrer en France. Ne pouvant plus faire de politique, sans parvenir pourtant à en détourner sa pensée, il s'attacha de plus en plus à l'étude des civilisations antiques qui lui permettait de formuler ses revendications démocratiques sous le couvert de la Grèce républicaine. Mais cette évolution se fit peu à peu. Il venait de faire de la peinture et des vers ; il continua d'abord, vivant à Barbizon, à Toucques où il connut Troyon, à l'Isle-Adam avec Jules Dupré ; il se lia avec Rousseau qui lui donnait des conseils excellents. Comme Ménard admirait un jour deux toiles représentant l'une une ferme très travaillée et qui semblait achevée, l'autre une forêt qu'il croyait à peine ébauchée, Rousseau lui dit : « Vous vous trompez; la forêt est terminée et la ferme a encore besoin d'un long travail. Quelle idée se fait-on d'une forêt ? on y passe rapidement, on en garde une impression confuse, trouble, de lumière et de couleurs. Dans une ferme, au contraire, on s'arrête; on remarque les plus petits détails; tout doit y être très précis, très fini. »

Dans la colonie de peintres installée à Barbizon, se trouvait un certain comte de Varenne qui invita Ménard et son frère René à le venir voir à Paris : ils trouvèrent une assemblée nombreuse, et Louis se trouva placé par le hasard près d'un jeune homme avec lequel il sympathisa aussitôt ; il lui fit un éloge enthousiaste de Blanqui; l'autre répondait avec douceur : « Je ne suis pas complètement de votre avis, mais continuez, car vos opinions m'intéressent vivement. » C'était Guillaume Guizot. Il invita Ménard à venir le voir aux Champs-Élysées et le reçut toujours très galamment ; il ne laissait pas mal parler des révolutionnaires quand son hôte

était là. Dans une de ces visites naquit l'idée des *Lettres d'un mort*. Ménard devait, dans ce livre, exposer les opinions d'un païen sur la société moderne, et Guillaume Guizot se chargeait de rédiger les impressions d'un vivant qui retrouverait la société antique ; mais il ne fit pas sa partie. Les *Lettres d'un mort*, dont l'audace empêchait la publication à Paris, parurent dans une revue belge, *la Libre Recherche*.

Ménard n'abandonnait pas ses amis de lettres. On se retrouvait tous les soirs chez Thalès Bernard, qui tournait au mysticisme comme sa sœur, religieuse et missionnaire en Chine. Leconte de Lisle faisait des bouts-rimés sur l'infini et terminait son premier volume de vers, qui allait être édité par souscription en 1853, peu avant celui de Ménard. On rencontrait chez Thalès tous les adorateurs de la Grèce : Bermudez de Castro, qui fut ministre d'Espagne à Athènes et revint furieux d'avoir vu les véritables Grecs et leur affreux pays de poussière ; l'ouvrier socialiste Dubois, qui se vantait de n'avoir jamais prononcé le nom de Dieu, même en jurant ; le pauvre poète Cressant, qui habitait au cinquième étage et fut obligé de déménager le jour même où Ponsard emménageait au premier : « On me renvoie, disait-il avec indignation, pour loger un Ponsard ! » La bohème de ce temps était dure : ce n'était pas celle de Murger qui a bordé de lilas l'amer chemin de la jeunesse. Leconte de Lisle arrivait tout juste à ne pas mourir de faim ; il habitait tantôt chez un ami, tantôt chez un autre ; et cela dura vingt ans. Son courage ne fléchissait pas cependant. Il écrivait à Ménard : « Tu me dis que personne n'a lu tes vers, si ce n'est moi. Voilà une magnifique raison ! Qui diable a lu les miens ? Toi et de Flotte. Au surplus, qu'est-ce que cela fait à tes vers et aux miens ? Tu sais bien que tout ceci rentre dans l'ordre commun. Se désespérer d'un fait aussi naturel, aussi normal, aussi universel, c'est se plaindre de ne pouvoir décrocher une étoile du ciel. » Le petit cénacle réuni chez Thalès avait fondé une religion et pris le nom de Club théagogique (théagogue formait une rime admirable à mystagogue et démagogue) : ses membres reprenaient l'idée de la métempsycose en l'adaptant aux connaissances astronomiques ; la vie future aurait été une transmigration d'étoile en étoile. Leconte de Lisle l'acceptait absolument.

En 1855, Louis Ménard publia les *Poèmes*, livre aujourd'hui introuvable, précédé d'une préface d'une grande hauteur philosophique et d'une belle netteté de langage, qui se terminait par ces paroles si simples : « Je publie ce volume de vers qui ne sera suivi d'aucun autre, comme on élève un cénotaphe à sa jeunesse. Qu'il éveille l'attention ou qu'il passe inaperçu, au fond de ma retraite, je ne le saurai pas. Engagé dans les voies de la science, je quitte la poésie pour n'y jamais revenir. » Bien des années plus tard, à la fin de sa vie, il ajoutait : « Mon attente n'a pas été trompée : la critique a gardé le silence sur mon livre, et je ne m'en plains pas. Ce silence de la presse m'a rendu service en me détournant d'une voie sans issue. » Qu'il soit permis de regretter cette décision si ferme, cette condamnation si modeste d'un beau talent poétique : les admirables sonnets stoïciens et bouddhiques, parus vingt ans plus tard et pour lesquels Renan avait un goût très vif, montrent tout ce que l'on pouvait attendre de Ménard. Parmi les pièces d'un ton si varié de ce petit volume, le poète a glissé, sous le nom de Cremutius Cordus, sa protestation contre les huit millions de voix qui ont voté l'Empire.

CREMUTIUS CORDUS

Les peuples vieillis ont besoin d'un maître ;
Ce n'est plus en eux qu'ils cherchent la loi.
Dans un autre siècle il m'eût fallu naître :
Il n'est point ici de place pour moi.

L'idéal qu'avait rêvé ma jeunesse,
L'étoile où montaient mes espoirs perdus,
Ce n'était pas l'art, l'amour, la richesse,
C'était la justice ; et je n'y crois plus.

Le présent est plein d'odieuses choses,
L'avenir est morne et désespéré :
Si l'on peut choisir ses métempsycoses
Ce n'est pas ici que je renaîtrai.

Quand la mort, brisant la dernière fibre,
Au limon natal viendra m'arracher,
S'il est quelque part un astre encore libre
Là-haut, dans l'éther, je l'irai chercher.

Selon la coutume, il envoya son livre aux « grands hommes » : aucun ne lui répondit, et pas un journal ne parla des vers de Ménard. Quelques années après, il a retrouvé sur les quais l'exemplaire dédié à Vigny, portant en marge de longues annotations du poète : il a gardé précieusement ce livre. Les Parnassiens, à qui il a appris le grec, ne lui ont pas fait parmi eux la place qu'il mérite. Dans le *Parnasse* de 1865, on publia bien son sonnet : *Erynnis*, mais en remplaçant le titre par celui incompréhensible de *Jenny*, qui devint lui-même, sur l'avis de Catulle Mendès, *Ennui*. Dans le *Nouveau Parnasse*, Lemerre refusa d'insérer les vers politiques de Ménard, et l'absence de son nom est singulièrement choquante. Plus tard, Leconte de Lisle et Heredia lui ont rendu justice en avouant que les Parnassiens tenaient leur substance esthétique et philosophique de ses graves leçons. Anatole France, de son côté, n'a cessé de rappeler le rôle initiateur joué dans le mouvement néo-grec par l'adorateur intelligent des dieux primitifs, par le commentateur dévot de la théologie hellénique.

Un article qu'il fit sur Renan, dans la *Revue philosophique et religieuse* de Fauvety, ouvrit à Ménard son salon : il attira l'attention et gagna l'estime du grand philosophe. C'est là aussi qu'il connut M. Berthelot avec lequel il se lia : il venait souvent déjeuner à Sèvres pendant la belle saison et faisait avec lui des promenades péripatéticiennes dans les bois paisibles de Chaville et de Viroflay. C'est sous son influence et celle de Renan que Ménard se décida à donner un corps à ses idées sur la Grèce, la morale primitive et le polythéisme hellénique ; il songeait alors à entrer dans l'enseignement des Facultés où sa profonde connaissance du grec lui assurait un brillant avenir. Il décida, en 1859, de passer son doctorat, et rédigea sa thèse latine sur la *Poésie sacrée des Grecs :* il la composa d'abord en grec. Sa thèse française portait sur la *Morale avant les Philosophes :* la nouveauté et la hardiesse des idées firent hésiter la Faculté ; elle céda cependant et la soutenance fut un véritable triomphe. Comme on l'a dit joliment, il a donné là le « génie du paganisme ». Le nouveau docteur rêvait de partir pour la Grèce ; Beulé s'y prêtait ; mais la décision définitive dépendait d'un fonctionnaire nommé Cerveau, qui refusa tout appui à l'auteur d'une thèse qui peut

se résumer : « le polythéisme est la meilleure des religions, puisqu'il aboutit nécessairement à la république ».

Ménard reprit philosophiquement ses pinceaux. Il enferma tous ses livres dans une caisse qu'il cloua fortement et sur laquelle il empila des habits. Puis il s'en fut prendre des vues dans la forêt de Fontainebleau : sous-bois du Bas-Bréau, genévriers du Long Rocher, cerfs au bord de la mare aux Fées, exposés régulièrement aux Salons, pendant dix ans, à partir de 1859. Malgré le suffrage précieux de Théophile Gautier, la peinture est, de toutes les études que Ménard aborda, celle où il témoigna le moins de maîtrise. Il y portait cependant son ingénieux esprit et créa le type de la centauresse, négligé jusqu'à lui ; ce tableau ne fut pas admis au Salon, mais exposé au Salon des refusés que Napoléon III avait organisé pour consoler madame de Rothschild d'un échec semblable. Fromentin passant par là fut frappé de cette idée, et fit à son tour une *Centauresse allaitant ses petits* qui eut un vif succès (immérité d'ailleurs). Le sort ménageait une revanche à Ménard : le philosophe Renouvier s'était épris de la centauresse ; il l'acheta deux cent francs et l'emporta dans son ermitage métaphysique d'Avignon où elle doit être encore. C'est le seul tableau qu'il ait vendu.

Dégoûté de la peinture, Ménard revint aux lettres, qui du moins ne coûtaient rien : il réunit ses théories si ingénieuses sur la poésie grecque, les mystères, les oracles, l'art, dans un volume, le *Polythéisme hellénique*, qui parut en 1863, « livre admirable de force et de bon sens », dit Michelet, dans la *Bible de l'Humanité*. Construit à la manière de Taine, très fortement appuyé, rédigé dans une langue éloquente et élevée, c'est le complément de *la Morale avant les Philosophes*. Il continua ses travaux d'érudition et, sur le conseil de Maury, concourut pour le prix offert par l'Académie au meilleur travail sur les livres d'*Hermès Trismégiste* : ce sont les derniers monuments du paganisme ; ils font comprendre comment le monde a pu passer de la religion d'Homère à la religion chrétienne. Ménard eut le prix et demanda à Renan une petite préface : celui-ci accepta avec empressement et lut le soir même à l'auteur ses deux pages d'introduction ; elles débutaient ainsi : « Il est plus facile de montrer comment

les dogmes finissent que de dire comment ils commencent ».

— Vous trouvez? dit Ménard.

— Ce n'est pas votre avis? Riende plus simple! » répondit Renan avec son doux scepticisme, et il corrigea : « Il n'est pas plus facile de montrer comment les dogmes finissent que de dire comment ils commencent. » Ménard avait conservé le manuscrit qui porte encore la marque de cette spirituelle correction. L'article se terminait par ces mots : « Le rare talent de M. Ménard, ses idées philosophiques et religieuses qui se rapprochent de la manière de sentir des grands penseurs païens des premiers siècles de notre ère, sa riche langue poétique et métaphysique le désignaient admirablement pour traduire ces livres singuliers. Il ne les a pas rendus clairs, et certes, s'il l'eût fait, c'eût été la plus grave des infidélités. » Louis Ménard obtint encore quelques prix académiques : études sur la *Sculpture antique et moderne*, *Histoire générale de l'Art* : mais ce sont des ouvrages de vulgarisation, quel que soit leur mérite. Dans ce dernier ouvrage il signale avec beaucoup de force, avant Ravaisson, une statue d'Arès que l'on peut grouper avec la Vénus de Milo : c'est l'Achille Borghèse; l'une de ces statues a été trouvée en Grèce, l'autre en Italie.

La réputation de Ménard commençait à s'étendre : ses doctrines sur les origines du christianisme, ses théories si originales et si éloquentes sur l'hellénisme avaient frappé les hommes d'érudition et de goût. Mais la guerre éclata, qui allait détourner l'attention, et la Commune, qui éloigna de lui tous ses amis. Ses idées avaient cependant obtenu la consécration suprême : il avait fait un disciple, Lamé, esprit exalté, mais d'une rare distinction; il est vrai qu'il ne le garda pas longtemps; après avoir prié Brahma toute une nuit, il se jeta par la fenêtre en disant : « Je m'élance dans l'éternité. » Droz ne voulait pas croire à cette mort extraordinaire. « Je savais qu'il était fou, disait-il à Ménard, mais je croyais que c'était comme vous ».

Pendant le siège, Ménard resta à Paris, où il recevait par pigeons de petites lettres photographiques, d'après le système d'Almeida, avec des nouvelles de sa mère et de sa sœur qui s'étaient réfugiées à Londres. Aussitôt après le siège, il les

rejoignit; mais, en route, il tomba gravement malade d'une pleurésie et dut rester longtemps en Angleterre pour se remettre. Cette maladie lui sauva probablement la vie en l'empêchant de prendre part à la Commune, dans l'état d'exaltation où l'avait jeté la guerre. A peine de retour à Paris, ses sentiments se firent jour; désespéré de n'avoir pu remplir ce qu'il considérait comme son devoir en 1871, il écrivait à Jules Vallès : « On demandait pour Paris les franchises qu'ont toutes les communes de France; ils ont répondu par les bombes de Versailles, les mitrailleuses du Père-Lachaise et le poteau de Satory. » Il flétrit la conduite de Louis Blanc, il supplia Michelet dans une lettre éloquente de réhabiliter la Commune. « Quand vous aurez parlé de la mort héroïque de Delescluze, de l'honnêteté de Jourde, des bonnes intentions de la plupart, vous laisserez les autres dans la nuit d'où ils n'auraient jamais dû sortir; vous flétrirez les vrais coupables, ceux qui ont repoussé toute tentative de conciliation, l'un, parce qu'on n'est assuré du pouvoir que quand on a sauvé la société, les autres, pour venger l'Empereur et l'Empire sur la ville révolutionnaire; enfin et surtout, les plus odieux de tous, ceux de la gauche, nos représentants, nos élus, qui sont restés là, muets, cloués sur leurs bancs par l'intérêt et par la peur, pendant le plus épouvantable massacre qui soit dans l'histoire. Ce rôle est digne de vous; en l'acceptant, pendant que la persécution dure encore, vous aurez le bonheur intime d'avoir préparé, comme Camille Desmoulins, la réaction de la pitié. » Michelet répondit le 18 juin 1872 : « J'ai commencé le XIXe siècle, cher monsieur, et je ne sais si je le continuerai longtemps; pour le temps actuel, tout cela est encore bien mal expliqué. Je vous remercie de me croire digne de débrouiller une énigme aussi obscure. »

Brûlé par la passion politique, blâmé par ses amis qui s'écartaient de lui, Ménard se retira dans la solitude et peu à peu retomba dans l'oubli. De cette méditation solitaire sortit un livre exquis : les *Rêveries d'un païen mystique*, petit volume mêlé de prose et de vers où, dans une série de dialogues entrecoupés de sonnets, il a donné comme la fleur de sa pensée et de son talent. Le livre débute par un dialogue intitulé : le Diable au café, d'un tour philosophique si vif qu'à

deux reprises on l'a attribué à Diderot. Merlet le citait avec admiration comme un chef-d'œuvre de ce grand écrivain, et la *Bibliothèque universelle* le donne comme un manuscrit inédit de Diderot publié par Ménard. Jules Simon lui disait : « Quelle preuve pouvez-vous donner, maintenant, que ce n'est pas de lui ? »

Encouragé par le succès, Ménard se décida à rédiger l'*Histoire des Grecs* qui parut en 1884. Il y mêle l'histoire de l'art à l'histoire politique, mettant sous nos yeux tous les monuments de la sculpture et de la numismatique, commentaires éloquents d'Homère et de Sophocle : Schlegel conseillait de même à ceux qui ne savent pas le grec de regarder les statues antiques. Cette histoire est le seul ouvrage d'ensemble que nous puissions opposer aux travaux allemands et anglais ; l'élévation du style égale celle de la pensée ; mais elle n'a pas été adoptée par l'Université, et elle a passé presque inaperçue.

Les dernières années du vieux philosophe ont coulé dans la solitude : malgré sa force d'âme il n'y a pas trouvé le repos.

THÉBAÏDE

Quand notre dernier rêve est à jamais parti,
Il est une heure dure à traverser : c'est l'heure
Où ceux pour qui la vie est mauvaise ont senti
Qu'il faut bien qu'à son tour chaque illusion meure.

Ils se disent alors que la part la meilleure
Est celle de l'ascète au cœur anéanti,
Ils cherchent au désert la paix intérieure,
Mais cette fois encor l'espérance a menti.

J'ai voulu vivre ainsi sans amour et sans haine,
Et j'ai fermé mon âme au désir, qui n'amène
Que le regret, souvent le remords, après lui.

Mais je ne trouve, au lieu de la béatitude,
Au lieu du ciel rêvé dans l'âpre solitude,
Que la morne impuissance et l'incurable ennui.

Comme un dernier défi, il a publié ses *Poèmes et Rêveries* en orthographe nouvelle : les critiques n'auraient pas discuté

ses idées qu'ils ne comprennent pas, ils pourront blâmer son système d'orthographe. En vain les jeunes revues ont évoqué cette figure méditative ; comprenant mal son symbolisme, elles ont voulu lui faire honneur des nouvelles théories poétiques : n'avait-il pas dit le premier qu'il faut « enfermer un dogme dans un symbole ». Les socialistes, en quête de grands ancêtres, l'ont revendiqué à leur tour : le Conseil municipal lui a confié un Cours d'histoire universelle, où il a exposé ses grandes idées religieuses et sociales. Il a d'ailleurs rendu au public les six mille francs que lui donnait la Ville en publiant à ses frais ses cours de l'Hôtel de Ville, dédiés à Garibaldi, comme au champion de la démocratie en Europe. Ce fut sa dernière joie.

Louis Ménard eût voulu réunir autour de sa chaire les fidèles de toutes les religions : nul n'eût entendu une parole blessante pour sa foi. Toutes les religions sont vraies, chaque affirmation de la conscience humaine est un des rayons de la vérité éternelle. Comme Proclus, le dernier des hiérophantes, Ménard se proclamait le prêtre de tous les dieux. « Les philosophes et les lettrés se perdent en conjectures pour deviner comment les religions commencent et, quand ils pourraient assister à cette genèse, ils ne veulent pas ouvrir les yeux. » Autrefois, les chrétiens passaient pour impies, car ils refusaient de sacrifier aux dieux de l'empire. Le peuple de Paris semble athée, car il n'aime pas les prêtres qu'il a toujours vus du côté de ses ennemis politiques. Et cependant c'est à Paris que s'est établi l'usage de se découvrir devant un cercueil ; tous les ans, la foule envahit les cimetières et cherche ses tombes pour y déposer les chrysanthèmes, les fleurs suprêmes de l'automne.

Le christianisme naissant inspirait aux Romains un mélange d'horreur et de dédain ; c'est le sentiment qu'éprouvent aujourd'hui les classes dirigeantes quand elles voient porter des couronnes d'immortelles rouges au mur des fédérés. Il y a vingt ans, Ménard avait prédit ces funèbres anniversaires. « Il y aura un jour des pèlerinages vers la fosse commune où sont entassées les victimes et vers la plaine sinistre où s'élevait le poteau sanglant. Quoiqu'on ait gratté sur les murs la trace des balles, il y a partout dans les carrefours et sur

les places des autels invisibles, là où leur sang a rougi la terre qu'ils défendaient : — Là, là, dit Eschyle, là, ici encore ! Vous ne les voyez pas, mais moi je les vois ! »

Chacun doit être libre de choisir entre les diverses formes de l'idéal. Louis Ménard n'en connaissait pas de plus belle que la religion grecque. Le paganisme peut renaître. Le principe de la pluralité des causes n'aurait plus le caractère poétique que lui a donné la Grèce ; mais il trouverait aisément une expression scientifique en harmonie avec les besoins intellectuels des peuples modernes. « Efforçons-nous de rendre une justice impartiale à toutes les formes de la pensée humaine. C'est bien assez peu d'être un homme sans se condamner à n'être que de son temps et de son pays. Quand l'avenir n'a plus de promesses, l'esprit se nourrit de souvenirs, et, pour les races fatiguées, la société des morts vaut mieux que celle des vivants. »

Résigné à l'indifférence du public, retiré dans son atelier de la place de la Sorbonne que décorent des marbres, des bas-reliefs et des fresques antiques, entouré des livres qu'il aimait, il a vécu ses derniers jours dans une véritable frénésie d'ascétisme, sans abandonner un seul de ses rêves de Justice et de Beauté.

C'est là que son neveu René Ménard a peint l'admirable portrait qui est au Luxembourg : saisissante évocation de cette noble et singulière figure ! Enfoncé dans un antique fauteuil de tapisserie passée, à fleurs vertes, au milieu des infolios fatigués dont les dorures pâlies gardent encore les noms d'Homère et d'Hésiode, vieux bouquins qui garnissent les murs ou s'écroulent dans la poussière sur des tables invisibles, le dernier prêtre des dieux ouvre ses yeux clairs, usés par la lecture, mais toujours ardents : les prunelles si pures, d'un bleu pâle comme la fleur de lin, regardent fixement dans l'invisible avec l'expression presque égarée d'un visionnaire. Le beau reflet de la vie intérieure se joue sur ses traits émaciés que l'âge a rendus transparents ; les mèches soyeuses de ses longs cheveux gris flottent autour de ce front large, marqué par l'idée, tourmenté de rides et de veines comme une carte énigmatique. Le nez est droit et singulièrement fin, les joues creuses, ravinées de profonds larmiers ; la bouche

hautaine, aux lèvres minces, se perd en des touffeurs de poil décoloré et roussi par de perpétuelles fumeries. Perdu dans sa songerie, le savant penche sur l'épaule son visage triangulaire ; il a laissé éteindre sa pipe, l'amie fidèle des heures sombres et des minutes heureuses, qu'il pétrit nerveusement de sa maigre et belle main.

Les passants ne voyaient pas cette grande image et se retournaient avec curiosité pour regarder glisser dans les ombres du soir la figure falote d'un vieil homme courbé, ridé, aux yeux étincelants, coiffé d'un fez rouge, perdu dans un ample manteau dont la forte trame avait blêmi sous les injures du temps, un petit boa d'enfant, un mimi blanc en poil de lapin roulé deux fois autour du cou.

Et maintenant nous n'entendrons plus cette voix grave et pénétrante, sa parole infatigable ! Louis Ménard est mort le 9 février 1901, dans cette petite rue du Jardinet qui traverse la cour de Rohan, blottie au creux d'un mur d'enceinte du vieux Paris ; c'est là qu'il s'est éteint, au milieu des ouvriers et des gens du peuple pour qui il avait rêvé la justice, au ras de terre, car il ne pouvait plus marcher : à son chevet le vieux païen a cru voir la sombre figure des Erynnies et il a confessé ses fautes. Mais devons-nous oublier l'indifférence du siècle ? à son heure dernière, accablé par le sentiment de sa solitude, il a douté de son génie. Il est parti, délaissé par ceux à qui il avait tout donné, mais pardonné de celle qu'il avait aimée et méconnue ; c'est à peine si l'on a pu mettre dans sa main fermée une de ses belles médailles grecques, l'image divine d'Athènè, l'obole d'argent que réclame Charon. En attendant l'heure lente de la justice, qu'il repose au pays des morts, que ce soit la prairie Asphodèle, le champ Élyséen, l'île Blanche.

PHILIPPE BERTHELOT

LES SALONS DE 1901

Le spectacle au Salon n'est pas tout entier dans les œuvres exposées. Il est aussi dans le public qui vient les regarder. Il y a quelque chose de plus étonnant peut-être que les 6 772 peintures, sculptures, architectures, dessins, aquarelles, pastels, miniatures, gravures et objets d'art, catalogués à la *Société nationale* et à la *Société des Artistes français* : ce sont les milliers de spectateurs qui se pressent autour d'eux. Il n'en faudrait pas conclure que le goût du beau se répandît dans la foule. Je ne pense pas qu'aucun artiste ait d'illusions sur ce point ; et s'il lui en restait, il suffirait d'une heure d'observation pour les perdre.

Le sentiment dominant qui pousse ces peuples gauches et incertains d'une salle à une autre, comme des troupeaux sans guide, est le même qui les fait s'assembler dans la rue autour d'un accident, d'un cortège, d'un marchand en plein vent : l'Ennui. On ne rend pas assez justice à l'Ennui. Dans une société qui n'est pas très vivante, l'Ennui est le principe d'une quantité d'actions qui donnent au moins l'apparence de la vie, de la curiosité, d'une ombre de volonté, d'un semblant de sympathie. Apparences peut-être, mais apparences utiles. Car si un artiste se rendait compte clairement de l'apathie et de l'indifférence générales, aurait-il toujours la force de persévérer dans son œuvre ?

A cette curiosité ennuyée se joignent des sentiments divers. D'abord, celui du devoir, qui oblige tout Parisien qui se respecte à aller au Salon, parce qu'il doit l'avoir vu. Pénible obligation mondaine, pas plus ennuyeuse que telles autres : les visites du jour de l'an, les courses, ou les « premières » des théâtres. D'ailleurs, on a le plaisir de la difficulté vaincue, de la bonne fatigue, qui fait dire, comme tant de fois on l'entend, à des couples harassés, contents tout de même, au sortir d'une salle, en contemplant les hectares de toiles peintes parcourus : « Nous avons FAIT cela... » Il y a aussi l'attrait de certains portraits de connaissance, ou d'effigies officielles, l'intérêt de trouver des ressemblances entre tout ce que l'on voit, et toute sa parenté : « Madame Marmet, le matin, au palais Riccardi, sur les seules fresques de Benozzo Gozzoli, avait reconnu M. Garain, M. Lagrange, M. Schmoll, la princesse Seniavine en page, et M. Renan à cheval[1]... » Chez quelques-uns, le vague espoir de sujets licencieux; chez tous, une curiosité inlassable d'anecdotes illustrées, de faits divers en couleurs. Beaucoup ne regardent d'un tableau que le sujet inscrit au bas du cadre; et il n'y a pas grande différence entre la façon dont ils voient le Salon, et celle dont ils lisent leur journal.

Cela est assez connu; mais ce qui l'est moins, et ce qu'on ne pourrait imaginer, si on ne l'observait souvent, c'est un sentiment singulier d'hostilité contre l'artiste, sentiment qui se traduit tantôt par la raillerie, tantôt par la colère. Il est surprenant que tant de gens qui ne s'intéressent pas à l'art éprouvent le besoin de manifester leur indignation contre des tableaux inoffensifs, comme s'ils paraissaient croire que le peintre n'avait eu d'autre objet en les faisant que de se moquer d'eux. Au fond, il doit y avoir là un secret plaisir d'affirmer sa supériorité sur un artiste, de lui faire un peu rudement la leçon, de satisfaire quelque sourde rancune d'amour-propre. Mais le plus grand nombre sont d'humeur moins irritable; et ils s'estiment contents lorsqu'ils ont trouvé une figure, un geste, des couleurs, qui leur donnent un prétexte à rire. N'en doutez pas, c'est surtout cela qu'ils veulent. Vous pensez

1. Anatole France, *le Lys rouge*.

qu'ils viennent à une exposition de beaux-arts, pour chercher ce qui est beau? Ils cherchent ce qui est laid, afin de s'en amuser.

Voilà vos juges, artistes. Et pourtant, il serait imprudent de les récuser. D'abord, parce qu'il ne faut se fermer les oreilles au jugement de qui que ce soit : « *Il pittore dev'esser vago di udire il giudizio di ognuno*[1] » ; parmi tant d'opinions médiocres, il peut s'en trouver une juste et utile. Et puis, il est nécessaire de maintenir les liens de l'artiste avec la foule. Il serait dangereux pour lui qu'il s'isolât dans sa pensée ; et il n'y a que trop de tendances. Il risque de perdre ainsi le sentiment et le goût de la vie. On l'a pu voir à l'œuvre d'un grand peintre, mort récemment, qui depuis de longues années enfermait jalousement les œuvres qu'il peignait, sans les exposer jamais. Si médiocre que soit la multitude pour juger de l'art, il n'est pas mauvais de reprendre pied, de temps en temps, sur son solide bon sens, sur son gros réalisme. Et plus un artiste est grand, plus il a intérêt à cette épreuve. Il est bon de juger de l'effet d'une œuvre raffinée sur un public qui ne l'est pas.

Autre épreuve des artistes : après le contact avec la foule, le contact avec la critique, les *Salons* de la Presse. Les arbitres du goût sont, à quelques exceptions près, des journalistes frottés de l'esthétique du jour, ou des intellectuels qui ramènent tout à leurs idées, et ne se placent jamais, et pour cause, au point de vue d'un artiste, pour apprécier son œuvre, mais la jugent en littérateurs ou en philosophes. Une exposition n'est pas pour eux, comme pour la foule, un livre d'images, mais un livre pourtant, dont ils cherchent le sens psychologique et moral.

Que l'artiste se résigne ; qu'il consente sans colère à ce que la foule soit la foule, et à ce que les intellectuels fassent usage de leur intelligence. Cela non plus ne lui est pas inutile. Il peut être intéressant pour lui de savoir quel écho il trouve dans la pensée de son temps. Une œuvre d'art un peu haute ne fait point fi de l'intelligence. Il y a quelques années, c'était la mode chez les artistes de ne priser que les qualités

1. Léonard de Vinci, *Traité de la Peinture*, II, 72.

techniques, et de nier absolument dans un tableau le rôle de la pensée. Il serait trop facile d'opposer à cette opinion celle des plus grands hommes de tous les pays : Michel-Ange écrivant qu' « on peint avec le cerveau et non avec les mains[1] » ; Léonard, « que la peinture est chose de l'esprit » *(cosa mentale)*, et qu'elle doit « représenter l'homme et sa pensée[2] » ; Poussin, « que le dessin des choses doit être l'expression des idées de ces choses, des choses incorporelles ». Mais il ne faut voir dans la théorie contraire qu'une réaction, légitime d'ailleurs, encore qu'exagérée, contre l'abus du raisonnement, et l'orgueilleuse torpeur des traditions académiques. Il serait aussi absurde de vouloir réduire l'œuvre d'art au métier qu'à l'idée. L'art ne peut exister que par un équilibre entre l'intelligence, l'observation de la vie, et le sens de la forme ; et pour maintenir cet équilibre, l'artiste n'a pas moins besoin de rester en rapports constants avec ceux qui pensent qu'avec ceux qui agissent, avec l'élite intellectuelle qu'avec la foule. Aux uns et aux autres il doit demander seulement la vérité. Sans doute, le meilleur critique ne le comprendra qu'incomplètement ; mais, si l'on veut être franc, un artiste est-il jamais entièrement compris par un autre que par lui-même? C'est beaucoup si votre ami entrevoit une partie de ce que vous avez voulu. Et si même il n'y rien vu, s'il se trompe tout à fait, pardonnez-lui, et faites comme si vous n'aviez pas entendu[3].

Qu'on me permette donc d'exprimer sincèrement mon jugement et de chercher avant tout dans ces Salons, non ce qu'ils nous apportent d'œuvres bien écrites, mais ce qu'ils nous apportent d'œuvres vraiment humaines, non pas combien ils comptent de virtuoses et de bons ouvriers, mais combien d'hommes vivants, qui sentent par eux-mêmes, et disent ce qu'ils sentent.

1. « *Si dipigne col cervello e non colle mani.* » (Lettres de Michel Ange. Oct. 1542.)

2. *Il buon pittore ha da dipingere due cose principali, cioè l'uomo ed il concetto della mente sua.* (Léonard, II, 176.)

3. *Sicchè sii vago con pazienza udire l'altrui opinione ; e considera bene se il biasimatore ha cagione o no di biasimarti ; e se trovi di si, racconcia : e se trovi di no, fa vista di non l'avere inteso ; o, s'egli è uomo che tu stimi, fagli conoscere per ragione ch'egli s'inganna* (Léonard de Vinci).

En vérité, quand on parcourt certaines galeries, on a l'impression de passer au milieu de centaines d'âmes mortes : tout un cimetière d'âmes. Le public ne vaut guère mieux. Néant des deux côtés. Il y a peu d'autres occasions où l'on sente avec cette intensité combien est petit le nombre des vivants. Je crois bien qu'on arriverait au même résultat si l'on pouvait lire tous les livres qui paraissent chaque année. Mais on ne le peut pas. Au lieu qu'ici, en quelques salles, on a accumulé sept milliers d'œuvres. Quel champ de bataille! Combien de cadavres! Où sont les êtres où s'allume le feu sacré de la vie, ce feu transmis éternellement par une élite à une élite, par-dessus la foule? Cette poignée d'hommes semblent écrasés sous le nombre. Ne nous inquiétons pas. Une pensée indépendante a toujours raison des troupeaux de pensées esclaves. Quelque bafoué qu'ait été un grand artiste pendant sa vie, non seulement il survit, mais il triomphe, et il impose, sinon sa pensée, du moins ses formules à la foule même. Ne nous occupons donc que de ce petit nombre, où l'on sent une pensée personnelle et véridique. Je m'attacherai de préférence aux forces jeunes, aux nouveaux venus dans l'art. Il ne me paraît pas aussi intéressant de parler des maîtres consacrés, à moins que leurs œuvres de cette année ne nous donnent une occasion spéciale de les admirer ou de reviser les raisons de leurs succès.

* * *

La première œuvre d'art du Salon de la *Société nationale* est le Salon lui-même, j'entends sa mise en scène. Tout le monde a loué l'éloquence sobre avec laquelle M. Guillaume Dubufe a su présenter les dix-huit galeries de peinture de l'avenue d'Antin. La salle d'entrée est d'une parfaite harmonie. Je dirai tout à l'heure quel contraste violent fait avec elle la première salle de l'autre Exposition, où tout hurle, figures et couleurs. Ici, rien de hâtif. De beaux tableaux, assemblés avec goût ; une atmosphère reposante et tranquille. On a le sentiment, non pas d'un groupement temporaire d'œuvres qui vont se disperser, mais d'un musée formé avec amour, d'un Luxembourg choisi, non par l'État, mais par

des connaisseurs. Les autres salles ne sont pas moins habilement présentées. Partout un air de *home*. Le nombre de peintures est relativement peu élevé, ce qui contribue à l'impression qu'on a voulu donner d'une élite. Cet effet calculé n'a pas été obtenu sans certaines éliminations, dont quelques-unes sont regrettables, et qui s'expliquent d'autant moins qu'on a pourtant laissé passer une demi-douzaine d'œuvres tout à fait étonnantes par leur médiocrité. Mais l'ensemble est bien choisi et harmonieux.

Cette harmonie règne déjà dans la pensée. La petite aristocratie qui constitue la *Société nationale* était faite des éléments les plus disparates. Par la vie en commun, et la puissance persuasive de quelques grandes personnalités, surtout de Puvis de Chavannes et de Cazin, il s'est fait peu à peu un rapprochement d'intelligence et de style. Vous ne trouverez guère dans les salons de l'avenue d'Antin de grandes machines dramatiques, point d'histoire, point de tragédie, point de mythologie, peu d'anecdotes, peu de nu. Le symbolisme est à peu près éliminé, l'impressionnisme absorbé, l'académisme vaincu. A la vérité, je ne donne pas longtemps à celui-ci pour renaître de ses cendres sous une forme nouvelle, à en juger par la rapidité avec laquelle tout semble s'acheminer vers l'unité. Mais le moment où nous sommes est agréable : les heurts ne sont plus trop blessants, et la liberté n'est pas encore atteinte. Ce qui règne presque uniquement ici, c'est la vie moderne, vie intime, vie populaire, portrait, paysages. Cette seule préférence dans les sujets nous fait déjà prévoir une sobriété relative dans le style; elle nous délivre de la faconde encombrante des toiles démesurées, des fausses outrances, des pastiches et des archéologies.

Deux sortes d'artistes s'attachent à l'expression de la vie moderne. Les uns la voient dans sa réalité, — en y mêlant, naturellement, leur âme personnelle (puisqu'il n'est pas d'œuvre qui ne représente non seulement un moment des choses, mais un moment d'une âme). Les autres dégagent du spectacle des images journalières, des visages, des gestes, des ombres, des lumières, qui passent autour d'eux, les puissances de rêve qui dorment au fond de la vie. Parmi les premiers, je remarque aurtout MM. Prinet, Lobre, Lucien

Simon, Cottet, Raffaelli. Au premier rang des autres, depuis bien des années, M. Besnard et M. Carrière sont l'honneur de notre art.

De tous les aspects de la vie moderne, celui qui attire peut-être le plus d'artistes de la nouvelle génération, et les plus choisis, est la vie intime. Chose frappante : le grand mouvement démocratique, les passions populaires, qui remuent le monde actuel, se font peu sentir chez eux. Il semble que les peintres de la vie populaire soient même moins nombreux qu'il y a quelques années. Un courant s'est dessiné, qui entraîne les artistes loin des agitations de la foule, vers la poésie des intérieurs, des demeures et des âmes familiales, vers le repos. Prenez-y garde : il se forme là, sans hâte et sans bruit, l'art le plus original peut-être d'aujourd'hui, parce qu'il est le reflet du sentiment le plus sincère d'une élite française : la fatigue de l'action, la délicatesse lassée, qui ferme la porte de sa maison aux cris discordants de la rue, et se blottit, avec un tendre égoïsme, à la tiède chaleur du foyer et des regards amis. C'est une école de petits Hollandais, plus vaporeux et moins précis.

Un de ceux qui représentent le mieux ce groupe est M. Prinet. Nul ne me paraît mieux rendre le charme du silence, la douceur d'autrefois. Un parfum de tranquille province s'exhale de son tableau, *les Adieux*, d'une distinction mélancolique, d'une parfaite harmonie de pensée et d'exécution. Dans la *Sonate à Kreutzer*, il a quitté ses inspirations habituelles ; il s'est élevé au-dessus de la vie bourgeoise, il a touché au drame d'une façon énergique, et un peu romanesque. Mais je préfère encore ses autres tableaux, et surtout, avec les *Adieux*, cette *Femme au canapé*, qui fait penser à une œuvre classique, par la solidité et par la riche sobriété du style. Dans le même ordre de sentiment, j'aime les *Intimités* de M. Morisset, d'une paisible lumière grise ; les *Femmes à la toilette, au bain, au goûter, à la sieste*, de M. Armand Berton et de M. Étienne Tournès, qu'enveloppe une atmosphère voluptueusement caressante ; le recueillement poétique de *la Lecture* de M. Jean Denisse ; *la Cour d'un hôtel de province* de M. Girardot ; la *Petite fille nue* de M. Lebasque, où se montre, ainsi que dans le charme riant de ses autres toiles,

quelque influence de Renoir; et les tableaux de MM. Saglio et Delachaux.

Tout à fait à part est M. Maurice Lobre. Ce n'est pas la vie moderne qu'il retrace dans ses intérieurs de Versailles; ce n'est même pas, si l'on veut, la vie d'autrefois : car nulle figure ne trouble la rêverie solennelle de ces marbres, de ces cristaux, de ces bronzes, de ces ors. Et cependant une âme invisible anime cette *Bibliothèque du Dauphin*, *l'Œil-de-Bœuf*, *le Petit Salon Louis XV*, *le Salon de la Pendule*, — le souffle pénétrant d'un passé endormi, qui semble vivre encore, près de rouvrir les yeux. Ces petits tableaux, d'une technique admirable, atteignent paisiblement à la grandeur. Et quel merveilleux moyen pour un amateur de se donner l'illusion qu'il possède les trésors de Versailles, et de meubler son salon avec les meubles mêmes du roi Louis XV!

Du groupe des peintres qui étudient les types populaires, se détachent M. Lucien Simon et M. Charles Cottet, tous deux attachés à la nature bretonne, tous deux remarquables par l'énergie expressive et la vigueur de l'observation, plus que par la facture qui est lourde et rude, rouge vineux chez Simon, noire et opaque chez Cottet, — populaire d'ailleurs comme leurs sujets. Le premier expose une *Procession*, qui dénote une intelligence forte et dure de la vie. C'est une vraie psychologie de la foi dans les campagnes. mais sans aucune indulgence : suffisance béate, passivité moutonnière et brutale, endormement ennuyé de la foule, toute cette inexistence si existante pourtant, ce somnambulisme habituel des machines humaines. Et les voici encore, larves aux yeux brillants, accroupies autour des *Feux de la Saint-Jean*, dans une composition pittoresque de M. Cottet, qui expose, avec ce tableau, des marines un peu boréales, et mornes comme les êtres. — M. Fernand Piet nous présente d'autres types de Bretons, rudes et mal équarris, au *Marché aux Chapeaux* et au *Marché à la Poterie* de Pont-l'Abbé. — M. Raffaëlli continue sa spirituelle étude des types parisiens dans son tableau de *la Demoiselle d'honneur*, de dimensions excessives, mais observé avec son intelligence habituelle, et très bien réussi, dans une tonalité d'un blanc bleu vert amusant. — Je retrouve la façon large, facile, véridique, de

M. Renouard dans sa suite de dessins *en commémoration de l'Exposition universelle*, tout en leur préférant, pour la verve et le caractère expressif, certaines de ses séries anciennes. — Enfin je rapprocherais volontiers de M. Lucien Simon et de M. Cottet un peintre qui diffère pourtant d'eux par ses éclatantes qualités de coloriste et le choix de ses sujets, mais qui a, comme eux, le don de l'observation populaire, M. Dinet. Dans une scène de fanatisme arabe, il fait revivre, avec intensité, les hallucinations à demi animales qui brûlent le cerveau humain.

Il est difficile de voir la vie comme elle est; il l'est beaucoup plus d'avoir une vision nouvelle de la vie, de la transfigurer, de l'envelopper du tissu de son rêve. Il faut être un grand peintre pour y réussir, je ne dis pas pour s'y risquer; et c'est l'épreuve qu'ont faite à leurs dépens tant de jeunes symbolistes, idéalistes ou mystiques, qui, dès leurs premiers pas, ont prétendu exprimer leur vision intérieure, sans avoir pris le temps de regarder autour d'eux. Le rêve est le terme de l'art; la nature, sa source. Qui ne possède pas la clef du monde visible ne doit pas aspirer à entrer dans le monde invisible. Il n'est rien de plus misérable que le faux idéalisme, qui ne repose point sur une observation constamment renouvelée. Il ne faut point se lasser de le combattre : car il est le pire danger de l'art, par le contentement de soi, et la paresse d'esprit qu'il encourage.

Ce qui fait précisément la force des visions de M. P. Albert Besnard ou de M. Eugène Carrière, c'est qu'on n'y perd jamais pied; toujours on sent la terre robuste d'où ils sortent. L'esprit rêve; mais l'œil ne cesse point d'observer, de scruter la nature, et il vient un moment où, de lui-même, le rêve surgit brusquement de la vie, aussi vrai qu'elle, davantage. Qu'est-ce que cette femme nue, assise, presque couchée dans un fauteuil, vue de face, en un raccourci audacieux, la tête rejetée en arrière, les jambes en pleine lumière? Étude de virtuosité? Portrait? Peut-être. Mais il rayonne de là une puissance fantastique. L'étrange rêverie, la hardiesse de la pose, les reflets des vitraux, des dorures et des laques, des étoffes paillettées, du grand manteau noir brodé d'argent, jeté sur le fauteuil, du collier de pierreries qui étincellent au

cou, de la jambe violemment éclairée, — la figure dans l'ombre, qui vous regarde, avec ses sourcils levés, ses yeux troubles, sa bouche rouge qui sourit, — je ne sais quoi d'attirant, d'inquiétant et de sensuel, — évoquent des pensées de fantaisie shakespearienne, — jusqu'à cette sorte de saveur matérielle, jusqu'à ce réalisme un peu cru qui s'accuse à certains détails du tableau, et qui, comme dans les féeries de Shakespeare, relève le goût du rêve, le mélange et le fond avec la vie réelle, de sorte que l'on ne sait plus où l'une commence, où l'autre finit. D'autres loueront le coloris, ou feront des réserves sur le dessin. Je ne veux qu'admirer le don si rare, que j'ai souvent remarqué chez M. Besnard, de faire jaillir des actes et des attitudes les plus simples de la vie les mystérieux esprits qui y sont emprisonnés, la *Féerie intime*, comme il dit.

Les quatre têtes de femmes, et le grand tableau de M. Eugène Carrière, le *Baiser du soir*, ont le même caractère de réalité et de rêve. La mollesse caressante du coloris, la tendresse profonde et assourdie de la lumière, donnent à tout ce qu'il fait un aspect d'apparition ; mais avec quelle solidité ses figures sont construites, et quelle puissante douceur dans le modelé ! De loin, quand on aperçoit ses œuvres au milieu des autres, on pense à un vieux maître léonardesque. Ame forte et sincère, il ne craint pas de se répéter ; il ne dit rien cette année qu'il n'ait dit l'année passée, qu'il ne dira sans doute l'année prochaine ; et il a raison : car son plus grand charme est moral ; c'est cette âme si tendre qu'elle en est douloureuse, cette sourde inquiétude et cette mélancolie devant l'énigme de la vie, et malgré tout, l'énergie et la bonté, qui animent ses figures aux traits incorrects, un peu frustes, boursouflées, comme remuées par le vent d'émotions incertaines, auxquelles leur esprit s'abandonne avec résignation.

C'est aussi à travers un rêve que M. Aman-Jean voit la nature, je dirais presque, qu'il l'entend. Il lui applique le rythme gracieux et les harmonies un peu voilées de son âme musicale. Jamais ce charmant peintre des rêveries adolescentes et des lassitudes féminines n'a été mieux inspiré que cette année, où son talent est plus souple, plus heureux, et aussi plus varié. Il semble qu'il soit arrivé à ce sourire de la

pensée, que donne la satisfaction de s'exprimer complètement.

Il fut un temps où la peinture religieuse et le nu tenaient la première place au Salon. « La majeure partie des peintures, écrivait Tolstoï, représentent des femmes nues dans diverses postures[1]. » Aujourd'hui, le nu s'est éclipsé presque partout, et le sentiment religieux n'est guère représenté à la *Société nationale* que par deux toiles (je regrette de les associer) : *le Christ aux enfants* de M. Maurice Denis, œuvre délicate et un peu froide, et le tableau de M. Jean Béraud. Comme d'habitude, l'œuvre de M. Béraud doit surtout son intérêt à la pensée qui l'inspira. M. Jean Béraud représente *le Christ lié à la colonne* par les francs-maçons et les républicains. Les vieux peintres, — Holbein à Bâle, Fra Angelico à San Marco, — le montraient flagellé par les soldats. — Qui faut-il croire ?

Heureusement, l'art religieux prend sa revanche aux dessins et aux aquarelles, où il est représenté par deux ensembles d'œuvres, dont je veux parler tout de suite, et qui témoignent d'un talent, ou d'un travail considérable. A chacun ce qui lui est dû : le talent à M. Besnard, le travail à M. James Tissot.

M. Besnard nous présente les cartons des peintures qui doivent décorer la nef de l'hôpital Cazin-Perrochaud à Berck-sur-Mer. Huit grandes compositions, divisées en deux séries distinctes. Dans l'une, « *le Christ en croix accompagne l'humanité souffrante, la douleur et les péchés qui le crucifient* ». Dans l'autre, « *ressuscité, il assiste et participe aux œuvres de la science et de la charité ; l'humanité fraternelle, heureuse et inconsciente, est sa véritable résurrection* ». L'idée est belle, et l'expression a de la grandeur; comme toujours, chez M. Besnard, on y sent le classique sous le moderniste, curieux de sensations neuves et raffinées. Je ne sais pourquoi ces œuvres me font penser à André del Sarto. C'est la clarté, l'aisance et la science des fresques du Scalzo. Et c'en est aussi malheureusement la froideur. Il est trop évident, pour quiconque a jamais connu l'ivresse de la foi, qu'elle est absente d'ici. Je ne comprends pas que tant d'artistes, dans tous les arts, s'obstinent indéfiniment à retracer cette figure

1. Tolstoï, *Qu'est-ce que l'art ?*

du Christ, que l'imagination du plus pauvre croyant créera cent fois plus puissante et plus réelle que leurs œuvres les plus accomplies, et que seuls ont réussi à faire revivre, dans les siècles passés, deux ou trois hommes de génie, non parce qu'ils avaient du génie, mais parce qu'ils vivaient en Dieu : Giotto, Rembrandt et Bach, nourris des Écritures. — Mais il faut louer la beauté des gestes et des figures de M. Besnard, le style du *Saint Roch*, la simplicité mélancolique de *la Naissance* et de *la Mort* (pourquoi Jésus, dans cette dernière composition, détourne-t-il ses yeux du mort, comme les dieux antiques?) — la poésie de *la Résurrection*, cette calme campagne, que remplit le bonheur du travail, les robustes chevaux qui traînent la charrue, le bel adolescent qui lit avec une joie juvénile, la femme amoureusement appuyée sur son épaule, et, dans le lointain, la barque qui s'éloigne, avec l'ange à la proue. — Le plus fort sentiment exprimé est peut-être celui de l'enfant, brisé de fatigue et de chagrin, qui étend les bras et, comme l'*Esclave* de Michel-Ange, semble s'étirer du sommeil éternel, les genoux fléchissants, soutenu par une femme, qui lui murmure doucement à l'oreille : *l'Espérance*. — Quand cette œuvre sera achevée, elle prendra rang, avec les fresques de Puvis de Chavannes, parmi les plus beaux ensembles décoratifs de l'art français.

J'insisterai moins sur les illustrations de *l'Ancien Testament* par M. James Tissot, encore que quatre cents aquarelles représentent un labeur respectable. Grand effort, inutile et puéril, imagerie d'enfant, sans poésie, sans force, sans mystère, ramenant la Bible à l'anecdote, et l'imagination sauvage des prophètes à des recherches baroques de couleur locale, qui font tomber constamment l'épopée de flamme dans la comédie et dans la charge, sans que le peintre l'ait voulu. Tout au plus ses qualités de petit conteur se trouvent-elles à leur place dans l'histoire de Joseph.

C'est un lieu commun de dire que les bons portraits ne sont pas rares en France. Il est vrai, si l'on veut, que la médiocrité insupportable se fait moins sentir dans ce genre que dans les autres, et même qu'il s'y conserve toujours une moyenne d'intelligence, qui réussit à intéresser au modèle,

sinon au peintre. Mais les bons portraits, comme tout ce qui est bon, sont excessivement rares. Je serais même tenté de croire que l'exposition de la *Société nationale* n'en offre pas autant que de bons tableaux de mœurs ou de fantaisie. — Je ferai exception pour M. Jacques Blanche. Au reste, je serais tenté de le classer moins parmi les portraitistes que parmi les petits poètes de la vie moderne. Il y a chez lui plus et moins que l'observation attentive et scrupuleuse des caractères; il y a l'image embellie d'une époque et d'une société. Par son intelligence claire, coquette, et finement sensuelle, il est devenu le premier peintre des élégances mondaines. J'aime son groupe de portraits, et plus encore, ce *Réveil* charmant d'une fillette en robe de satin, aux frais petits bras potelés, couchée dans un fauteuil. M. A. de la Gandara a aussi le sens aigu des âmes élégantes; certains de ses portraits font penser aux crayons du XVIe siècle, avec leurs yeux efféminés et froids, et leurs sourires « guisards ». L'exécution est parfois négligée, et le coloris opaque. — Je goûte peu les *Portraits de MM. Paul et Victor Margueritte*, par M. Louis Anquetin. C'est une peinture solide, mais dont la psychologie et l'écriture me paraissent lourdes et communes. — M. Besnard montre une fois de plus sa maîtrise dans un portrait de femme, qui est une fête pour les yeux. Il semble que ce beau peintre ait pour palette le printemps et l'automne, le savoureux éclat des fleurs, des arbres, des prairies, de la pure lumière. Et toujours ses œuvres ont le caractère de libres fantaisies, improvisées, mais par un maître. — Enfin, je note un portrait intelligent et ferme de M. Le Riche, de délicates figures de M. Eugène Loup, les jolis rêves, un peu mièvres, de M. Louis Picard, la petite fille de M. Georges Griveau, *l'Hommage à Cézanne* de M. Maurice Denis, où s'affirme trop un parti pris d'école, aux dépens non seulement de la vérité, mais, je crois, du sentiment même de l'auteur; et différents portraits de MM. Carolus Duran, René Ménard, Guiguet, Desvallières et Lottin.

Le paysage a son charme accoutumé. On n'y entend aucune mélodie nouvelle; mais une voix mélancolique y résonne pour la dernière fois, celle de Cazin. Dernier grand représentant de cette poésie de la nature qui trouva de si profonds

accents chez les maîtres paysagistes du milieu du siècle, il a et il aura sans doute encore une influence sur les artistes de notre temps par l'attrait grave et recueilli de son âme. Ce sont des solitudes, qui rappellent quelquefois Millet. Une plaine, deux meules, le mur d'un moulin ruiné. Des ciels mouillés, où la pluie est suspendue, des clairs de lune, voilés de brouillards, encerclés de halos, des arcs-en-ciel sans éclat, des gens sans joie, qui vont leur chemin et leur tâche, comme poussés par une nécessité, sans plaisir; un silence résigné, la triste douceur de vivre. Tout cela pénètre le cœur d'une sorte de vertu : la paix du devoir accompli, des lois du monde acceptées, du soir de la vie. Le public semble en être touché. On entend les mêmes gens, qui viennent de dénigrer les œuvres voisines, parce que les auteurs vivent encore, admirer Cazin que, vivant, ils discutaient. Étrange pouvoir de la mort! Elle illumine, aux yeux de la foule, la vie qu'elle vient de clore. — Parmi les autres paysages, j'aime le Paris un peu londonien, trempé de pluie, de M. Gillot; *le Troupeau* et *le Fleuve* de M. René Ménard, tout brûlants de paganisme et d'ardeur concentrée, qui éveillent en moi des images mythologiques, et le souvenir à la fois de Claude Lorrain et de Cuyp; les trois vues de Savoie de M. Carolus Duran, surtout sa *Matinée d'orage*; les ombres tragiques et les sombres reflets d'eaux de M. Dauchez; les heures et les saisons de M. Lebourg; la froideur délicate de M. Binet; les soirs, les levers de lune et les soleils pâlis de M. Meslé; les crépuscules parisiens de M. Ulmann; les rêves océaniques de M. Francis Auburtin; les petites vues de La Rochelle de M. Chevalier; les campagnes champenoises, aux verdures un peu crues, de M. E. Barau; *la Sortie de la Bergerie* de M. Guignard, avec sa lumière fauve d'épis; les troupeaux de vaches aux habits clairs et harmonieux de M. J.-J. Rousseau; l'atmosphère vibrante des paysages de M. Le Sidaner; les lueurs vespérales qui s'éteignent derrière les arbres et dans les eaux de M. A. Moullé; et quelques autres tableaux de MM. d'Argence, Baron, Billotte, Damoye, Monod, Montenard et Roger.

La fantaisie et l'humour sont représentés par les gentilles inventions de M. Willette, dont le coloris est malheureuse-

ment un peu acide et fade, tout ensemble, par les satires bouffonnes de M. Jean Veber, qui se rapproche peu à peu du vieux Brauwer, et par les aquarelles, animées et dorées, de M. G. La Touche.

Enfin il est bon de mettre à part les peintres étrangers, très nombreux, qui nous apportent des harmonies et des sentiments que nous devons replacer dans leur milieu pour les bien juger. — Certains d'entre eux vivent d'ailleurs en France, et ont subi un peu trop, à mon gré, les influences françaises. — De tous, le plus original : M. Zuloaga. Sa *Promenade après la Course de Taureaux* évoque toute l'Espagne, et non pas seulement ses types, comme le dit la foule, qui ne manque pas de remarquer qu' « ils ont bien l'air Espagnols », mais les vieux peintres d'Espagne. Le coloris est vigoureux, rouge et brun ; l'œuvre a de la race ; on y sent une brutalité tranquille, un sang épais et riche, la noblesse séculaire de beaux animaux humains, sauvages encore à demi. M. Victor Gilsoul expose un émouvant *Paysage du Littoral belge*, une file de hauts peupliers penchés par le vent ; M. Jef Leempoels, deux braves portraits de son père et de sa mère ; M. Fritz Thaulow, des paysages d'un coloris brillant d'acier ; M. Edelfelt, un portrait lumineux de mademoiselle Ackté ; miss Ellen-Maurice Heath, des *Pins d'Écosse* sur un ciel vert pâle, d'une grâce sévère et pensive ; M. John Lavery, des portraits où passe le souvenir de Velasquez ; M. Walter Gay, des visions tranquilles du palais de Fontainebleau, ou de monuments antiques ; M. Alfred Smith, de brillantes notes de Venise ; miss Campbell Macpherson, des intérieurs bretons, moins bretons qu'anglais, et du XVIIIe siècle ; M. Eugène Burnand, des peintures un peu froides, sympathiques toutefois. Et je signale les noms et les œuvres de MM. Anglada, Bunny, Glehn, Heijerdahl, Mesdag, Neven du Mont, Osterlind, J.-L. Stewart, Willaert, Zorn, de mesdemoiselles Louise Breslau et O. de Boznanska.

*
* *

Lorsque, au sortir des galeries de la *Société Nationale*, on pénètre dans la grande salle de la *Société des Artistes fran-*

çais, il semble qu'on soit reçu par des coups de grosse caisse et des hurlements de trombone. C'est une fête foraine. Aux murs, des athlètes nus, rouges, aux muscles gonflés, crient, frappent, culbutent dans l'espace. De brutales couleurs vociferent aigrement, comme des cuivres fêlés. A droite, à gauche, des lions, des tigres rugissent et bondissent. Au vacarme du spectacle, la foule mêle le sien. Autour des tréteaux elle se presse, nombreuse, satisfaite, amusée, et cause bruyamment. Après le langage poli de la Société voisine, l'impression de cette parade et de ces pugilats est si blessante, qu'on a envie de se boucher les yeux et de fuir. Mais où fuir? C'est partout la même chose, dans toutes les autres salles; partout les mêmes violences, les mêmes mensonges de sentiment, les mêmes crimes de goût; — faute est un mot trop faible. — On est si excédé qu'au premier moment on en veut presque aux artistes discrets qui parlent au milieu de ce charivari. De vrai, on les voit parler, mais on ne les entend pas. Puis, après quelque temps, on s'habitue au tapage, on apprend à s'isoler avec le petit nombre des hommes sincères, et on finit même par s'amuser de la comédie que donnent les autres, et ceux qui les regardent.

Le catalogue de la *CXIX^e Exposition officielle* des Artistes français, *DU Salon*, comme ils disent, — *(LE Salon, fondé en 1673)*, — annonce orgueilleusement 2 092 peintures, au total 4 812 œuvres. Nous sommes loin du premier Salon public, celui de 1791, et de ses 247 exposants, dont 166 peintres. Comment le public ne serait-il pas satisfait? — Quatre mille huit cent douze œuvres! Une variété infinie de sujets et de genres. Le monde entier en images! — Et d'abord, l'énorme machine décorative, qui l'intimide et lui impose le respect, par ses dimensions gigantesques, son verbe assourdissant et ses gestes furieux : la *Justice*, l'*Amour enlevé par les Sirènes*, le *Paradis perdu*; — l'Histoire, toute l'Histoire, un manuel d'examens illustré : *Salamine*, *Phryné*, *Caton aux jeux floraux*, *Caius Caligula*, *Messaline « non satiata »*, *Witold, prince de Lithuanie, et son père, Kiejstut*, *Jeanne d'Arc*, des reîtres, des mousquetaires, *Luynes*, *le Père Joseph*, les *Anglais en Irlande*, *« Bonaparte en Égypte, méditant la conquête des Indes! » Bonaparte à Marengo*, *Bonaparte à Water-*

loo, Houchard, Desaix, Masséna, Caulaincourt, Ney, Marbot, le Sergent Bourgogne, l'Armée en 1793; l'Armée en 1800; l'Armée en 1809, en 1811, en 1812, en 1815, en 1870; — la Religion, toute la Religion, depuis les origines : *Adam amoureux, Adam chassé, l'Enterrement d'Adam! Caïn enfant, Caïn devenu grand...* « Ah! passons au déluge! »... — La Politique : les Anglais, le président Krüger, « l'Affaire! » (à la sculpture, certaine allégorie); — les hommes du jour : *M. Loubet, la Reine Alexandra, le Pape, M. Zadoc-Kahn, M. Jules Lemaître, le Président Magnaud, le Colonel Marchand*, — les livres du jour : *Quo vadis? (Lygie, Vinicius et l'incendie de Rome), Par le fer et par le feu*; — le maître nouveau *(la Glorification du Travail)*, pas encore très courtisé : il n'est pas assez riche; ne le regrettons pas : quand ce sera son heure, il sera encore plus ennuyeux en peinture que les autres;— l'anecdote, le fait divers, le roman-feuilleton : la *Main chaude*, le *Chien fidèle, Un Écart*, ou le galant cavalier (« Que va devenir le cheval pendant ce temps? » demande auprès de moi un spectateur inquiet), *Honneur à l'ancien! les Crêpes, Qui s'y frotte s'y pique, Restitution* (une jeune femme remet, en pleurant, à un prêtre, des bijoux qu'elle a pris : « Cette voleuse! » dit une voix méprisante dans la foule; cependant la plupart veulent bien lui pardonner); *Cardinaux en goguette, l'Ordonnance du général, le Singe de Son Éminence*; — enfin l'Idéalisme : *Salut au Poète! le Jour mourant dans les bras de la Nuit, Printemps* (des dames nues s'amusent avec une pie), *l'Amour voltigeant sur les eaux!* Encore? C'est le dixième, pour le moins. Voltigera-t-il toujours? — Toujours. On ne saurait s'en lasser. « Ah! que j'aime cette peinture! » soupirait une dame, « c'est si idéaliste! » De fait, il n'y a rien de plus idéal, que ce qui n'existe pas. — Partout du drame, jusque dans les paysages : quand un troupeau paraît, c'est poursuivi par l'incendie, ou chassé par la tempête. Partout des lutteurs, des hercules; et, les hommes ne suffisant pas, voici des *Combats de Centaures*, et des *Luttes d'éléments*! — Et partout de la littérature. Un livre de citations. Une anthologie de poètes. Parmi les écrivains nommés, je note : Lamartine, Zola, Hugo, Eugène Billard, Ovide, Alain Teska, La Fontaine, Dumoustier, Laurent de

Médicis, Verlaine, saint Matthieu, Gœthe, Xavier Privas, Byron, Sienkiewicz, Marceline Desbordes-Valmore, Job, Kipling, P. Hivernet, Pierre Louÿs et Fénelon. L'Histoire n'est pas moins étudiée. Certains cadres de tableaux nous offrent des demi-pages de Mémoires, de vraies dictées de collège : Suétone, Henri Welschinger, Marbot, Henri Chapey, le capitaine Coignet, Paul et Victor Margueritte.

Jusqu'à des extraits de critique d'art, où d'excellents artistes alimentent leur génie. Un paragraphe de Charles Blanc (« Chardin est une des gloires les plus pures de la peinture française. Tous ses tableaux sont des chefs-d'œuvre..., etc. ») inspire une statue. — Ne nous en plaignons pas. D'honnête prose est reposante à lire, de temps en temps, sous des œuvres tourmentées ; et l'on trouve toujours à s'instruire : qui de nous, s'il est franc, n'avouera qu'il a appris, parmi ces œuvres d'art, quelque fait d'histoire, ou quelques vers ignorés ? Je gage que là n'est pas l'enseignement le moins utile que le public rapporte du Salon.

Parmi ces œuvres, cherchons les hommes. Il en est d'un rare mérite, et que l'on plaint d'être perdus en cette cohue. Mais ils n'ont, après tout, que le sort commun des artistes dans toute démocratie.

Comme à l'autre Salon, les talents les plus sûrs, ou les plus pleins de promesses, s'attachent au portrait, au paysage et à la peinture de la société moderne, — encore que certains des plus habiles, sinon des plus sincères, éprouvent le besoin de travestir leurs contemporains en costumes Louis XIII, Louis XV, Directoire ou 1830, afin de réveiller l'attention du public.

Aucun des peintres qui observent les mœurs de notre époque ne m'intéresse autant que cet inconnu d'hier, M. Henry Caro-Delvaille. Les deux toiles qu'il expose : *la Manucure* et *le Thé*, sont de bien petits sujets ; mais le talent de l'artiste n'en apparaît que plus grand. D'un moment passager d'une anecdote, il a su dégager des caractères et des types, dont l'expression semble définitive. Ses deux peintures sont d'une harmonie sobre et souple, dans une tonalité de blancs, châtains, gris, beiges et noirs, qui est un repos pour l'œil au milieu des couleurs criardes du Salon. Et, dans toutes

deux, s'affirment des qualités d'intelligence vive, incisive, bien moderne, bien vivante, un style clair et franc. — les meilleures qualités françaises. *Le Thé* est une œuvre de premier ordre par la spirituelle intensité avec laquelle sont rendus, si simplement, les tempéraments et les pensées de ces jeunes femmes, ce museau rusé, railleur et jouisseur de la Parisienne, petite bête attrayante, qui sait mordre.

M. Hugues de Beaumont montre bien aussi un type assez nouveau de la jeune fille moderne, dans son portrait en blanc et son tableau de deux jeunes filles lisant une lettre : le charme de ces figures incorrectes, chiffonnées, aux moues ironiques, inquiétantes, et point du tout naïves. — Et je citerai encore à cette place un portrait de M. Cosson, qui a la valeur d'une étude de mœurs contemporaines : *le Portrait de madame la duchesse de B...*, de profil, debout, se détachant en silhouette sur un paysage intéressant : marais, roseaux, sables et pins.

M. Joseph Bail expose un des tableaux qui ont le plus de succès, et du plus distingué : *le Repas des Servantes*. Trois jeunes femmes, coiffées de cornettes et vêtues de blanc, sont assises à une table. Les murs de la chambre sont vert pâle; la soupière, sur la table, est blanche et verte; sur le sol, un chaudron a des reflets d'or. L'œuvre est faite habilement dans le style de Chardin, dans cette tonalité à fond vert, que baigne une lumière tamisée. La première impression est très agréable. On a ce plaisir du chef-d'œuvre déjà vu, du bon maître du Louvre, du vieil ami retrouvé. Mais on se reprend ensuite et on se défie un peu d'un pastiche excellent, qui n'a rien de tout à fait personnel. — C'est bien là ce qui fait son succès.

. L'*Intimité*, de M. Boiry, est d'un charme musical, comme son sujet. Je citerai aussi la *Méditation*, de M. Franck Bail, *Cœur simple*, de M. Troncy, et le gentil et clair petit tableau d'enfants de M. Gsell.

Rien de très frappant chez les peintres de la vie populaire, mais l'émotion assez touchante des *Résignés*, de M. Geoffroy, quelque vigueur expressive dans *une Première au théâtre Montmartre*, de M. Devambez, fort inspiré de Daumier (il y a de plus mauvais modèles); un triptyque de M. Duvent : *la*

Joie du Travail, où il a célébré, avec plus de vaillance que d'éclat, l'Exposition de 1900. (Remarquons en passant combien elle a peu fourni de sujets à nos artistes.) Enfin, *Convalescente*, de M. Louis Leclercq, *A la messe du siècle*, de M. Vollet, et la foule du tableau religieux de M. Wencker.

Je ne vois guère à opposer, chez les *Artistes français*, aux peintres du genre de M. Besnard, à ceux que je nommerais volontiers les évocateurs, que M. Henri Martin, qui est dépaysé ici. Sa *Bucolique* est un grand morceau lyrique. A la vérité, je ne puis arriver à aimer ses personnages, souffreteux et étriqués, rejetons un peu rachitiques de Puvis de Chavannes. Je sais qu'il ne faut pas les séparer de l'ensemble; mais ils pourraient être plus beaux, ou ne pas être. Ils expriment sans doute une âme un peu accablée, et l'on ne discute point une conception de la vie. Je sens profondément, d'ailleurs, l'harmonie du paysage, la poésie des ombres qui s'allongent, des reflets du soleil sur le tapis de feuilles rouges et d'aiguilles de pins, sur les troncs d'arbres que ses rayons peignent de nuances féeriques comme la queue d'un paon, — du silence bourdonnant, des vibrations de l'air léger et lumineux, de cette nature vivante et chaude. — Non loin de son œuvre, le *Portrait du peintre* impose la sympathie par la foi triste, mais décidée.

Les portraits intéressants sont plus nombreux ici qu'à la *Société nationale*. C'est le dernier refuge de l'art académique. Il y trouve le meilleur emploi de sa froideur attentive et correcte. On y remarque du reste assez souvent, cette année, l'influence rajeunissante de l'école anglaise de la fin du siècle dernier. Ainsi dans le beau portrait de *Deux jeunes filles* par M. Ferdinand Humbert. A l'harmonieuse virtuosité de ce tableau s'oppose la simplicité un peu froide, mais élégante et virile, d'un autre portrait du même peintre : celui du *Lieutenant-colonel Marchand*, dans des tons gris, sérieux et doux. L'influence anglaise est aussi reconnaissable dans le très bon *Portrait de femme* de M. Paul-Albert Laurens, et dans les *Quatre jeunes femmes* de M. François Flameng, œuvre fraîche et riante. — D'un tout autre caractère, robuste, lourd, et bien français, sont les portraits d'hommes de M. Déchenaud, et de M. Aimé Morot, interprète excellent de la grande bour-

geoisie, de son bon sens, de sa force, et de sa confiance en soi.

Quelques peintres académiques se sont fait un succès et une personnalité du mélange habile, et parfois assez heureux, d'une convention voulue et d'une exacte vérité. M. Benjamin Constant nous présente un *Portrait de Léon XIII* rouge et or, et un *Portrait de la reine Alexandra*, mauve et or, très distingués tous deux, riches, délicats, assez fermes, assez fades, sous leur éclat d'apparat : vrai peintre de souverains, Rigaud de notre temps. — M. Bonnat est un autre peintre officiel, mais celui d'une démocratie qui n'a rien d'athénien, et qui, pour comprendre les choses, veut qu'elles soient soulignées. Le *Portrait de M. Loubet* est d'ailleurs discuté. Le public s'accorde à le trouver peu ressemblant. (Admirons cette foule, si sûre de connaître mieux que le peintre qui l'étudia une figure qu'elle vit passer de loin, deux ou trois fois.) Je ne trouve pas sans intérêt psychologique cette œuvre d'un caractère volontaire et têtu, qui correspond à un moment de l'histoire, à une heure de lutte et de défi. M. Dreyfus-Gonzalez est un improvisateur éloquent, dont la virtuosité fougueuse vise à l'effet, et y atteint, dans son *portrait de madame Waldeck-Rousseau*, et son *Esquisse du pape*. — Mais combien je suis surpris, à chaque nouveau portrait que je vois de Léon XIII, que tant d'illustres peintres, de Lenbach à Benjamin Constant, aient passé devant leur modèle, sans rendre que son intelligence railleuse, jamais sa foi et son autorité, le contraste saisissant, pour qui l'a vu un jour, dans une des cérémonies de Saint-Pierre ou de la Sixtine, entre l'esprit dominateur et l'enveloppe débile, mourante, presque morte. — Je signale également la froide perfection du portrait de femme de M. Jules Lefebvre, la limpidité et l'intelligence de celui de M. Pascal Blanchard, les portraits de M. Laszlo, où se mêlent à des procédés français, un peu de la manière et de l'esprit de Lenbach; les deux petites figures d'un ton fin, plus moderne qu'on ne l'eût attendu, de M. Tony Robert-Fleury; les deux élégants portraits de femme de M. Frédéric Lauth, *l'Explorateur Foureau* par M. Lazerges, et les tableaux de MM. Marcel Baschet, Paul Buffet, Adolphe Broet, Boeswillwald, Karl Buehr, Cormon, Crès, Duvocelle, Gomez, du Gardier, Guétin, Hornecker, L. de Joncières, H. Perrault, Roybet, Paul Thomas, Seymour

Thomas, Wéry, de madame de Colonna-Cesari, et de mesdemoiselles Beaury-Sorel, Juana Romani et Susan Watkins. — Enfin je mets à part deux poètes du portrait : M. Hébert, et M. Henner. M. Henner expose une petite tête de femme rousse, décolletée, vêtue de noir, de profil, coupée à mi-corps sur fond bleu, à la façon de certains portraits du XVe siècle italien : l'œuvre a le prestige habituel du peintre, avec un style encore plus fier et plus franc que de coutume, M. Hébert montre dans deux petits portraits raffinés et ingénus, tête d'enfant, jeune femme en corsage vert émeraude, l'exquise et délicate tendresse d'un cœur que rien ne peut vieillir.

J'insisterai peu sur les paysages, qui sont agréables souvent, mais un peu connus. Je remarquerai les harmonies veloutées, bleu turquoise et vert émeraude, de l'*Ispahan* de M. Weeks, la belle poésie, le style large de mademoiselle Dufau (*Rythme*), les paysages du Lot de M. Didier-Pouget, les sous-bois de M. Biva et de M. Jacquot-Defrance, le fin *Clair de lune* de M. Arus, le *Soir d'orage* aux teintes romantiques de M. Boggio, le *Repos de la nuit* de M. Barlow, les humides vapeurs du soir de M. Nozal, les jolies colorations rose-flamant et vert-d'ajoncs de la *Tentation de Bouddha* par M. Tapissier, la *Vue de la Tamise* par M. Knight, les *Chiens* de mademoiselle Léotard, la *Nature morte* de M. Grun ; et les œuvres de MM. Adler, Bellemont, Delasalle, Gelhay, Gosselin, Harpignies, Pointelin, Saïn, Watelin, et de mademoiselle Valentine Pèpe.

Quant à M. Rochegrosse, et à sa *Légende merveilleuse de la reine de Saba et du roi Salomon*, où les classerai-je ? C'est une illustration d'une archéologie fantaisiste, d'un coloris aigre-doux, mais amusant, qui montre abondamment, comme toujours, une imagination anecdotique, un esprit menu et un talent non douteux de metteur en scène. M. Rochegrosse ferait un rare inventeur de ballets. — J'ai aussi laissé de côté toute une catégorie de vastes et médiocres mythologies (dont je retiens seulement une gentille figure de femme, une *Léda* de M. Calbet), et quantité de tableaux d'histoire, dont certains, comme la grande toile de M. Duffaud : *les Anglais en Irlande*, ou comme le petit tableau de M. Cormon : *les Bandes du connétable de Bourbon*, rappellent un peu Delacroix. Je ne

vois pas bien la raison qui a pu pousser M. Chartran à refaire, dans des dimensions considérables, le portrait de Richelieu, pris à un moment épisodique et sans intérêt, avec toutes les allures d'un traître de comédie. Je ne trouve pas moins inutiles *les Savants* de M. Roybet. Rien de plus insipide que l'éloquence qui parle sans rien dire.

*
* *

Je réunis en un seul groupe la sculpture des deux Salons : car, en vérité, il n'y a là qu'une poignée d'œuvres. On est si habitué à entendre vanter la supériorité de notre école française, qu'on est stupéfait, à cette exposition, de la disette de talent et de vie qu'elle révèle. On ne saurait croire à un tel manque d'âme, à une froideur, à une platitude, à une indifférence aussi révoltante. Il se dégage de cette immense galerie de plâtres et de marbres une puissance d'ennui qui suffoque. On se demande comment les auteurs ont pu y résister, aller jusqu'au bout d'œuvres qui les intéressaient si peu. On dirait que la plupart n'ont cherché qu'à reproduire grossièrement le modèle d'après des mesures, à donner l'aspect uniforme de la peau d'un corps banal, fixé en une attitude quelconque. Vraiment on est heureux de sentir le souffle de Rodin, qui balaye cet air lourd, comme un vent de mer rude et sain. — A quelle cause attribuer cet abaissement de notre sculpture ? A la tradition académique, qui regarde non la vie, mais la forme abstraite, inanimée, sans amour, sans réalité ? Au découragement, bien naturel d'ailleurs, d'un art qui, non seulement ne trouve plus sa place dans la vie moderne, réduit à l'exécrable monument officiel, au buste, ou à la statuette, mais qui y trouve à peine son inspiration ? Car comment représenterait-il la réalité de notre temps ? Le costume moderne se refuse à être exprimé par lui ; et l'emploi du nu est un problème, résolu cette année par la hardiesse de Rodin, mais dont la solution est seulement possible en certains cas très rares, comme celui de la statue en quelque sorte héroïque, ou mythique, de Hugo. Reste l'évocation de figures idéales. Mais un très petit nombre en est capable. Reste alors le pastiche, le ressouvenir de l'Antique ou de la Renaissance. Et ce sont,

en effet, ces froides copies d'élèves, ces sortes de discours latins, qui remplissent nos expositions. Il faut nous estimer heureux quand ils sont vivifiés par une passion érudite, comme celle d'un Frémiet, ou par quelques-uns de ces éclairs de sentiment païen, qui se rallument parfois dans un artiste de sang latin.

Le *Victor Hugo* de M. Rodin est représenté nu, assis sur un rocher, écoutant les voix de la mer et de sa pensée. Une énorme force matérielle déborde de ses larges mains, de ses pieds gras, de son dos charnu, de son mufle de lion, de son front tendu, de ses muscles gonflés, de toute cette chair bossuée de sève, bouillonnant de colère, de passion, de sensualité. Et son esprit est maître de soi, presque froid. Il semble qu'on entende de puissantes musiques, que gouverne une volonté surhumaine.

A quelques pas de cette symphonie, un chant de flûte évoque la Grèce antique : ce sont les statuettes de M. Félix Voulot, délicieuses Tanagra, mais vivantes, agrestes, d'une élégance qui n'a rien de mièvre, et comme parfumées de l'odeur des bois et des montagnes ; figures faunesques, sourires léonardesques, jeunes femmes qui dansent avec un emportement de plaisir, jeunes mères qui embrassent leurs petits avec une ardeur de bacchante, une douceur fiévreuse. Il y a plus de force et d'imagination contenues dans ces petites œuvres, que dans la plupart des grandes statues et des monuments prétentieux du Salon.

Je retrouve aussi une étincelle de la poésie antique dans la belle *Tête de Femme* de M. Schnegg, et dans la volupté juvénile qui emporte *la Faunesse et le petit Satyre* de M. Soulès.

Le Monument des Enfants du Gard, de M. Antonin Mercié, est d'un sentiment pâle, mais pur et gracieux; l'adolescent qui tombe et la patrie voilée, semblable à une Diane, ont un parfum hellénique très lointain. *L'Amour et le Paon de Vénus*, par M. Frémiet, est un bibelot précieux, d'un style maigre, sec, mais hardi, savoureux, et qui sent la verdeur raffinée du xve siècle italien. — L'*Alphonse Daudet*, de M. de Saint-Marceaux, a une douceur sereine. — *Les Mineurs*, de M. Constantin Meunier, ne montrent pas sa puissance ordinaire. — Il y a de la jeunesse et de la force dans la *Loïe*

Fuller et les *Cariatides* de M. Pierre Roche. — Des bustes volontaires de M. Dalou, un *Saint-Saëns* de M. Paul Dubois, un *Falguière* de M. Marqueste. — M. Récipon expose un grand haut-relief en plâtre : *Chacun porte son faix*, dont l'idée est belle, mais l'exécution peu frappante. — *Le Froid*, de M. Roger-Bloche, est une œuvre vraiment émue. — Enfin, je note le bon effet de certaines sculptures en bois, comme le *Portrait de Harpignies*, par M. Theunissen, et je me contente d'énumérer les *Masques* de M. Aranson, *la Femme sortant du bain* et *le Secret*, de M. Bartholomé, les statuettes de M. Marque et de M. Rivière, deux œuvres assez fades de M. Puech, les bustes de MM. Badin, Bouval, Broutelle, Grosjean, Laporte, Verlet, Van der Straeten, la *Maternité*, de M. Boutry, les *Animaux*, de M. Waldmann, la *Nymphe de Diane*, de M. Rispal, le *Satyre*, de M. La Spino, *les Danaïdes*, de M. Mulot, l'*Aveugle*, de M. Hotger, *la Mère et l'Enfant*, de M. G. Charlier, et les plâtres de M. Fix-Masseau.

*
* *

Peinture et sculpture règnent jalousement au Salon. On peut même dire que la peinture y est souveraine absolue. Elle s'est fait la part du lion ; elle s'est arrogé les meilleures salles : elle absorbe l'attention du public ; et tout le reste, architecture, dessin, gravure, aquarelle, pastel, miniature, objets d'art, ne reçoit guère la visite que de promeneurs égarés qui cherchent la sortie. J'aurais voulu décrire ces salles délaissées, où dorment mélancoliquement tant d'œuvres d'un grand travail, modeste, et souvent poétique. J'aurais voulu signaler, parmi tant d'excellents dessins, ceux de MM. La Touche, la Gandara, Vidal, Marcel Baschet, Marc-Térence Muller, José Engel, de mademoiselle Breslau, le robuste *Portrait de M. Franc Lamy*, par M. Benjamin Constant ; — les jolis pastels de MM. Séon, Guillemin, Grun, Trémolières, Aman-Jean, Vollet, de mesdemoiselles Juliette Dubufe, Lavrut et Amélie Sauger, surtout les *Notes d'Espagne* de M. Milcendeau ; — les aquarelles de M. Garat et de M. Grasset, la spirituelle petite fantaisie païenne de M. Raoul du Gardier ; — les fines et intelligentes miniatures de madame

la comtesse d'Auerstædt, de mesdemoiselles Laforge-Gaudo, Marcelle Waldmeier, Jeanne Burdy, Louise Saint, celle de mademoiselle Marguerite de Montille, d'une rare distinction ; — les lithographies et les eaux-fortes en couleurs de M. Rivière et de M. Henry Detouche, les eaux-fortes et les pointes sèches de MM. Raffaelli et Desmoulin, le *portrait de M. Rodin*, par M. Besnard, les *Rêveries*, de M. Carrière ; — les *Projets de temples pour les religions futures*, de M. Garas, qui sont plutôt œuvres de peintre, de poète ou de musicien que d'architecte, mais qui dénotent une certaine grandeur d'imagination et des qualités de coloriste ; les maisons et les meubles de MM. Plumet, Selmersheim et Lambert ; — l'originalité tourmentée des argents et des bronzes de M. Carabin, sa statuette d'*Otero*, en argent et pierres précieuses, les grès de M. Michel Cazin, avec leur large ornementation de branches de sapins et de châtaigniers, les bijoux de M. Nocq et de M. Falize, la verrerie de M. Tiffany, l'éclat frais et un peu sec des bijoux de M. Lalique, peu soucieux d'embellir satisfaits de leur propre élégance, les charmantes reliures de madame Jeanne Rollince — et la robe brodée de M. Prouvé et de M. Courteix, *Bord de rivière au printemps*, rivière de féerie, enveloppée du vol de prétentieuses libellules, printemps d'opéra, d'une poésie un peu théâtrale, et qui n'a pas sans doute « la grand'beauté naïve de la jeune saison ».

Enfin j'aurais voulu montrer, en dehors des deux Salons, tout un groupe de forces, âprement éprises de liberté, jalouses de leur indépendance, même quand personne ne songe à la menacer, ou même quand elle est plus imaginaire que réelle : *la Dix-septième Exposition des Artistes indépendants*. Malgré leur titre, les réminiscences sont naturellement plus fréquentes chez eux que les pensées originales ; et beaucoup de ces révolutionnaires ont au fond des âmes académiques. Mais, si leur Salon de cette année ne laisse pas pressentir un mouvement nouveau, il montre au moins une douzaine de très intéressants artistes qui feraient le plus grand honneur à la *Société nationale*, où quelques-uns exposent d'ailleurs. Je retrouve parmi eux M. Milcendeau et M. Maurice Denis, qui a beaucoup de charme, très juvénile, un peu enfantin. J'aime aussi les harmonies graves et nuancées de M. Cézanne, les natures

mortes et le *Jardin aux roses*, de M. Charles Guérin, d'une élégance à la fois jeune et ancienne. Je note l'esprit et le fin coloris de M. Ibels, les bretonneries archaïques de M. Sérusier, *les Baigneuses*, de M. Van Rysselberghe, l'intelligence délicate de M. Sinet, les paysages de MM. Signac, Luce, Vallotton, Chanaleilles, Lebasque, Francis Jourdain, les portraits de MM. Bonnard, Lacombe, G. Roby, les tableaux de MM. Lemmen, Vuillard, A. Albert, les gravures de M. A. Ouvré. On voudrait s'arrêter, tâcher de caractériser chacun, de deviner les promesses d'avenir de quelques-uns. Mais il y a là encore mille douze peintures ou sculptures qui s'ajoutent aux six mille sept cent soixante-douze des deux Salons officiels ; et il est impossible de faire tenir, dans les limites d'un article, un nombre d'œuvres d'art égal à la population d'une assez grande ville. Il faut se contenter de l'impression d'ensemble, des lignes principales. — Cherchons à les dégager.

***

Un de ces matins derniers, je revoyais rapidement les deux Salons des Champs-Élysées. C'était un jour de pluie, il était de bonne heure : aussi j'étais presque seul dans ces immenses galeries du premier étage, parmi les milliers de formes tourbillonnantes, le silencieux tumulte. Je pensai brusquement aux esprits dont ces peintures étaient l'image; et j'eus l'impression étrange d'un grand cerveau désordonné : le cerveau de sept mille artistes, miroir de toute une époque. Je me demandai : Que veut dire ce cerveau ? A quoi s'intéresse-t-il ? Qu'exprime-t-il de la vie ? Quelles forces ? Quels désirs ? Quelles puissances intérieures ? — Dans les belles époques d'art, un sentiment commun se reflète chez la plupart des artistes, petits et grands : il y a bien des peintres médiocres dans l'Italie de la Renaissance ; il y a même bien des tableaux médiocres parfois chez leurs grands peintres ; mais chez tous, une même adoration de la beauté et du plaisir, un culte brûlant de la personnalité. Les Hollandais ont l'amour patient et passionné de leur vie quotidienne. Les Flamands du XVIIe siècle ruissellent d'une joie matérielle, d'une ivresse dionysiaque. — Ici, quelle passion ? Quel reflet des passions actuelles ? Ce

n'est pas la foi religieuse, ni le sentiment populaire, ni le sentiment patriotique, ni un amour un peu fort pour l'action, pour la vie, pour la beauté ; ce n'est même plus, comme ce fut un moment, la recherche ardente d'une technique nouvelle, d'une expression plus neuve et plus intense des formes et de la lumière. Nulle passion commune, et pourtant, dans ce chaos confus, nul égarement d'esprit, même aux *Indépendants*, nulle folie. Au fond, le caractère général de cet amas de sensations, c'est la froideur de l'âme. Chez les pires, — naturellement les plus nombreux de beaucoup, — une indifférence bruyante fait des gestes violents pour cacher son néant. Chez les meilleurs, — cette aristocratie un peu pâle et distinguée de la *Société nationale*, à laquelle il convient de joindre quelques artistes excellents de la *Société* rivale et des *Indépendants*, — c'est une curiosité fine, une émotion discrète, une tendresse un peu tiède, un plaisir d'intelligence tranquille et de délicate sensation, une sorte de douce musique de chambre. Trois ou quatre ont une âme plus profonde; mais ils sont isolés de la foule, isolés les uns des autres, isolés presque de la vie moderne : ils rêvent. Ce sont les adagios élégiaques de Carrière, les scherzos et les fantaisies de Besnard. Enfin la tragédie de Rodin, puissante et obscure, qui s'ignore elle-même, et que ses commentateurs dénaturent en essayant d'y mettre de la clarté, sans attaches réelles avec le reste de notre art contemporain, aussi isolée, aussi adulée, aussi mal comprise, qu'au XVIe siècle celle de Michel-Ange, voix de la force et des désirs aveugles et emportés d'un seul homme. Le plus grand nombre est froid, aspire au repos ; les plus sincères le disent.

Assez extraordinaire semble d'abord cette froideur de l'artiste dans une époque violente, même tragique. — Mais quand on réfléchit, on se demande si, après tout, l'on ne prête pas à l'époque une vie qu'elle n'a point, et si elle n'est pas bien plus d'accord que nous ne croyons avec cet art. Ils disent vrai, ces spectateurs indifférents et las, dont je citais le mot tout à l'heure, bien plus vrai qu'ils ne pensent : « Nous avons FAIT cela... » La froideur de l'artiste répond à la froideur de la foule à laquelle il s'adresse, — à cette terrible indifférence, sur laquelle nous trompent quelques convulsions

passagères, causées par une poignée d'hommes. La tragédie n'est que dans quelques esprits, qui de temps en temps réussissent à soulever la masse; mais le grand corps est engourdi, à demi paralysé; il ne croit plus au passé, il ne croit plus — ou pas encore — à l'avenir ; il est à la recherche seulement de distractions puériles, désireux surtout de repos. Le feu tombe, — le feu où « l'ouvrier industrieux ploie le fer pour sa pensée nouvelle et pour son beau travail »; le feu, sans lequel « nul artiste ne porte à sa beauté suprême l'or » qu'il fond et qu'il forge :

Col fuoco il fabbro industre il ferro stende
al concetto suo nuovo e bel lavoro,
nè senza fuoco alcuno artista l'oro
al sommo grado raffinando rende [1].

ROMAIN ROLLAND

1. Michel-Ange. *Sonetto XLII.*

ISLAM[1]

III

Un nouveau printemps mettait une douce joie sur la terre; les fleurs s'ouvraient dans les vertes prairies où les enfants et les femmes les cueillaient en poussant de légers cris. Leurs rires montaient très haut en fusées vers le ciel, puis se perdaient soudain dans l'espace. Embarrassés dans leur long *intari* qu'ils relevaient en courant, les yeux brillant d'un éclat extraordinaire, les enfants s'excitaient mutuellement jusqu'à l'instant où, las de leur exubérance inaccoutumée, ils tombaient sur l'herbe et les fleurs en se disant des paroles confuses. Ils fermaient aussi leurs paupières sur leurs yeux fatigués par la belle et large clarté inondant la colline d'Anatolou-Hissar.

Tout frémissait d'une joie nouvelle; seule, comme si elle reflétait sur son visage l'uniforme blancheur du linceul d'Ibrahim-bey, Éminé vivait indifférente et morne.

Depuis deux ans, elle avait épousé Noureddin-pacha; il aimait toujours en elle sa beauté et son élégance, et l'entourait d'une affection prévenante. Mais un découragement le prenait à la voir constamment plongée dans une tristesse d'où rien ne pouvait la distraire.

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 mai.

Elle l'aimait passionnément, tout en ne sachant ni ne voulant oublier le passé; elle sentait que la fleur blanche de son âme avait été arrosée du sang d'Ibrahim et que sa vie serait toujours hantée de visions sanglantes. Subitement, ses yeux croyaient voir, sur la natte fine et dorée, comme l'éclat pourpre d'un effeuillement de coquelicots.

Noureddin espérait que le temps et son affection efface-raient ce souvenir terrible, qui compromettait la santé de sa femme et leur bonheur. Hélas! après sa journée passée au ministère de la guerre, quand il rentrait le soir, fatigué, par le dernier bateau du Chirketi Haïrié[1], il la trouvait debout qui l'attendait et s'efforçait de paraître heureuse; mais les yeux d'Éminé démentaient le sourire de ses lèvres, et une gêne extrême commençait à s'établir entre eux.

Un soir, il était rentré plus tard que de coutume; il avait dû passer par le quartier de Kassem-pacha, à Stamboul; les femmes l'avaient invectivé suivant leur habitude.

Les femmes du quartier de Kassem-pacha ont toujours eu et ont encore le droit de railler les ridicules et les travers que peuvent offrir les personnages de l'Empire; elles leur tirent la barbe ou les vêtements, les houspillent de la plus belle manière, en leur disant des vérités et leur donnant des conseils intimes ou politiques. Leurs réflexions témoignent de leur intelligence, mais leur langage est d'une vigueur embarrassante.

Aussi, encore irrité de toutes les vexations qu'il avait subies, Noureddin-pacha resta-t-il interdit quand sa femme lui demanda la permission d'aller s'installer au kiosque d'été, pour pouvoir plus souvent prier sur la tombe d'Ibrahim, enterré au cimetière du *tekké*.

Un sentiment de jalousie traversa son cœur; mais, inquiet de la santé d'Éminé, il consentit passivement. Il songeait qu'il ne pouvait être question pour lui d'accompagner sa femme : les préparatifs de la guerre turco-grecque absorbaient tout son temps et l'obligeaient à aller chaque jour au ministère. Afin de voir régulièrement Éminé, il lui faudrait monter dîner avec elle pour redescendre aussitôt au *yali*, de façon à se reposer et à s'embarquer par le premier bateau du matin pour Stamboul.

1. Compagnie de bateaux faisant le service du Bosphore.

Tout cela le rendait soucieux, mais il ne voulut rien en laisser paraître et donna des ordres au *vekyl-hardj* pour l'installation de sa femme au kiosque d'été.

*
* *

Dès son arrivée, Éminé, suivie de ses esclaves, se dirigea vers le cimetière du *tekké*. Elle regardait devant elle les *bostandji* qui descendaient au village en courant. Les pieds enveloppés de linges que retenaient des lanières de peau de chèvre, ils cherchaient nerveusement un point d'appui pour ne pas glisser dans leur course rapide, et les pierres roulaient parfois sous leurs pieds avec un long bruit sourd qui finissait doucement en une plainte lointaine.

Ces hommes pliaient sous le fardeau de leurs paniers de fraises, enfilés à de longues gaules qu'ils portaient sur leurs épaules, et leur front était penché, alourdi par le labeur et la préoccupation constante de ne point faire un faux pas. De grosses gouttes de sueur tombaient très vite, brillaient un instant au soleil, puis s'écrasaient en taches sombres sur les larges pierres qui dallaient le chemin menant vers Anatolou-Hissar.

Au cimetière, un groupe de femmes et d'enfants venus du village s'étaient assis parmi les tombes surmontées de turbans blancs ou verts, et contemplaient le Bosphore en silence. Un peu plus loin, à l'écart, dans un coin abrité, quelques-unes couvraient un feu qu'elles avaient allumé pour réchauffer leur repas apporté dans des *zembil*[1].

Le jour finissait et l'heure où la terre entre dans l'ombre était proche. Les mères, attirant à elles le plus jeune de leurs enfants, qu'elles berçaient doucement dans leurs bras afin de l'emporter endormi jusqu'à leur demeure, chantaient, les yeux fixés sur les tombes. L'une d'elles, découvrant son sein gonflé de lait, le mit dans la bouche avide de son nouveau-né, qui suça la vie en souriant dans cet empire des morts.

Éminé s'approcha du cimetière, fit signe à ses esclaves de ne point la suivre et, traversant le groupe des femmes qui se hâtaient de refaire leurs *zembil* pour rentrer chez elles avant la fin du jour, elle leur rendit gravement leur salut. Dans sa

1. Paniers.

marche lente et incertaine, elle cueillait les coquelicots rouges qui fleurissaient au bord des tombes; elle les effeuillait et laissait derrière elle un sillage sanglant.

Près du tombeau d'Ibrahim, les cyprès s'élevaient sombres dans l'air pur et, mystérieusement, de la plaine, montait une rumeur qui mourait aux pied des ensevelis. Éminé regarda longuement autour d'elle, baissa les yeux et vit l'effeuillement des coquelicots. Pressant ses deux mains sur son cœur qui frémissait d'épouvante, elle fit encore quelques pas et fut couverte alors de la lueur pourpre du soleil couchant.

Défaillante, elle écarta son voile et s'affaissa sur la molle verdure qui poussait à l'ombre éternelle du tombeau d'Ibrahim. Elle posa son menton dans la paume de sa main, et regarda le soleil s'allonger aux pieds de la terre. Elle pleurait maintenant comme seules savent pleurer les femmes qui ont longtemps souffert, avec des larmes qui ne marquaient point son beau visage impassible.

Dans sa détresse, elle ne voulut point voir Leïla qui s'approchait d'elle; mais la courtisane s'inclina, prit sa main qu'elle baisa et lui dit :

— O mon doux agneau, ne pleure pas; laisse à ton cœur le temps de reprendre courage. Repose ton âme qui tremble, épuisée par tes pleurs. Et permets-moi de couvrir ta tête avec le pan de ton vêtement, car tes cris et tes sanglots vont bientôt détruire la beauté du silence.

Puis toutes les deux restèrent longtemps sans parler, car le silence unit mieux les âmes que les vaines paroles. Plus tard, quand Leïla voulut quitter le cimetière pour aller chanter ses appels d'amour sur les ruines des murs écroulés, elles se dirent des choses simples et familières d'une voix très faible et qui leur parut lointaine.

Les buées de la terre montaient vers le ciel pour retomber aussitôt en voiles imprégnés de rosée. Et, pareil aux petites âmes qui passent sur les lèvres des enfants mourants, un pâle sourire errait sur leurs bouches entr'ouvertes.

— Dans la nuit profonde, bientôt les illustres passants vont venir! dit avec gravité Leïla.

Et, rajustant son *feredjé* sur ses épaules, elle s'éloigna.

*
* *

Elle marchait vite, glissant comme une vision. Sur son visage resplendissait la certitude qu'elle avait de remplir une mission d'amour.

Le regard fixé sur le monde d'obscurité qu'un bois de cyprès mettait devant elle, elle fuyait, le cou tendu, le front caressé par la douceur de l'air. Ses lèvres tremblaient comme le croissant phosphorescent que Dieu a suspendu dans le ciel; et, arrivée devant le mur en ruine, elle monta de pierre en pierre jusqu'au sommet de tout l'écroulement.

Elle resta debout, silencieuse, reprenant haleine; puis, de sa voix calme et pure, elle chanta l'appel aux illustres passants. Son visage entièrement découvert s'éclairait de la clarté limpide de la lune qui montait dans les cieux encore bleuissants, et ses yeux qui guettaient aperçurent non loin d'elle, à l'ombre intense d'un pin parasol, un homme qui lui parut vraiment illustre.

Souriante, elle descendit dans cette ombre profonde où l'amour pouvait vivre et mourir doucement à l'abri des regards...

— Les dorures qui couvrent ta poitrine sont sans doute l'enseigne de ta grandeur ! — dit-elle en regardant l'uniforme de Noureddin.

Irrité de voir que sa femme était allée ainsi, dès le premier jour, au cimetière, il était venu à sa rencontre.

Sans répondre, il vida sa bourse sur les genoux de Leïla, en s'excusant de ne pas avoir mieux à lui offrir.

— Quelles courtisanes as-tu donc connues pour en ignorer le prix ? — dit-elle d'une voix rêveuse. — Que d'argent, gloire à Dieu ! pour la minute de l'heure où ta vie s'est mêlée à la mienne.

— Ce que je t'ai donné, tu me l'as rendu par ta joie à me connaître !

— Puisque tu es si riche alors que tant d'autres sont si pauvres, va porter tout cela au *tekké* que tu vois là-bas et donne-le au saint derviche Saadetdin qui l'habite. Il changera cet or en *tchorba*[1] pour ceux qui ont faim. A moi,

1. Soupe.

donne encore un baiser de tes lèvres parfumées comme celles d'un sultan; et si ton amour renaît au contact des miennes, une pièce d'argent que tu poseras sur mon front sera le signe très suffisant de ta gratitude.

Noureddin restait couché sur l'herbe auprès d'elle, ne songeant plus à la quitter, car il éprouvait un charme infini à admirer la grande beauté de cette fille qu'un hasard faisait entrer dans sa vie au moment où l'offensait la froideur de sa femme. Et même n'en eût-il pas été ainsi, qu'il sentait combien il lui serait impossible maintenant de se détourner d'elle.

Et, oubliant de scruter son cœur, il se dit simplement :

« C'était ma destinée. »

Il se leva et tendit les bras, en murmurant :

— Je reviendrai demain, Leïla.

*
* *

Pendant les longues journées qu'Éminé-hanem passait à se promener dans l'immense domaine, elle rencontrait souvent Leïla et, maintes fois, elle avait essayé de la ramener à une autre vie. Mais la courtisane restait respectueuse du premier Enseignement, et cela avec une telle assurance que nul raisonnement ne pouvait vaincre sa résolution.

Éminé n'avait plus l'excuse de se dire qu'elle espérait pouvoir la convertir : aussi ses conversations avec elle devenaient, par ce refus même de changer d'existence, un manque absolu aux convenances et aux usages.

C'est pourquoi elle résolut d'avoir une dernière entrevue avec la pauvre fille et de tenter l'impossible pour la réduire à ce qu'elle regardait comme une vie louable. Mais, aux premiers mots, Leïla se retourna fièrement et lui dit :

— Tu voudrais aussi, peut-être, m'apprendre à lire, pour que je répète comme toi des paroles qui ont déjà servi!... Tu voudrais lier mon corps et ma bouche, m'enlever toute la liberté de vivre suivant le sens de la terre. L'amour n'a point germé dans ton cœur, et tu ne sais pas, sans doute, que Mahomet a dit : « Ayez compassion les uns des autres. » Je sais, en vérité, que si toi et tes semblables étiez des courti-

sanes, seuls les riches verraient la beauté de votre corps. Alors, à vos doigts, je suppose, brilleraient les anneaux incrustés de rubis qui lancent des étincelles ardentes pareilles aux prunelles des tigres amoureux. Moi, je veille les illustres passants qui, le soir, passent attristés; je sais bien qu'ils ne sont jamais illustres, mais l'Enseignement dit qu'il faut les traiter comme tels, parce que c'est une manière de consolation à leurs misères; et je leur offre ma beauté, qui est grande.

Cachant sa figure entre ses mains amaigries, Éminé l'arrêta dans son discours :

— Tu n'es occupée que de choses d'impudeur, tais-toi! je t'en conjure, — dit-elle d'une voix brisée, — tais-toi!

Et, s'asseyant sur une pierre au bord du sentier, elle détourna la tête.

La courtisane, sans comprendre ce qui se passait dans son cœur, pensa que l'entretien avait assez duré. Elle s'éloignait, quand Éminé la rappela.

— Je m'en vais, — répondit-elle avec dignité, — je m'en vais pour ne plus vous revoir. Vous avez honte de moi, et je n'aime pas cela. L'herbe croît déjà, aussi épaisse que ma chevelure, sur le chemin qui menait de mon cœur au vôtre... Semblable à tous les riches de la terre, tu es égoïste, et tu ne veux me donner ton amitié qu'à la condition que je dise comme toi. Tes yeux voient toujours de vilaines choses, et tu te fâches parce que les miens ne peuvent en voir que de belles... Tu es la rosée de mes yeux, mais l'Enseignement est l'Enseignement. Tu tiens à tes belles manières, et moi aux miennes. Je te salue, Éminé-hanem.

Et, se baissant, elle lui fit un profond *témennâ*[1].

— Approche, dit durement Éminé, obéis-moi!

Leïla posa son paquet à terre, et, prenant une attitude respectueuse, s'approcha.

Alors Éminé, l'attirant à elle, lui passa son bras autour du cou et l'embrassa, l'appelant « ma sœur ».

— Je sais, — murmura la pauvre fille qui pleurait d'attendrissement, — je sais que tu m'as souvent parlé du remords que j'aurais de n'avoir pas fait ce que tu me dis, mais je pense

1. Salut.

que c'est un sentiment inutile; si jamais je fais une action mauvaise, je la laisserai derrière moi pour ne m'occuper que des bonnes actions que je pourrai faire en regardant devant moi. C'est ainsi qu'on répare vraiment ses fautes, et non pas en s'enfermant pour compter les soupirs de son cœur. Aussi, à vous voir si instruite dans les choses inutiles, comme la longueur de la terre et les profondeurs de la mer, je me désole que vous connaissiez si peu le sens de la vie selon la terre. Vous ne savez que les choses mortes du passé, et rien des choses vivantes du présent.

Éminé voulut se lever, mais, se mettant à genoux devant elle, la courtisane lui enveloppa les pieds de ses bras nus.

— Attends, il y a une chose que je te cache. Mon âme est dans les ardeurs malfaisantes. Depuis de longs jours, je crois que je n'aime plus tous les hommes, mais un inconnu qui vient, chaque soir, passer une heure auprès de moi. Il m'attire à lui avec la puissance d'un lion royal, il jette l'or dans les plis de mes vêtements et, lorsque la rosée d'amour de ses baisers tombe sur mes lèvres, je crois mourir de bonheur. Ses paroles, que je ne comprends pas toujours, doivent être l'harmonie de l'univers. Je lui ai révélé les douceurs de l'amour et j'ai peur de céder à ses supplications. Il me demande de vivre pour lui seul dans un *yali* qu'il m'a fait préparer; il veut, comme toi, m'enlever ma liberté... Vois, — dit-elle en tirant une photographie de son sein, — vois la beauté de son visage.

Éminé posa l'image sur ses genoux et, prise de pudeur, elle suivit, pour se donner une contenance, le vol puissant et calme d'un oiseau de proie qui s'élevait très haut dans l'azur.

De ses yeux grands ouverts, l'ardente lumière s'infiltrait dans tout son être : éblouie, aveuglée, elle baissa la tête et resta un instant dans une obscurité profonde; puis son regard redevint limpide.

Elle vit la photographie qu'elle avait posée sur ses genoux. Brusquement, son cœur s'élança, prêt à bondir de sa poitrine. Elle sentit le sang affluer à grands coups à ses tempes et sous ses paupières brûlantes. Il lui sembla que toute la vie de ses veines y courait comme un fleuve qui se précipite dans un gouffre. Elle se leva et resta très droite, immobile, semblable à un cyprès foudroyé que la bourrasque va déraciner, puis,

balançant doucement la tête, elle resta encore un instant indécise et, subitement, se mit à fuir à la façon des bêtes poursuivies.

Elle fuyait vers l'abîme d'une carrière abandonnée. Leïla crut à un danger invisible et terrible : dans sa frayeur, elle regarda à ses pieds, croyant apercevoir le long animal qu'il ne faut jamais appeler serpent, car il se jette aussitôt sur vous. Mais bientôt, remise de son trouble, elle reprit son sang-froid et, comprenant la mort affreuse qui attendait Éminé au bout de sa course, elle poussa le cri aigu que poussent les bergers quand ils veulent contourner leur troupeau et s'élança derrière elle.

Son corps fendait l'air avec une rapidité surprenante ; le doux vent d'été tourbillonnait légèrement autour d'elle avec l'ivresse des fées dansantes, et son *féradjé* vert se déployait au vent, superbe comme un lambeau de l'Islam.

Elle aimait Éminé à sa manière et voulait lui sauver la vie : car la vie, pour cette jeune femme, semblait être plus belle que le plus beau des récits inventés par les conteurs publics. Frissonnante, Leïla songeait que, si elle n'arrivait pas à l'arrêter dans sa course, elle ne relèverait plus qu'un pauvre corps inerte dont toute la blancheur délicate serait déchirée, ensanglantée par des os brisés et rougissants.

Prise du désir ardent de la retenir, elle résolut de sauter un haut mur qui se trouvait devant elle et que la jeune femme avait évité par un détour. Elle comprit qu'il fallait couper sa fuite ; alors, criant : *Allah, il Allah !* comme le font les troupes à l'assaut, elle ferma les yeux et sauta dans le vide.

Elle tomba sur de hautes herbes dont elle sentit la fraîcheur sur ses mains et sur ses joues. Une vivifiante rosée baignait son front, qui lui sembla lourd de douleur ; mais, s'étant relevée avec effort, elle fut couverte d'un ruissellement de son sang, qui passait sur ses yeux comme une pluie tiède d'avril.

A travers ce réseau sanglant, elle aperçut Éminé qui arrivait vers elle. Elle sentit même le frisson de l'air au long de ce corps agile, en cette course vertigineuse.

Elle mesura son élan avec calme et fondit sur Éminé, l'enlaça de ses bras nerveux et la renversa violemment à terre. Puis, comme font les bergers pour leurs bêtes indociles, elle s'assit sur elle, avec l'abandon lassé des gens hors d'haleine.

A quelques pas, la carrière de granit blanc ouvrait son abîme que le soleil pailletait d'or.

Leïla suffoquait; sa respiration déchirait sa poitrine. Dégrafant le corselet de cuir soufre qui soutenait ses seins, elle ouvrit largement sa chemise en gaze de Brousse. La bouche béante, les narines dilatées, elle regardait fixement devant elle, essuyait machinalement le sang qui coulait sur ses joues. Sa blessure n'était pas grave; elle en était bien sûre : aussi n'était-ce pas à cela qu'elle pensait, mais à Éminé-hanem; une sourde colère qui s'était préparée en elle allait éclater.

Elle cherchait à la laisser venir avec des paroles de bonne éducation, mais sa volonté fut vaincue.

— *Bok! bok!* — cria-t-elle, — *bok* pour les giaours!

Rien ne pouvait être plus grossier que ce terme. Et voilà qu'elle le disait! C'était vraiment affreux.

Elle en sentit toute l'inconvenance et pourtant elle poursuivit son discours :

— Tu voudrais me ramener à ce que tu appelles le bien, et tu veux commettre le plus abominable des actes! Tu veux te tuer, toi-même, comme les giaours le font dans leur pays... Commence donc par te délivrer de tes péchés au lieu de t'occuper des miens! Quel manque de jugement et de dignité que ce besoin d'actions violentes!... Malédiction sur l'écriture des giaours qui éloigne les femmes du sens de la terre! Tu mets des robes de Paris, mais sous leur corsage ton cœur se vide!... Chiens, fils de chiennes, voilà ce que sont tes giaours!

Elle savait une quantité considérable d'injures qu'il est préférable de débiter dans un ordre convenu; mais, ce jour-là, elle manquait de mémoire et, oubliant tout à fait la poésie des belles manières, elle cria encore une phrase qui voulait dire beaucoup de choses laides.

Espérant qu'elle venait ainsi d'envoûter définitivement la chrétienté, elle se leva et regarda Éminé qui pleurait. Alors une tendresse infinie monta dans ses yeux que la lumière de son âme éclairait d'une clarté radieuse, et, se baissant, elle murmura :

— Qu'as-tu, enfin? dis-le-moi. Ce sont les écritures, n'est-ce pas, qui te remontent à la mémoire?

Mais, de sa blessure, le sang se remit à couler goutte à

goutte ; l'une d'elles tomba sur son soulier de cuir soufre. Elle parut atterrée et dit tout haut :

— *Aman !* j'ai oublié de les enlever pour courir ; ils sont perdus !

Elle enleva ses chaussures, les prit avec précaution et, tirant de son sein un mouchoir de batiste, elle les essuya doucement, avec un soupir de résignation.

Éminé-hanem reconnut un des mouchoirs que son mari avait reçus dernièrement de Paris : elle poussa un cri plaintif et chercha à se relever. Mais la courtisane la retint par le bras et lui dit solennellement :

— Je crois qu'un démon européen est entré en toi. Peut-être ferais-tu bien d'aller te purifier à la tombe du Prophète.

Éminé restait silencieuse, ne voulant point dévoiler à cette fille du peuple qu'elle était la cause involontaire de son désespoir. Sa bonté et sa fierté se refusaient à cette action d'une âme vulgaire. Son cœur venait à tout jamais de se flétrir en elle. Elle le sentait desséché comme le lit d'un torrent tumultueux que des convulsions souterraines auraient brusquement détourné de son cours naturel. C'était fini, elle ne voulait plus vivre !

— Monte sur mon dos, viens que je te porte vers ta demeure : tu es plus faible qu'un enfant, — dit Leïla qui l'observait avec un regard farouche. — C'est la première fois que je regrette de ne pas être riche : car, si je l'étais, je te ferais suivre pour savoir quel est le chagrin de ta vie, afin de pouvoir te consoler.

Elle porta Éminé jusqu'au tournant du chemin, dans l'ombre et le silence.

Hassan-agha surgit devant elles.

— Que Dieu soit loué ! — cria-t-il d'une voix qui fit revivre leur âme brisée par l'émotion. — Notre glorieux padishah Sultan Abdul-Hamid vient d'ordonner à ses armées invincibles de marcher contre les Grecs.

Leïla posa Éminé sur le gazon ; elles se considérèrent, un instant. Et, l'ardente ferveur patriotique ayant gagné leur cœur, elles dirent ensemble d'une voix forte et chantante :

— *Amin*[1] !

1. « Ainsi soit-il ! »

Abritant alors leurs yeux de leurs mains tremblantes, elles virent devant elles Mohammed qui s'exerçait, comme toujours, à trancher de son sabre des têtes imaginaires. La lame, aiguisée par des hommes qu'animait une ardeur guerrière, brillait d'un grand éclat au-dessus de sa chevelure ; chaque fois, elle traçait une courbe savante et précise. Tout à coup, un frisson de mort passait dans l'air ensoleillé : les têtes des ombellifères de la prairie volaient autour de lui dans l'espace, puis tombaient lourdement sur la terre comme des êtres brusquement privés de vie.

Hassan-agha le regardait, les yeux pleins de larmes, parce que son orgueil de l'avoir élevé était immense et, se retournant vers Leïla, il lui dit :

— Femme, réjouis-toi, nous emmenons ton fils à la guerre.

Alors, elle qui était si fière pourtant, se mit à pleurer devant le vieux berger. Quand il vit couler ses larmes, il s'approcha d'elle et, en signe de compassion, lui baisa les deux épaules.

*
* *

On avait dû ramener au *yali* Éminé-hanem, déjà fort souffrante. Interrogée par sa mère, elle avait simplement répondu qu'étant sortie sans ombrelle, en pleine ardeur du soleil, elle avait été frappée d'insolation. Elle se réservait de demander conseil à son oncle, dès qu'elle serait complètement remise, et ne voulut point permettre qu'on l'interrogeât à nouveau.

Quand son mari, sur le point de partir pour la Thessalie, ému de la voir si changée, cherchait à savoir quelle en était la cause, elle lui répondait comme à sa mère ; elle donnait tous ses soins à la direction des esclaves qui préparaient les vêtements et objets dont le général avait besoin pendant la campagne.

La hanem-effendi s'inquiétait secrètement de l'état de sa fille ; elle lui trouvait un air d'extrême résolution qu'elle ne lui connaissait point. Mais les soucis du tour et la surveillance des domaines absorbaient toutes ses facultés.

Un après-midi, enveloppée d'un grand *eurtu*[1] de soie noire

1. Couverture.

broché d'or pâle, le front enserré d'un lourd bandeau de rubis, Éminé attendait son oncle dans l'immense salle des prières. Elle lui avait confié son triste secret. Obligé de se rendre au *selamlec*, où un envoyé du sultan l'attendait, le Cheïk-ul-Islam lui avait promis de rentrer au harem aussitôt qu'il serait libre.

Bientôt elle perçut un pas léger sur les dalles de marbre blanc, auxquelles l'usure du temps avait donné une transparence laiteuse et nacrée. Le vieillard glissait dans le silence comme une apparition des pays neigeux.

En passant devant elle, il lui jeta un regard d'ineffable tendresse. Elle le suivit et, pénétrant dans sa chambre pleine d'ombre, attendit qu'il lui adressât la parole :

— Mon cœur vit du même sang que le vôtre et votre douleur est la mienne...

— Noureddin m'aimait pourtant! — interrompit Éminé d'une voix qui expirait sur ses lèvres.

Le Cheïk-ul-Islam détourna la tête pour ne plus voir les yeux d'angoisse qu'elle posait sur les siens : ils lui semblaient deux êtres mystérieux qui, réfugiés dans ces orbites meurtries, souffraient les affres de la mort.

— Ne vous plaignez point, ma fille! — dit-il avec une douceur infinie. — Vous avez tué, ne l'oubliez pas, le seul homme qui vous aimait.

Éminé, levant la tête, laissa glisser son *eurtu*, qui s'étendit autour d'elle comme le tapis sacré au pied du tombeau du Prophète. Elle resta debout, très pâle, dans sa robe de soie pourpre dont l'éclat mettait une lueur sanglante sur son cou, son visage et ses mains. Elle murmura :

— Je l'ai tué pour sauver l'homme que j'aimais et son sang est sur moi.

Soudain, devenant aussi craintive qu'un enfant perdu dans les ténèbres, elle appela :

— Mon père! mon père!

Il la prit dans ses bras.

— Je regrette ma vie, je regrette mes erreurs, dit-elle.

— Ma fille, — interrompit gravement le Cheïk-ul-Islam, — le regret est une pâle fleur qui naît sur les ruines. Vous le voyez maintenant, les deux hommes que vous avez tant aimés vous ont préféré des filles du peuple. L'instinct féminin, chez

elles, est le seul guide de leur existence : de là leur vient, peut-être, le charme indéfinissable et irrésistible qui captive les hommes. A trop s'instruire, une femme perd ses droits à l'amour... Je suis obligé, ma fille, de ne point vous laisser vous égarer dans des pensées autres que celles de l'exacte vérité. Ibrahim vivait pour sa foi, pour son souverain qui, à ses yeux, était la patrie elle-même, et pour vous. Vous l'avez repoussé de cette terre vers les ténèbres de la mort, qu'il a traversées en murmurant votre nom. Allez par le chemin des pauvres en pèlerinage à la Mecque, vous prosterner au pied du tombeau de notre saint Prophète.

— Ah ! taisez-vous ! — dit Éminé, accablée par l'horreur qu'elle ressentait à se convaincre de ses fautes irréparables. — Je me sens maudite. Comment ai-je pu croire à un bonheur possible en dehors du respect de ma foi et de ma race ?

Elle balbutia encore quelques mots sans suite qui, peut-être, exprimaient ce qu'il y avait d'obscur dans son âme.

— En expiation de vos péchés, je vous ordonne, ma fille, de vous rendre au tombeau du Prophète. Il vous y sera donné un talisman qui rendra votre mari invincible. Je mettrai à la tête de votre escorte le frère de votre victime, Ali-bey, qui a déjà fait trois fois le pèlerinage de la Mecque. Comme femme, Fatma la guerrière s'offre à vous suivre, — ajouta le Cheïk-ul-Islam, dont l'émotion assourdissait la voix ; — et deux de vos esclaves complèteront votre garde féminine.

Elle voulut l'interrompre.

— Ne parlez point, ma fille, apprenez à vous taire et à accomplir en silence les devoirs d'une bonne musulmane. Allez à la Mecque, au Hedjaz ; priez pour l'Islam, pour votre souverain et votre mari qui commande une de ses armées ; mais surtout priez pour tous ceux qui souffrent, car musulmans ou chrétiens sont dignes de pitié. Si vous restiez ici, votre raison en souffrirait. Voici une lettre que vous donnerez au cheïk Sadoullah, et il vous remettra le talisman qui protégera votre mari.

Alors il l'attira plus près de lui pour l'embrasser étroitement, en la tenant serrée contre son cœur. Éminé leva vers lui son visage couvert de larmes, et ses yeux brillaient du dernier éclat des étoiles qui s'éteignent.

*
* *

Éminé allait partir pour le Hedjaz, la veille même du jour où Noureddin devait partir pour la Thessalie.

Le Cheïk-ul-Islam avait répondu aux objections que le général voulut faire à ce pèlerinage; il s'était gardé pourtant de lui en révéler le motif : il jugeait le moment trop grave pour lui donner des préoccupations autres que celles de la campagne déjà commencée contre les Grecs. Il avait déclaré simplement que la santé de sa nièce exigeait un long voyage et qu'il fallait la distraire de sa profonde tristesse.

Une grande terreur régnait dans le ciel ; les nuages fuyaient très bas comme un troupeau de bêtes épouvantées. Des lambeaux de leur masse lourde s'accrochaient au sommet des hauts cyprès, et les saules au feuillage léger, semblables à de longues chevelures de femme, se brisaient, emportés par la violence de l'ouragan.

Éminé, quittant le harem, se serrait doucement contre sa mère, qui la dirigeait vers la grande porte. Ali-bey et la petite escorte attendaient en silence la nièce du Cheïk-ul-Islam et sa suite qu'ils devaient protéger jusqu'à la Mecque.

— Les *araba*[1] sont là, et il faut partir malgré le mauvais temps, — répondit-il à une esclave qui l'interrogeait avec anxiété.

Saisie du pressentiment que son corps, cette enveloppe fragile de son âme vaillante, ne résisterait pas aux fatigues du pèlerinage, Éminé se serrait de plus en plus fort contre sa mère. Comme un enfant, elle balbutiait des paroles confuses auxquelles la hanem-effendi semblait ne prêter aucune attention.

— Dans quelques instants, le ciel ne sera plus en pleurs, ma fille ; prenez courage.

Et, la baisant au front, elle la poussa vers la porte ouverte. Alors, tournant son visage vers les esclaves qui appelaient les bénédictions de Dieu sur sa fille, elle leur dit :

— Éminé-hanem était l'essence de mon âme ; la civili-

1. Voitures.

sation européenne l'a soustraite à mon influence pour mieux la rendre malheureuse. Veillez sur vos enfants, si la destinée vous en donne.

Depuis plus de huit jours, Leïla rôdait autour du *yali*, cherchant à apercevoir Éminé-hanem. Elle avait même eu l'audace de s'adresser au portier du *selamlec* pour lui demander s'il était exact qu'elle s'en allait au Hedjaz.

— Retire-toi de ma présence, chienne, fille de chienne ! — avait crié le rigide portier.

Depuis lors, elle s'asseyait sur une pierre non loin de la porte, et attendait.

Quand elle vit Éminé s'avancer vers l'*araba*, elle se leva d'un mouvement souple, et, tournant la paume de sa main vers Stamboul, elle cria vers la jeune femme qui, par convenance et lassitude, ne voulait pas l'apercevoir :

— Ne t'en va point ! Reste ici près de nous ! Reviens avec moi sur la montagne, où tu connaîtras la joie de vivre, car l'air y est un parfum. Reviens, et nos deux âmes seront, comme par le passé, attentives l'une à l'autre.

Ali-bey crut qu'elle voulait insulter la nièce du Cheïk-ul-Islam, et, ramassant une pierre, il la lui lança, le rouge au front, honteux de voir une prostituée s'adresser à la femme qu'il accompagnait :

— Retire-toi, fille d'immondices. Il neige donc sur la montagne, que te voilà descendue dans la plaine ?

Mais Éminé, l'arrêtant, dit à Ali-bey :

— Tais-toi, tais-toi, observe le silence ! Elle m'aime, et veut peut-être, pour la seconde fois, me sauver la vie.

*
* *

Donc, ce jour-là, la veille du jour où Noureddin devait partir pour la guerre, c'était une grande rumeur d'orage au ciel. Le mur de la courtisane s'écroula soudain avec fracas : alors Leïla fut saisie d'épouvante.

Tous les hommes et Mohammed, son fils, étaient partis comme volontaires, sans attendre seulement qu'un général leur eût donné le moindre avis sur la direction à suivre pour se rendre en Thessalie : ils se fiaient à leur instinct pour les

guider vers les champs de bataille, et s'étaient mis en marche dès l'aube, en appelant trois fois les bénédictions de Dieu sur leur tête.

Ils passaient, remplis d'orgueil, le front ombragé de grosses touffes de roses du Bengale. Mais, s'apercevant que Leïla les suivait en leur murmurant des paroles d'admiration et d'encouragement, ils s'arrêtèrent pour lui donner leur main à baiser.

Lorsqu'elle dut se pencher sur celle de Mohammed, elle releva un instant la tête, et, posant ses yeux sur les yeux de son fils, elle laissa couler toute sa tendresse de mère dans son regard, et voulut l'embrasser : mais un des hommes, l'ayant repoussée, dit durement :

— Femme !

Alors elle fut prise de la tentation de lui dire :

— Tu sais bien qu'il est mon fils !

Mais la générosité instinctive de son âme apaisa sa colère : elle se tut et détourna la tête pour cacher à tous ces hommes la souffrance de son cœur, parce qu'ils avaient tous possédé son corps.

Depuis lors, elle errait sur la colline, tenant son paquet de vêtements à la main. Les troupeaux paissaient autour d'elle sans que le berger osât lui baiser les lèvres, car il voyait un signe de mauvais augure dans le vol incessant d'oiseaux noirs qui passaient au-dessus de leurs têtes. Et le soir venait sans qu'elle cherchât à enseigner l'amour aux passants; très droite, assise au pied d'un arbre, elle écoutait la vie de la terre.

Tout à coup, elle entendit au loin le galop d'un cheval qui martelait le sol durci, puis la molle cadence de son allure se distingua nettement. Bientôt Noureddin mit pied à terre et s'approcha d'elle; se baissant, il l'attira vers lui.

Ce soir était le dernier.

Il la tenait si près de son cœur que leur vie semblait se confondre dans un même souffle. Elle pleurait, étouffant les plaintes de son âme dans les baisers qu'il attachait à ses lèvres.

— Je t'en supplie, — murmurait-il, — laisse-moi te mettre à l'abri du danger et de la misère dans le *yali* que j'ai fait

préparer pour toi. Viens te coucher ce soir sur la couche de soie qui t'attend. Je t'aime comme je n'ai jamais aimé; je t'en supplie, viens!

Elle ne répondit pas et, lui prenant la main, elle l'entraîna dans la prairie baignée de la douce clarté de la lune. Les fleurs pâles, couvertes de rosée, s'argentaient sous l'apaisante caresse de ses rayons, et les lucioles portaient sur leurs ailes le reflet de sa lueur.

— Les joies que je donne aux hommes — dit-elle de la voix unie et calme qu'elle prenait pour réciter les beautés de l'Enseignement — ne sont point de celles qui ont besoin d'une couche faite avec le duvet des oiseaux qui viennent de naître. Sur la terre froide, la force de l'amour est grande et le bonheur tremble de ne plus renaître : car ma bouche est, tu le sais, un puits d'amour qui désaltère les passants et mes yeux sont des mers tranquilles au fond desquelles ils s'imaginent découvrir le mystère de leur vie. Je ne sais point qui tu es et ne cherche point à le savoir. Qui que tu sois pour les autres, je n'ai à m'occuper que de ce que tu as voulu être pour moi. Cela seul me regarde et je te trouve parfait. Je te remercie de tes offres, que je n'accepte point. Pars maintenant pour la guerre comme tous les hommes l'ont fait; plus tard, si je te rencontre et que je découvre mon image fixée dans la prunelle de tes yeux, je saurai que tu ne m'as pas oubliée et tu me retrouveras ici, immobile, attendant ta venue.

***

L'azur du ciel inondait les montagnes de la Thessalie, les baignant d'une buée bleue et transparente. A leurs pieds, sur une douce colline, au milieu des amandiers en fleurs, les ruines d'un vieux couvent grec se dressaient comme l'emblème d'une foi perdue.

Noureddin-pacha et son armée campaient là depuis l'aube. Retiré sous sa tente, il songeait profondément.

Depuis cette guerre contre les Grecs, les idées du jeune général s'étaient sensiblement modifiées. Il ne croyait plus aussi fermement à l'infaillibilité des principes nouveaux qu'il

espérait naguère propager dans son pays. L'endurance, la gaieté simple et douce, la foi naïve, la résignation et la vertu des hommes qu'il avait menés au combat l'étonnaient comme une révélation d'un autre âge. De toutes ces théories si chèrement acquises, au prix de tant d'efforts pour effacer la première empreinte de son éducation musulmane, il ne lui restait que la conviction absolue qu'il avait à peu près perdu son temps.

Assis sur un pliant, devant une table couverte de plans et de cartes, il regardait, ce soir-là, par la portière relevée de sa tente, les amandiers aux fleurs teintées d'aurore qui entouraient le couvent sombre et triste. Il pensait à la mort de sa femme Éminé.

La veille d'une bataille décisive, Ali-bey était venu le rejoindre et, après un *témennâ* solennel, lui avait annoncé d'une voix morne le malheur qui le frappait :

— Elle est morte en vue de la Mecque; j'ai fait de mon mieux pour adoucir ses souffrances, — murmurait Ali-bey en baissant les yeux pour que Noureddin ne pût deviner son désespoir. — Elle est restée seule avec moi et le cheïk Sadoullah, m'autorisant à assister à son dernier entretien avec lui. Ses deux esclaves et Fatma la guerrière ne l'ont approchée qu'après sa mort, pour l'ensevelir : elle leur avait fait signe de se tenir à l'écart... J'apporte à Votre Excellence le talisman qu'Éminé-hanem m'a confié pour elle.

Noureddin-pacha leva la tête un peu plus haut qu'il ne convenait à ce moment, car il avait cru percevoir un blâme dans le ton du jeune officier qui se tenait respectueusement devant lui.

— Je vous remercie, — dit-il lentement ; — vous resterez attaché à ma personne comme aide de camp : votre régiment est sous mes ordres... Vous pouvez vous retirer.

Et le lendemain, pendant toute la durée de la bataille, il avait donné ses ordres d'une voix calme et ferme. Mais, le soir venu, il lui sembla entendre les accents désolés d'Ali-bey, et cela lui mit au cœur le regret d'avoir épousé une femme qu'il n'avait fait que désirer et bien peu aimer.

Quoique sa vigoureuse nature ne pût s'arrêter longtemps à des regrets stériles, il songeait parfois à ces choses passées,

quand les préoccupations du moment ne réclamaient pas toutes ses facultés.

Il lui fallait aussi un repos dans la tension de son esprit, et c'était avec un soupir de soulagement qu'il recevait presque tous les soirs la visite d'un de ses vieux amis, correspondant d'un grand journal parisien, qui lui apportait quelques distractions.

Ce correspondant se plaignait amèrement, ce soir-là, d'être encore en Thessalie : Paris et ses plaisirs lui manquaient terriblement. Il ne pouvait vivre sans jolies femmes ; cette guerre avait assez duré.

Le pacha, d'un mouvement brusque, laissa tomber son monocle et, prenant un cigare dans une boîte enfouie parmi les cartes, il regarda son hôte avec attention comme un homme qui ne sait au juste ce que l'autre homme qui l'écoute va penser de lui.

— Mon cher ami, dit-il, les plaisirs dont vous me parlez auraient laissé un souvenir durable dans mon esprit si je n'avais rencontré une courtisane turque nomade qui a su m'inspirer un amour éperdu ; cet amour, je suis loin d'en être guéri. Elle disait m'aimer selon l'Enseignement, et cet Enseignement m'a paru si doux que ma vie sans elle devient à présent chose impossible. Son corps est un miracle de beauté.

Le correspondant, vivement intéressé, se leva pour approcher son pliant de celui du général.

— Je conteste à vos demi-mondaines, acheva Noureddin, la puissance de donner les joies complètes de l'amour.

— Ah ! vraiment? — fit le correspondant ; — expliquez-vous !

Mais soudain une voix s'éleva, calme et belle dans le silence. Elle appelait, disant :

— Vous qui êtes tristes, venez à moi ; vous qui êtes seuls, je sais les paroles qui font oublier.

Noureddin s'élança et, d'une voix étranglée par l'émotion, il cria à un des aides de camp qui entouraient sa tente :

— Qu'on m'amène cette femme ! C'est peut-être une espionne. Faites-la taire.

*
* *

Leïla entra et, à la manière des femmes du peuple, elle voulut baiser la main du général: il la retira vivement. Par respect pour son rang et sa situation, elle ignora, avec une admirable aisance, ce qu'il avait été pour elle.

— Je viens chercher Mohammed, qui n'est point rentré à Anatolou-Hissar, — dit-elle avec un sourire lumineux, — et je suis heureuse de te voir, glorieux pacha, dont les actions de bravoure se chanteront le soir au-dessus du front des enfants que l'on berce dans l'empire de l'Islam!... Mais donne des ordres, je te prie, pour qu'on annonce à Mohammed que je viens savoir s'il est en bonne santé et s'il ne voudrait pas retourner avec moi sur la montagne.

— Laissez-nous! — dit en français le général, au seul aide de camp qui se tenait maintenant immobile devant lui.

Comment était-elle arrivée en Thessalie? Qui l'avait amenée? Comment pouvait-elle rester aussi belle après un long voyage? Venait-elle réellement pour Mohammed ou bien venait-elle pour lui, se doutant qu'il devait faire partie du gros de l'armée? Autant de questions que se posait Noureddin en la tenant allongée auprès de lui.

Il lui baisait les yeux et les lèvres, en lui faisant promettre qu'elle partirait le lendemain même pour Stamboul accompagnée d'une escorte. Puis il se tut, hésitant à lui faire la question qui le tourmentait depuis qu'elle était arrivée.

— Je suis venue, moitié pour toi, moitié pour Mohammed: j'ai pensé que, faisant tous les deux la guerre, vous deviez être ensemble. J'ai suivi des irréguliers qui partaient pour rejoindre ton armée. Voilà quatre jours que je vis dans ces ruines et, gloire à Dieu! vous êtes tous arrivés ce matin. Mais, dis-moi, Mohammed a-t-il réalisé les espérances des hommes? — interrogea-t-elle anxieusement, car son orgueil de mère s'inquiétait de ses qualités guerrières.

Noureddin, qui sous ses apparences de Turc européanisé avait gardé les instincts de sa race, prit un air de calife qui se soulèverait de sa tombe pour voir ses descendants vaincre les giaours. Il rejeta son monocle, enfla sa voix d'une belle et

large note qui résonna comme un chant de triomphe aux oreilles de Leïla frémissant de toute sa chair :

— Mohammed s'est battu comme un lion et c'est à lui que j'ai confié la garde du drapeau de l'Islam.

Ils restèrent un moment silencieux, écoutant l'émotion de leur âme qu'une ardeur immense venait de soulever dans un commun élan de foi musulmane.

Remise de son trouble, elle continua :

— Les hommes m'avaient dit : « Surtout, ne chante pas, parce que le pacha te ferait mettre en prison ! » Alors une voix secrète m'a dit : « Chante, parce que tu es sur les ruines d'un temple chrétien. » Quand on m'a amenée dans ta tente, je t'ai reconnu, quoique tu aies laissé pousser ta barbe, mais je n'ai pas voulu te dire des paroles d'amour parce qu'un giaour et des seigneurs se tenaient auprès de toi. Tu veux maintenant que je parte pour Stamboul avec une escorte : c'est pour me faire mettre, sans doute, dans ton *yali*. L'homme riche cherche toujours à enlever les seules joies des pauvres, — ajouta-t-elle tristement. — Mon cœur s'est ouvert pour toi : que ta volonté soit faite !

Le lendemain, dès l'aube, elle était prête à partir. Ne se considérant plus comme libre, elle serrait son *yashmak*[1] sur son visage, qu'elle ne voulait plus laisser voir aux passants. Il la regardait faire et, ayant compris l'intention, il s'approcha d'elle, prit sa main et la porta à ses lèvres.

— Une grande tristesse est dans mon cœur, — dit-elle doucement. — Il y a aujourd'hui quatre mois que j'ai appris la mort d'une grande dame, Éminé-hanem, qui était bonne pour moi. Elle est morte au Hedjaz. Je l'aimais beaucoup, je lui avais confié mon amour pour toi ; je lui avais même montré ta photographie, mais, ce jour-là, elle n'était déjà pas très bien, car, à la vue de tes traits, elle s'était mise à bondir comme un animal pris de folie.

Noureddin lui saisit le poignet et, d'une voix que l'émotion faisait trembler, il lui dit :

— Qu'as-tu fait ? qu'as-tu fait ? Éminé-hanem était ma femme.

1. Voile que portent les femmes musulmanes dans la rue.

Elle resta comme écrasée sous le poids d'un malheur affreux : elle voyait tout, elle devinait qu'elle avait été la cause involontaire de la mort d'Éminé. D'un geste lent, elle repoussa Noureddin :

— Toi seul es coupable ; moi, je ne savais rien de ta vie. Maintenant que je sais cette vérité de malheur, je ne veux plus être pour toi autre chose que ce que je suis pour tous les hommes.

Elle quitta le camp sans ajouter un mot. En passant devant les ruines du couvent grec, elle reconnut Ali-bey qui avait lancé la pierre sur elle, au départ d'Éminé : elle le regarda longuement, mais il ne la reconnut point, parce qu'il était absorbé dans ses pensées.

Or, ce jour-là, Ali-bey était assis au milieu d'un groupe de soldats qui se composaient le maintien attentif de gens sur le point d'écouter un récit. Ali-bey, leur capitaine, allait leur conter une histoire pour l'édification de leur âme.

Au-dessus de leurs têtes, les amandiers étaient en fleurs. La nature retenait son souffle d'amour, mais les pétales des fleurs se détachaient avec un lent frisson ; bercés mollement, tremblants, ils restaient un moment suspendus dans l'espace comme de petites ailes célestes ; puis, tombant sur la terre, ils devenaient tout roses.

Les soldats les suivaient du regard, sans chercher à comprendre l'émotion qui naissait en eux, pris de tendresse pour la fragilité de cette floraison. Ils ne savaient pourquoi, après les combats sanglants, une joie leur venait de ces petites choses aériennes qui frémissaient autour d'eux. Ils ne pouvaient exprimer leurs pensées et attendaient patiemment que leur capitaine, Ali-bey, voulût bien les leur expliquer. C'est ce qu'il fit aussitôt en leur disant :

— Regardez, mes lions, ces belles fleurs, et votre cœur s'ouvrira tout à la joie. Comprenez-vous maintenant que mourir pour l'Islam est une belle et sainte chose ? Car c'est pour vous que Dieu réserve un paradis fleuri où vous vivrez dans le bonheur.

Ali-bey était un officier consciencieux, qui habituait ses soldats à la pensée de la mort.

— Avant de rendre votre âme à Dieu, — disait-il, — vous devez détruire six têtes d'ennemis. Nous avons pris Stamboul dans le sang et nous ne le rendrons pas, même dans le sang, aux chrétiens usurpateurs qui ne défendent que leurs intérêts, tandis que nous, mes frères, nous défendons notre sainte foi.

A ces paroles, un seul cri s'échappa de la poitrine de tous ces hommes :

— Gloire à Dieu ! que le sultan vive mille ans !

Mais le plus ancien d'entre eux lui dit :

— Nous t'écoutons. Tu nous avais dit que tu avais un nouveau récit à nous faire depuis que tu es revenu de ton récent voyage au Hedjaz ; néanmoins, depuis quatre ans que tu es notre capitaine et que tu nous racontes l'histoire de la sultane aux cheveux d'or et celle du diamant qui renferme un poil de la barbe de Mahomet, nous y trouvons toujours un grand contentement. Et ne penses-tu pas qu'il est inutile de nous en raconter une autre ?

— *Asker*[1], — dit Ali-bey, — le récit que je vais vous faire est sacré et fait tressaillir mon âme. Je vais vous parler de la mort d'une grande dame turque. Que sa mémoire soit bénie ! Elle est morte pour sa foi et pour l'amour de sa patrie ; elle était allée chercher au Hedjaz, selon le commandement du Cheïk-ul-Islam, un talisman sacré, et c'est grâce à ce talisman que Noureddin-pacha, notre général, a remporté glorieusement toutes les victoires auxquelles il nous a fait marcher. Je vous prie, écoutez-moi, je commence :

» En vue de la Mecque, Éminé-hanem n'avait plus la force de continuer à se tenir sur la selle de son cheval. Une plaine de chardons mauves au feuillage argenté s'étendait devant nous jusqu'à l'horizon. Éminé-hanem se mourait. Je la pris dans mes bras comme on prend un enfant qui fait un beau songe et qu'il ne faut pas réveiller. Je posai doucement sur le sol son corps épuisé où l'âme restait seule, sous l'unique olivier à la fraîcheur duquel je voulais adoucir son agonie.

» Ses cheveux, d'un roux de rouille ancienne, serpentaient le long de ses joues, et quelques mèches au reflet sanglant s'accrochaient à l'écorce de l'olivier qui s'élevait si puissant de force et de vie, mettant une ombre grise autour d'elle, pour

1. Soldat.

mieux voiler sa mort. Ses paupières semblaient minces et transparentes, pareilles aux membranes des jeunes pélicans qui viennent de naître. L'or de ses yeux rayonnait au travers comme une lumière derrière une soie légère. Sa robe, d'un beau violet que seules peuvent porter les femmes qui ont vécu à l'ombre de trois califes[1], s'ouvrait largement sur sa poitrine dont la maigreur était très belle, parce que la perfection des lignes n'en était point brisée.

— *Effendim*, — interrompit le plus vieux des soldats, — pourquoi n'avez-vous pas croisé, avec décence, les vêtements de cette grande dame ?

L'officier continua, sans vouloir entendre cette juste remarque :

— Un peu plus haut, tenu par un cordon de soie jaune, se soulevait, avec les mouvements ralentis de son cœur, un parchemin plié en quatre et cousu dans une enveloppe de cachemire brodée d'émeraudes. A son cou pendait, retenu par un fil d'or, entre les deux seins pâles, un long bout d'ambre qui mettait sur elle le poids du rêve affreux d'avant la mort. Elle voulut écarter cette lourdeur qui l'écrasait, et ses yeux s'ouvrirent; mais, au lieu de repousser cette pierre mystérieuse, elle l'enfonça plus profondément dans sa chair.

— *Effendim*, — interrompit de nouveau le vieux soldat, — cette histoire est entrée dans votre tête à la manière des giaours ! Le corps de cette hanem vous occupe beaucoup plus que son âme.

Ali-bey ferma les yeux, et une lente pâleur s'étendit sur son visage. Il reprit avec calme :

— L'air circulait, léger, autour d'elle, et une buée de vie qui sortait de la terre, attirée par la chaleur du ciel, mettait des parcelles dorées dans l'espace. Assis sur mes talons, je regardais au loin, sans trop m'occuper de sa mort, car je l'aimais simplement, sans aucun sentiment façonné par les hommes. Quand j'avais vu, au loin, cet olivier s'élever au milieu de l'immense plaine mauve, j'avais porté Éminé-hanem sur mon dos jusque sous son ombre grise. Maintenant elle pouvait mourir : le but était atteint, et ma pensée

1. Sous trois règnes.

n'allait pas plus loin. Elle mourait de fatigue, le voyage l'avait tuée. « Le cheïk Sadoullah va-t-il bientôt venir? » demanda-t-elle. Et je lui répondais : « Attends, prends patience, ma noble sœur. » Alors elle dressa encore une fois la tête, en me disant : « La mort n'a pas de patience; regarde son ombre sur mon front. Marche en avant, et va chercher le cheïk, que tu amèneras sur ton cheval jusqu'auprès de moi. Si tu cherchais à me soulever pour m'emporter vers lui avec toi, je tomberais en poussière, car mon corps est mort depuis de longs jours; seule mon âme vit encore. Au nom d'Allah, va chercher le cheïk; obéis-moi, car je ne veux pas mourir sans avoir tenu ma promesse de recevoir l'amulette sacrée qui mène les armées à la victoire. Vois, si tu te refuses à mes ordres, tu seras le traître qui déserte et son Dieu et son général. — Dis-moi, l'interrompis-je anxieusement, est-ce réellement toi qui as tué mon frère Ibrahim dans le harem du Cheïk-ul-Islam? »

» Une faible et dernière rougeur monta jusqu'à ses joues, et, avec l'énergie surhumaine qui avait toujours élevé son âme au-dessus des frayeurs de la vie, elle me dit, d'un air calme et majestueux : « Oui, j'ai tué ton frère avec une hache. Son sang et sa cervelle ont jailli sur mon visage et mes mains. C'était un traître qui voulait tuer son général; il a baissé la tête pour m'aider dans mon œuvre de justice. Si tu crois que ton sang se refuse à te laisser pur de cette même souillure et que tu dois déserter aussi la cause de ton chef, de mon mari bien-aimé, donne-moi la hache pendue à ta ceinture et sans que ma main tremble, je te tuerai aussi. — *Machallah! Yarabi*[1]! Et tu n'es qu'une femme! m'écriai-je, transporté d'admiration. O lumière de mes yeux! ô lionne resplendissante aux flancs dorés et souples! prends patience! ne meurs pas! je t'obéis! »

» Je crois que longtemps elle écouta les pas de mon cheval qui frappaient la terre, courant vers les mosquées de la Mecque. Quand je revins, portant en croupe le cheïk Sadoullah, elle mourait lentement, avec la grandeur nécessaire au dernier acte de la vie. Je posai le cheïk auprès d'elle. Il se tenait très droit, enveloppé de ses caftans de laine légère et douce comme les ouates blanches qui ont embaumé le corps de Mahomet,

1. « Ce que Dieu veut! O Seigneur! »

notre prophète. Il était très vieux et ses yeux ne voyaient presque plus; seules, ses mains tremblantes cherchaient les formes de la vie ; et doucement, il les mit sur le visage d'Éminé en lui disant : « Parle, ma fille, je te connais maintenant que mes doigts ont effleuré tes traits. » Alors, d'une voix que son souffle ne soutenait plus, elle dit : « Je suis l'envoyée du Cheïk-ul-Islam. J'apporte avec moi son écriture qui t'est adressée; elle est attachée à mes flancs que tu vois oppressés et mouillés de sueur. Ainsi, ma mission est accomplie; ne perds pas la minute de l'heure qui va suivre, écris les saintes paroles du talisman que toi seul connais et qui doivent mener nos armées à la victoire. Donne-les au capitaine Ali-bey qui se tient debout devant ma couche mortuaire. »

» Et, se tournant vers moi qui la regardais anxieusement et cherchais à la retenir sur la terre, elle me dit : « Ali-Bey, capitaine du premier régiment... fidèle au serment prêté à ton souverain et à ton chef, le général Noureddin-pacha, va en Thessalie et, sans défaillance, remets à mon mari bien-aimé les paroles écrites du cheïk Sadoullah. »

» Elle acceptait maintenant la mort cruelle, qui rongeait sa poitrine, elle tournait la tête sans relâche, et les chardons rugueux piquaient ses joues et ses tempes. « Cheïk Sadoullah, murmura-t-elle, j'ai peur que tu n'entendes ni mon souffle épuisé, ni la souffrance de mon âme qui se prépare à quitter mon corps. Je souffre tant! J'aimais le guerrier mon mari, qui commande une des armées de notre glorieux souverain ; il m'a laissée partir sans regrets, pour mourir loin de lui comme la semence mauvaise que le vent emporte dans les plaines. — Meurs en paix, ma fille. Le son de ta voix et ce que mes mains ont perçu de ton visage m'ont tout appris de toi. J'ai deviné ton âme : tu es l'amour sublime que les hommes repoussent parce qu'ils ne peuvent le comprendre. — Je meurs sur la terre sainte du Hedjaz, tout près de la Mecque, sans avoir entendu la voix du muezzin. »

» Le cheïk tourna son visage baigné de larmes vers le tombeau de Mahomet, et debout, au-dessus de sa tête, il chanta de sa voix d'une douceur infinie : « *Allah-ekber*[1] ! »

» A cet instant, un sourire de repos amena une grande

1. « Dieu est très grand ! »

beauté sur les traits d'Éminé-hanem qui, soulevant ses paupières, regarda la terre qu'elle allait quitter comme on regarde un beau vaisseau qui passe dans la nuit.

— *Amin!* — dirent gravement les soldats qui avaient écouté avec respect le récit de leur capitaine.

— Que Dieu ait Éminé-hanem en sa sainte garde! — fit d'une voix sonore le plus âgé des soldats, en lançant un regard de profonde connaissance sur Ali-bey qui tremblait, secoué par la souffrance de son âme.

Mais, attentifs et soumis, les autres soldats baissaient la tête, attendant que leur capitaine leur permît de s'éloigner.

***

Arrivée de Thessalie après un long voyage, tout de fatigues et de privations, Leïla, assise sur l'écroulement de son mur, contemplait le Bosphore. Un souffle malfaisant semblait avoir détruit l'harmonie des choses : plus de voiles blanches glissant avec lenteur; plus de sillages phosphorescents sur la mer couverte d'ombre. Une fumée noire et épaisse sortait de la cheminée d'une usine que des Européens avaient construite non loin d'Anatolou-Hissar. Maintenant, ils s'étaient mis à fabriquer un onguent que Leïla ignorait, mais dont les qualités devaient être précieuses pour les chrétiens, car on se hâtait beaucoup de l'expédier.

Les beaux *yali*, aux architectures anciennes, venaient de brûler dans un immense incendie allumé par un des ouvriers giaours qui, le dimanche et le lundi, se promenaient dans la campagne en laissant derrière eux une odeur de vin répugnante.

Hélas! les paisibles Turcs qui, le soir, avaient coutume de mettre leurs vêtements d'une entière blancheur pour savourer leur narguilé et goûter les douceurs du kief dans leurs jardins, au bord du Bosphore, considéraient avec chagrin l'épaisse fumée. Elle sortait de la cheminée de l'usine pour retomber en légers flocons de suie, qui s'écrasaient sur eux en mille petites taches noires.

Maintenant, ils ne pouvaient plus chasser ces choses impalpables qui salissaient leur existence et leur venaient de la

civilisation nouvelle; et leurs regards résignés se perdaient de nouveau sur l'étendue frissonnante de la mer avec l'apaisement du soleil vaincu se couchant aux pieds de la terre.

Depuis l'arrivée de ces ouvriers, une grande aridité semblait désoler le sol. Ils avaient coupé les beaux arbres qui, depuis cent ans, ombrageaient la fontaine du village, et les enfants et les agneaux fuyaient devant eux. Leïla songeait à tout cela et son âme était lourde en elle. L'Enseignement lui devenait à charge; elle n'osait plus chanter l'appel aux passants.

Quelques-uns des hommes de cette usine avaient failli la tuer parce qu'elle leur refusait son amour, et les autres, lui voyant de beaux vêtements, avaient voulu la fouiller pour lui voler le peu qu'elle possédait. Pâle d'indignation et crachant sur eux son mépris, elle s'était réfugiée auprès du derviche Saadetdin, qui lui avait dit avec calme, la voyant si agitée :

— Doucement, doucement, ma fille! Vous rompez l'harmonie de notre repos.

Sans trouver rien de mauvais à la beauté de la courtisane, il ne l'engageait nullement à venir se réfugier auprès de lui : car elle le forçait de connaître la présence des Européens qu'il s'obstinait à vouloir ignorer. Maintenant il en était affecté ; il maigrissait à vue d'œil, au grand désespoir des jeunes *softa*[1] qui, tous les matins, en venant lui baiser la main, aimaient lui dire avec respect : « Gloire à Dieu! vous êtes bien dodu ! »

Les arrivées brusques de la courtisane pourchassée bouleversaient son existence; ses joies champêtres étaient violemment interrompues par la volubilité de cette femme quand, échappée aux ouvriers, elle venait lui demander protection dans ses jardins, en bousculant ses cerisiers en caisse. Les agneaux, les oiseaux, effrayés, perdaient leur confiance en sa sagesse de derviche et les *softa*, dérangés de leurs études théologiques, se groupaient sur le seuil du *tekké*.

Un jour même, elle s'était mise à lui faire des gestes d'amour. Jusqu'alors, il ne voulait pas trop s'occuper de ses mœurs : il croyait inutile de chercher à convertir les courtisanes, personne jamais ne les ayant converties qu'à une vie d'hypocrisie. Mais, à cette tentative, qu'il estimait déplacée,

1. Étudiant en théologie.

et d'une mauvaise éducation, il lui fit un long discours très édifiant.

— Ce n'est point que vous ne me paraissiez un parfait assemblage des beautés que Dieu réserve pour l'espèce humaine, mais ce que vous me proposez manque de jugement. J'ai bien voulu, jusqu'à ce jour, vous apporter de Stamboul, lorsque j'y vais, les pommades et les fards nécessaires aux soins de votre corps parce que, tous les hommes d'alentour étant à la guerre, vous ne saviez à qui vous adresser et qu'il m'est agréable de vous rendre ce service auquel vous semblez attacher une si haute importance. Mais, si vous devez me manquer de respect, je ne me soucierai plus de vos achats qui me donnent beaucoup de mal et d'incertitude, car je ne sais jamais si c'est du rouge foncé ou du rouge clair qui sied le mieux à votre teint. Du reste, je vous ai dit ma manière de penser à ce sujet : se farder quand on est belle comme vous l'êtes, c'est farder une rose. Vos manières manquent de convenance et, si vous continuez à vouloir entrer plus avant dans mon intimité, je serai obligé de me détourner de vous en vous apprenant la honte qu'il y a à se prostituer. Ne m'obligez point, ma fille, à vous révéler le mal par égoïsme, puisque vous avez le bonheur de l'ignorer par inconscience... Restons chacun, je vous prie, en harmonie avec la place que Dieu nous a désignée. Je vous salue.

Elle s'éloigna, confondue, ayant soudain dans sa démarche cette lassitude que donne la fatigue de l'âme et non pas la fatigue du corps.

Le derviche poussa un gros soupir : la suivant du regard, il avait compris, à l'affaissement de son dos et à la chute de ses épaules, dont les belles lignes semblaient tout à coup rétrécies, qu'elle souffrait d'une douleur obscure. Il la rappela, lui tendit noblement sa main à baiser et lui remit quelque menue monnaie en lui disant :

— Vois ! avec cela, dès son retour de la guerre, tu vas pouvoir faire plaisir à Mohammed à qui tu as sagement laissé ignorer que tu étais sa mère.

Une rougeur monta au front de Leïla :

— Ce n'est pas qu'il y ait du mal à être mon fils, dit-elle, mais c'est parce qu'il voudrait me suivre, s'il le savait, et il

est né pour apprendre l'art d'exterminer les ennemis de notre bien-aimé padishah.

— Je sais, je sais que tu l'aimes... Va, ma fille, ton âme est belle; reste toujours une bonne mère. Maintenant, si tu jugeais à propos d'aller chanter l'appel aux passants plus loin, sur d'autres collines, je te donnerais un agneau à emporter avec toi.

*
* *

Depuis longtemps, elle attendait Mohammed et les hommes, et tout au fond de son cœur gisait, doucement bercé, le souvenir de Noureddin, le général très beau et très puissant qui commandait aux armées du padishah avec la science profonde des Allemands et un monocle à l'œil.

Vers le soir, elle était saisie par la crainte des ténèbres et, marchant à grands pas, elle se rapprochait de l'unique berger qui faisait paître son troupeau, une peau de mouton sur les épaules. Il soufflait doucement dans une flûte de roseau, car il connaissait trois notes très tristes et il aimait les répéter sept fois de suite avec un rythme étrange, qui s'arrêtait brusquement brisé. Il marchait, d'habitude, depuis l'aurore jusqu'au crépuscule, chassant lentement son troupeau devant lui, et, dans leurs rencontres journalières, il ne lui avait jamais parlé le langage de l'amour. Il avait plutôt l'air de la mépriser un peu ; mais, pour ne pas manquer aux convenances de la politesse, il lui demandait des nouvelles des alentours et s'éloignait aussitôt.

Ce soir-là, il s'approcha d'elle d'un air sévère et, sans lui souhaiter, selon l'usage, les soirées propices, il lui dit :

— Maintenant que nos vies sont troublées par tous ces étrangers, qui travaillent en s'aidant de machines, je pense que nous ferions bien de prendre le bateau qui se dirige vers Stamboul, et de là nous marcherions vers le Hedjaz, où la terre est encore pure du contact des Européens, destructeurs de la foi et du bonheur.

Voyant qu'elle ne répondait point, il arracha une touffe de coquelicots qu'il posa au-dessus de son oreille, sous son fez entouré d'un mouchoir éclatant. Il reprit :

— Toi, tu chanterais l'appel aux passants, puisque Dieu

t'a créée pour cela, et moi, je m'éloignerais de toi pour m'occuper dans les fermes à chasser des troupeaux devant moi.

Leïla écarta largement son voile pour mieux voir devant elle, car le travail de sa pensée devenait lent. Elle demanda :

— Comment trouverons-nous le chemin du Hedjaz, puisqu'il faut traverser des mers insondables pour y arriver? Lorsque je suis allé en Thessalie, j'ai suivi des hommes qui connaissaient les marques qu'on pose sur les routes ; mais toi?

— Ne t'inquiète pas, ma fille : nous aurons soin de prendre passage sur un bateau musulman, et ceux-là ont toujours leur avant dirigé vers la Mecque.

Elle mit en doute cette certitude ; alors, plein de colère, il lui dit :

— Depuis quand les femmes s'inquiètent-elles de choses qui ne les regardent point? Ne suis-je pas un homme qui, selon l'usage, doit marcher devant, et toi une femme qui doit le suivre?

Puis, oubliant sa politesse, il lui dit de longues injures très grossières qui prouvaient que, dans sa vie errante et mystérieuse, les bonnes façons ne lui étaient venues que tard. N'étant pas très vigoureux, il perdit haleine et fut obligé, à la grande confusion de Leïla, de s'arrêter avant la fin de la période. Elle qui était habituée, comme tout le monde, à entendre les injures débitées avec colère, certainement, mais avec un rythme qui en fait une espèce d'imprécation chantante, reprit vivement la période interrompue. En effet, sachant par cœur l'ordre dans lequel ces injures devaient être dites, elle termina avec calme et dignité la litanie échappée à Topal Munir. Ils partirent ; elle le suivait avec son paquet et ses souliers qu'elle tenait à la main.

Sur le pont de Galata, les passants se retournaient pour examiner leur visage : il exprimait l'inquiétude naturelle des êtres qui commencent un long voyage sur la terre dont ils ignorent la forme et l'étendue.

Ils marchaient avec dignité, les yeux grands ouverts et fixes, ne voulant pas avoir l'air de s'étonner de ce qu'ils voyaient ; mais, brusquement, des agents de police arrivèrent au pas de course, refoulant la multitude des passants, qui se trouva ainsi massée des deux côtés du pont.

Une musique militaire se fit bientôt entendre, suivie du pas mesuré de centaines de chevaux que leurs cavaliers retenaient avec effort. Une rumeur formidable, pareille à la sourde colère des orages prochains, arrivait jusqu'à Leïla, qui regardait la foule. Les gens semblaient écrasés sous l'oppression que donne l'attente solennelle de somptueuses et imposantes funérailles.

Puis, tout à coup, sabre au clair, les régiments de Noureddin-pacha arrivèrent lentement, sous l'éclat du soleil. Les lames flambèrent, mettant des étincelles dans l'espace, et elle vit Mohammed. Il s'avançait, se tenant très droit sur sa selle. Il portait un immense drapeau rouge, qui couvrait son front d'une belle flamme guerrière; et, derrière lui, venait un groupe d'officiers d'une grande allure martiale.

Dans leurs yeux brillait la fièvre des longues fatigues et des visions sanglantes; ils marchaient, poussés par la force de la masse de troupes qui les suivait, car leur passivité paraissait si complète qu'ils semblaient n'avoir aucune volonté individuelle.

Le cœur envahi d'une joie surhumaine, Leïla se haussa sur la pointe des pieds. Elle vit alors, sur un cheval superbe dont la robe se moirait de frissons, Noureddin qui s'avançait calme, la tête haute. Il dominait de sa prestance tous les officiers qui l'entouraient, et son impassibilité lui donnait la mine magnifique des chefs Islams, très puissants, auxquels on doit obéir, même après la mort.

Elle sentit son âme s'ouvrir à lui; leurs yeux se rencontrèrent... Défaillante de joie et ne voulant pas implorer un secours de son camarade improvisé, elle s'approcha d'un superbe vieillard occupé à répandre les bénédictions d'Allah sur les troupes qui passaient, et lui demanda, avec noblesse, une petite pièce d'argent pour retourner sur la colline d'Anatolou-Hissar. Puis, cherchant du regard Topal Munir[1], elle alla vers lui et lui dit :

— Je retourne à Anatolou-Hissar.

Il ne perdit point la réserve qui seyait en ce cas, ne s'abandonna point à lui faire de vaines questions; mais, lui tendant sa main à baiser, il lui dit simplement :

1. Munir le boiteux.

— L'herbe verte et tendre est donc poussée sur la tombe d'Éminé-hanem ?

Elle ne voulut pas paraître étonnée de le voir si bien informé, mais répliqua d'une voix tranquille :

— Tu dis la vérité, mon père !

*
* *

Elle débarqua à Anatolou-Hissar, très effrayée de se trouver toute seule, sans Topal Munir, dans un village où des ouvriers européens la suivaient d'un long regard de curiosité. Ils lui disaient des paroles malséantes et lui montraient des pièces d'argent qu'ils tiraient de leurs poches devant tout le monde. Les enfants du village, voyant cela, se mirent à courir après elle.

— Elle n'a pas honte ! elle n'a pas honte ! criaient-ils. Elle est l'amie des giaours !

Alors, affolée, elle se mit à fuir en tenant sur sa poitrine ses chaussures de cuir soufre. Elle tournait la tête, à chaque minute, pour voir si les ouvriers de l'usine suivaient les enfants dans leur course après elle. L'un d'eux lui jeta cette injure :

— Prostituée ! prostituée !

Les femmes du village se voilaient en hâte pour se réunir près de la fontaine, et criaient au scandale. Les hommes sortaient des cafés pour regarder la courtisane épouvantée. Un enfant lui lança des pierres, et tous, en chœur, lui crièrent :

— Que Dieu te crève les deux yeux ! — Cours donc, et que tes yeux au regard vert se pétrifient sur ceux des chrétiens auxquels tu te livres !

Le paisible *hodja* sortit de sa petite mosquée au minaret élancé et mit l'ordre autour de lui en répétant plusieurs fois, anxieusement :

— Cette fille, *Kouzoum*[1], est une créature de Dieu. Si elle existe, c'est qu'il la trouvait nécessaire. Ne vous mêlez jamais, je vous prie, de choses que vous ne pouvez comprendre. J'ai honte de vous. Rentrez tous, tout de suite, dans vos demeures.

Alors, se voyant obéi par les musulmans, il se mit à courir

1. « Mon agneau ».

après Leïla, que les ouvriers ne poursuivaient plus, parce qu'elle fuyait avec une trop grande rapidité.

— Ma fille, ma fille, c'est moi le *hodja-effendi !* Il faut que je te parle.

Elle s'arrêta.

— Mon âme, — dit-il, — les idées de ce village ne sont plus les mêmes, les mœurs n'y ont plus la dignité, la gravité d'autrefois ; les hommes européens, qui travaillent dans cette usine, ont tout changé. Il ne faut plus revenir ici. Si nous étions seuls, entre nous, tu aurais passé sans que nous t'ayons laissé comprendre que nous t'avions vue et que nous savions qui tu étais. Mais, vois-tu, tout est si changé, maintenant ! Je te fais toutes mes excuses, je n'ai rien autre à te dire... Seuls les missionnaires chrétiens se figurent, par des paroles, ramener les impressionnées d'amour à une vie régulière. Moi pas, mon âme... Fais pour le mieux, ma lionne, et que Dieu te bénisse, puisqu'il t'a créée ! Sans doute, tu reviendras au bien, un jour.

Il sentit qu'il allait donner des conseils qu'on ne lui demandait point et pensa que l'entretien avait assez duré. Il lui tendit alors sa main à baiser, s'éloigna avec dignité, en secouant un peu son beau turban blanc, qui était tout son orgueil, et rentra dans la mosquée au minaret élancé.

***

Dès le lendemain, Leïla monta s'asseoir sur le mur écroulé, comme une reine sur les trônes que les peuples contemplent ; puis, croisant avec décence les plis de sa chemise sur sa poitrine et enlevant son voile, elle tourna la tête vers Noureddin qui s'approchait.

— Je vous attendais, pacha, — dit-elle, — et je me soumets à vivre selon votre désir : car, depuis que cette usine de giaours est construite ici, il m'est impossible de vivre dans le sens de l'Enseignement, qui est celui de la terre et de la liberté.

UNE CIRCASSIENNE

L'EXPOSITION DE L'ENFANCE

AU PETIT PALAIS

L'Exposition de l'Enfance... « Quoi ! direz-vous, encore des berceaux modèles, des biberons perfectionnés, des appareils stérilisateurs, des couveuses nouveau système et, sans doute, un concours de bébés gras ?... Mais cela ne peut intéresser que la mère Gigogne, M. Zola, M. Brieux, et la demi-douzaine de journalistes célibataires qui gémissent tous les matins sur la dépopulation ! Les gens qui n'ont pas d'enfants, les gens qui n'aiment pas les enfants, iront-ils visiter une exposition de nourricerie et d'élevage ? »

Rassurez-vous. L'élevage et la nourricerie composent la moindre partie de l'Exposition originale et charmante organisée par Me Rollet. Assurément les biberons et les couveuses n'y font point défaut ; ni les graphiques d'accroissement, ni les tables de statistique, ni les programmes d'Œuvres officielles ou privées pour l'assistance, la protection et même la correction des Français en bas âge. Mais, à côté de ce département où s'attardent les médecins, les philanthropes et les mères de famille, il existe un véritable musée rétrospectif, un

petit « Salon » qui possède plus de chefs-d'œuvre que les salons du Grand Palais : peintures, dessins, pastels, sculptures, estampes anglaises et japonaises, imagerie populaire, collection de jeux et jouets anciens... Voyez : c'est Donatello, Van Dyck, Fragonard, Outamaro, Lawrence ; ce sont les ébénistes et les carrossiers, les brodeuses et les ciseleurs, ce sont les artistes et les artisans, les maîtres des siècles passés et jusqu'aux maîtres d'école, qui racontent la gloire de l'enfant !

Et l'enfant lui-même révèle son âme toujours pareille, fait les gestes éternels du nourrisson, du bébé qui traîne ses premiers pas, de l'écolier qui se penche sur le livre. Roi de Rome ou fils de bourgeois, petite ménagère surprise par Chardin, blondin rieur dans le cercle d'or des miniatures, nous le découvrons à tous les moments de sa vie. De puérils fantômes se lèvent à chaque pas, dans la galerie des jouets anciens ; ils revêtent les bonnets passementés, aux ors ternis, les souliers à paillettes, les robes et les vestes de velours ; ils s'assoient dans les fauteuils minuscules, près des couchettes en bois de rose où des poupées de cire pâle dorment depuis cent ans ; ils écrivent sur papier à fleurs des compliments à « Monsieur leur Père », ils épèlent les gros caractères des livres imprimés avec « Privilège du Roy », et, parmi les décors familiers, ils voient surgir le peuple chimérique des contes, fées et bergères, ogres et loups-garous qui défilent sur le rythme lent des berceuses, sur la cadence plus vive des « O gué ! » et des « Patapon ! »

Le visiteur, venu par désœuvrement, pour admirer des bibelots et des peintures, ne résiste guère à cette puissance des choses qui doucement le sollicitent, lui prennent l'âme, l'inclinent vers le passé. Il évoque l'enfance lointaine des aïeux et reconnaît sa propre enfance. Ces images vaporeuses qui flottent dans les limbes du souvenir, elles se fixent bientôt, s'éclairent, se colorent... Portraits surannés et charmants, demoiselle aux modestes paupières, au regard suave, aux bandeaux gonflés, assise dans un paysage composite, — ruines romaines, châlets suisses et palmiers, — fillettes coiffées de nattes en coquille, garçonnets à blouse longue, si jeunes et déjà romantiques ! — vous ressuscitez dans ma mé-

moire des appartements de vieilles tantes, des parloirs de pensions, les meubles d'acajou, les canapés de reps vert, les stores de mousseline qui tamisent une paisible lumière blanche. Cette armoire de poupée me rappelle l'odeur spéciale des vastes « lingères » et la saveur oubliée de confitures « comme on n'en fait plus aujourd'hui ». Ce morceau de cretonne à personnages, ne l'ai-je pas vu, dans un grenier de province, où tremble un fil de soleil sur le chaos poudreux des ferrailles, des sièges crevés, des rouets rompus, des faïences et des bassinoires?

Certes mille objets peuvent nous émouvoir ainsi par des suggestions invincibles. Mais quelques-unes, les plus intenses, les plus chères, nous troublent douloureusement ; elles entraînent des regrets, des comparaisons, des rancunes... Seules, les images et les sensations de nos premières années nous enchantent d'un plaisir pur. L'homme fait ne songe pas sans tristesse à ses grands espoirs, à ses belles amours de jeune homme; il sourit à ses chagrins d'enfant.

Tel est le charme singulier de l'Exposition de l'Enfance ; tous les visiteurs ont sur les lèvres ces mots : « Quand j'étais petit... »

*
* *

Laissons, au rez-de-chaussée du Petit Palais, les boutiques des « Industries relatives à l'Enfance ». Ne nous attardons pas au cinématographe, au guignol, aux joies de la kermesse et du jardin. Sourions aux jeune violoniste Kun Arpad, et à cette gamine prodige qui récite un monologue d'une voix aiguë, devant un auditoire indulgent et désarmé. Nous voici dans la galerie du premier étage qui comprend cinq grandes sections :

1° Beaux-Arts ;

2° Musée de l'Enfant : — jouets, vêtements, petits mobiliers, etc. ;

3° Education et instruction ;

4° Hygiène et assistance ;

5° Préservation morale et Législation.

*
* *

Il n'est pas de lieu plus aimable que cette section des Beaux-Arts, si ingénieusement aménagée sous la direction de M. Georges Cain. Point ou presque point de toiles enfumées, aux sombres et sourdes nuances : le pinceau des vieux maîtres s'est joué dans les tons les plus clairs. Partout des visages roses, des reflets de satin blanc, des écharpes bleues, des plumes légères ; sur la tenture vieil or, des tapisseries aux teintes amorties forment des panneaux. Les jolis meubles du XVIIIe siècle, dispersés autour des vitrines, bergères, bonheurs du jour, consoles, les bois dorés et les bronzes patinés par le temps, les points d'Aubusson, les soies fleuries, composent une harmonie exquise avec la fraîche pâleur des pastels, la gaieté des aquarelles, le blond délicat des lavis, le gris argenté des gravures. Çà et là, des terres cuites et des marbres, des clavecins, des vitrines renfermant de précieux souvenirs. L'ensemble séduit, dès l'entrée, par un aspect lumineux et doux qui invite et repose et prévient d'avance l'affreuse « migraine des Salons ».

A droite, à gauche, des enfants posent dans les cadres. Ils posent, hélas ! J'aperçois *Apollon et Diane* de Rubens, l'*Amour* de Cranach, juché sur les œuvres de Platon, un petit génie conduisant une grande dame, de Van Dyck ; j'aperçois des princesses et des princesses, des bergers d'opéra, de jeunes coquettes... J'aperçois même un colonel... Pas un pauvre mioche !

Mioche ! Quelle épithète irrévérencieuse ! Les siècles gourmés et galants n'ont pas connu le mioche. Le mioche est notre contemporain. Pour les artistes de la Renaissance, l'enfant est une figure allégorique, un Jésus robuste et frisé, un petit Dieu païen qui suspend de lourdes guirlandes aux angles des plafonds, et soulève l'ample draperie des Vénus couchées. Quand il descend des cieux mythologiques, l'enfant est un rejeton de souche seigneuriale ; il représente l'avenir d'une race et la grandeur d'une famille. Chargé de bijoux, de velours, de fourrures, signes matériels de sa future grandeur,

il pose pour la postérité et le peintre lui dit : « Altesse ! » Voyez la *Jeune Princesse* de Terburg, la petite *Diane d'Humières*, dans sa robe emperlée ; la *Jeune fille à l'éventail*, de Carl de Vos. Voyez *Jeanne la folle et Charles-Quint :* le petit prince au visage rond, aux cheveux pâles, conserve une grâce ingénue malgré son vêtement somptueux et son col d'hermine ; mais la sœur aînée paraît sans charme dans son costume compliqué, brodé, découpé, sous le chaperon de drap d'or. La manière précise de Cranach n'atténue pas cette laideur de fillette lymphatique. Voyez l'*Infante* de Velasquez, copiée à l'aquarelle par Fortuny, l'Infante, immobile comme une idole dans son vertugadin monstrueux... Et le *Louis XIV* de Mignard, poupon de quatre ans, rouge et rogue, crevant de santé. Sa petite bouche en cerise ne rit pas. Il porte orgueilleusement un justaucorps de damas blanc, le cordon bleu en sautoir, et un ridicule marabout qui tombe de son bonnet jusqu'à son épaule et nous rappelle les coiffures de la Restauration.

Parfois, un artiste rassemble autour de lui ses fils et ses filles. Rubens fait jouer ses enfants dans la même salle où sa femme Isabelle Brandt reçoit une dame de qualité. Cornélis de Vos prend les mains d'un bébé blond et laisse un autre bébé s'appuyer à ses genoux. Un bourgeois flamand, qui se ferait aujourd'hui photographier « en famille », domine ce groupe formé par sa femme et ses filles, honnêtes personnes au front bombé, au vêtement monastique. Mais l'enfant noble est seul. L'art, qui fixe ses traits, l'isole de son milieu naturel, et ne nous apprend rien de sa vie. Les *Enfants de Charles Ier*, l'*Infant Don Balthazar*, les *Infantes* trônent sur une estrade ou dans un paysage sévère. Ils regardent tout droit, immobiles, réduits à la société du lévrier héraldique qui s'ennuie solennellement comme eux.

Le bizarre chef-d'œuvre du genre est le petit *Guillaume d'Orange* de Maas, — qu'il ne faut pas confondre avec le portrait simple et sobre de Van Dyck. — Imaginez, dans une nature bizarre et confuse, un malheureux nourrisson de dix-huit mois abandonné sur un tertre. L'Aquilon classique fait voler les draperies brunes et rouges qui l'habillent en Romain d'opéra. Des plumes striées de pourpre et de blanc

empanachent son toquet. Il tient un oiseau sur le poing, et du bras gauche il semble menacer un petit chien. Un grand vase renversé, au premier plan, déborde de fleurs et de fruits et révèle l'industrie humaine, peut-être la proche présence des hommes, ce qui rassure le spectateur, affligé de voir un si faible héros perdu en un lieu si sauvage...

L'Enfant en costume de ballet, non moins empanaché que Guillaume d'Orange, subit l'excès comique du mauvais goût. Mais Philippe de Champaigne évite cette emphase dans l'admirable *Famille* : trois petites filles se pressent au centre de la composition, trois petites femmes parées, bouclées, en robe blanche où luisent les cassures du satin. La plus jeune rit à son hochet de corail, la plus âgée s'applique à bien tenir un gros citron et un bouquet de jasmin. Deux garçonnets en pourpoint cramoisi font effort pour rester graves. Les deux aînés sont graves sans effort, et le futur chef de la maison, adolescent aux cheveux bruns, a déjà la mine courtoise et fière du gentilhomme.

Où sont leurs parents?... Qu'importe! Les enfants ne connaissent que le précepteur et la gouvernante. — Mais un artiste inconnu nous montre le père et le fils réunis : en grand apparat, Louis XIV assiste à la leçon de Monseigneur. La salle d'étude, avec ses portiques, ses statues, ses colonnes, est un véritable décor de tragédie. Le minuscule Dauphin occupe un immense fauteuil. Près de la table, l'évêque de Meaux est debout. Et dans un coin, un professeur déroule, d'un geste théâtral, une carte géographique.

Délivrés des ors et des brocarts, les enfants du XVIIIe siècle apparaissent légers et pimpants. Les philosophes ont parlé : tous les hommes sont bienfaisants, toutes les femmes sensibles. L'enfant, soumis à des pédagogies singulières, rentre au foyer pour singer « les auteurs de ses jours ». Boucher, Drouais surtout, multiplient les figures aimables de petits marquis poudrés et parés, de petites marquises enveloppées de fanfreluches. La fille de madame de Montesquiou a le même sourire provocant, la même coiffure, presque les mêmes atours que madame sa mère. Mademoiselle d'Étiolles donne la becquée à un oiseau qu'elle ne regarde pas, trop soucieuse d'être regardée elle-même. La nature, déesse de l'époque, intervient

dans ces compositions sous la forme de moutons apprivoisés, de griffons à collier de ruban, d'aras des Iles. (Voir *le Comte d'Artois et sa sœur*). Le nouveau-né, exhibé dans les loges d'opéra, aux soupers de cérémonie, devient un prétexte à galants décolletages. Greuze découvre le sein des jeunes mères, et Diderot pleure d'attendrissement... Prenez garde, madame! L'Encyclopédiste, à travers ses pleurs vertueux, rêve à des contes polissons, et voit fort bien ce que vous n'avez aucune envie de lui cacher.

Pourtant, à force d'étudier l'enfant, Greuze, Boucher, Fragonard, retiennent des mouvements justes, des traits sincères que leurs prédécesseurs ignoraient. Il y a plus que de la grâce dans les *Enfants surpris*, *l'Enfant aux cerises*, *la Bonne Mère*, *les Crêpes*, *l'Écolière*... Latour ose représenter le *Duc de Gontaut* en bonnet de nuit. Debucourt précipite un bambin dans les bras de la grand'maman. Danloux rapproche le dauphin Louis XVII de sa gouvernante, madame de Tourzel. Bientôt madame Vigée-Lebrun blottira les enfants de Marie-Antoinette contre leur royale maman. Déjà l'honnête et bon Chardin nous montre la petite ménagère pas trop jolie, pas trop parée, charmante toujours, dans les calmes intérieurs bourgeois de la vieille France.

Au crépuscule du XVIIIe siècle, s'épanouit la floraison délicieuse des babies anglais, modèles chéris de Romney, de Reynolds, de Constance. L'*Enfant rouge* annonce les mélancolies byroniennes ; la *Fillette* de Constable joue avec un mouton qui n'est pas enrubanné ; le couple innocent dont Reynolds raconte l'*Idylle* est assis dans un parc véritable, et la *Duchesse de Devonshire* amuse sa petite fille à la manière de toutes les mères.

Le démocratique XIXe siècle ne connaît plus ni princes ni princesses. Qu'il soit du peuple ou du « monde », l'enfant règne. Sous les yeux paternels des poètes et des peintres, l'enfant ose sucer son biberon et manger sa soupe. Trop souvent il est la victime du goût bourgeois, l'insupportable Bibelot, la poupée d'étrennes au grand col de guipure, aux souliers vernis, que la vanité des familles exhibe dans les toiles des peintres à la mode. Mais voici les *Marmitons* de Ribot; les *Écolières* de Daumier, les *Enfants malades* de

Tassaert, le *Cireur de bottes londonien* de Bastien-Lepage. Bonvin nous introduit dans l'humble *École des Frères*; Geoffroy dans la cour d'une *École maternelle*, dans la salle d'hospice où les visiteurs du jeudi offrent l'orange traditionnelle aux convalescents. Willette esquisse un *Panneau décoratif pour cabinet noir*, une série de personnages fantastiques, l'Ogre, la mère Michel, le cuisinier de Barbe-bleue, Pierrot portant son cœur dans sa main. Ailleurs, il raconte les *Vacances d'Isidore*.

On ne peut tout citer. Il faut tout voir : les croquis de Renouard et de J.-P. Laurens, les sanguines de Gilbert, la *Fillette rieuse* de Baschet, l'*Henriette Fouquier* de Henner, l'amusant *J. de Nittis* de Degas, l'adorable *Wanda* de Jacques Blanche, les *Petits Pourtalès* de Lévy-Dhurmer, et les *Jeunes filles* de mademoiselle Breslau, et l'*Enfant au chien* de Carrière, d'une vaporeuse fraîcheur, la *Famille* de Besnard, le *Petit Jacques* de Rosset-Granger, le très jeune Flameng, par son père, et le très jeune Forain par sa mère, ces derniers tout à fait amusants. Il faut admirer longuement et de près l'exposition japonaise : ces estampes d'Hokusaï et d'Outamaro disposées parmi des branches de pêcher, sur des cloisons roses.

L'enfant japonais, tétant la femme accroupie qui se penche pour se coiffer, les bras en l'air, devant un miroir bas ; l'enfant réveillé par un cauchemar, l'enfant qui fait « coucou » sous la jupe de sa mère, l'enfant qui rechigne et geint pendant la toilette, ce n'est pas le bébé bibelot, ni le bébé précoce, ni l'ange terrestre cher aux artistes d'Occident. C'est le petit animal humain dans ces attitudes, dans ces mouvements fugitifs où disparaît toute grâce conventionnelle ; où le prestigieux observateur surprend la nature même et fixe au passage le trait caractéristique, le détail révélateur.

*
* *

Dans cette section des Beaux-Arts, la curiosité de la foule va aux Enfants célèbres : Alfred de Musset, aux belles boucles blondes ; Vigny à seize ans ; Maurice Sand dessiné au

crayon par George Sand ; et l'extraordinaire *Alexandre Dumas fils* à cheveux rougeâtres, à courte veste, à long pantalon mordoré, debout, un cerceau à la main, dans un noir paysage romantique. Mais Louis XVII, le Roi de Rome et le Prince Impérial captivent l'attention et la sympathie des visiteuses. On s'attendrit sur le petit costume beige et brun, l'habit vert broché, que Louis XVII portait au Temple, sur les joujoux du Roi de Rome, sur la robe de baptême du Prince Impérial. A chaque pas, on retrouve ces trois figures mélancoliques...

L'Exposition des « Célébrités contemporaines » en bas-âge obtient un succès tout différent, succès d'ironie pas méchante et de cordiale gaieté. Voir Paul Bert en béguin, M. Leygues en robe courte, M. Deschanel appuyé sur un cheval de bois, Sarah Bernhardt près de sa mère, le docteur Bérillon tout nu, à trois semaines, et le docteur Blache excessivement décolleté, — quelle joie !... M. Ludovic Halévy a l'air très sage. Casimir Périer n'est pas mal. Brunetière est tout à fait mignon, et M. Claretie, affligé d'une étrange jaquette en velours bleu, paraît bien triste, oh ! si triste !...

*
* *

L'Imagerie populaire continue les Beaux-Arts sous une forme plus humble. N'est-ce pas à ces vives enluminures que nous devons nos premières sensations artistiques ? On retrouve dans les dessins d'enfants exposés à la section d'Éducation, le souvenir des chefs-d'œuvre d'Épinal : tous les personnages sur le même plan, une rigoureuse observance du détail, et pas de noir, jamais de noir ! Les chapeaux-tubes se parent de toutes les nuances de l'arc-en-ciel. Bénis soient Cadet Roussel, et Geneviève de Brabant, et M. Dumollet, qui nous présentent les hommes et les choses avec de si belles couleurs !

J'ai passé une heure entière à revoir les « Enfants terribles » de Gavarni, — classés, je ne sais pourquoi, dans cette section, — les images hollandaises et japonaises, les images allemandes analogues aux *Bilderbogen* de Busch, les feuilles de « Compliment » historiées, les bons points de toute

époque, les dessins du Prince Impérial, et toutes les photographies qui le représentent bébé, garçonnet, adolescent.

Voici le département des Jouets, les merveilleuses collections réunies par M. Léo Claretie... J'avoue que mon admiration ne va pas aux pièces les plus réputées, à la *Cuisine* de bronze et de porcelaine de Saxe, ciselée par Caffieri pour Louis XVI, à la *Vielleuse* de Vaucanson, à la *Crèche napolitaine* de Charles III. Cette crèche a dix mètres de long, cinq mètres de haut; on y voit des rocailles, des plantes, les ruines de Pœstum, un aqueduc romain et trois cents figurines de vingt-cinq centimètres : la Sainte Famille, les Mages et leur cortège, les Bergers, la Samaritaine, les Anges suspendus à des ficelles et formant « Apothéose », tous sculptés en plein bois et peints au vernis. « Tous ces menus personnages, dit M. Léo Claretie, sont d'un réalisme surprenant. Ce n'est pas l'imitation enfantine de la vie. C'est en diminutif la réalité elle-même. » Eh! oui, malheureusement! Cette crèche est un caprice de roi maniaque : elle n'a pas la belle simplicité d'une œuvre d'art ni le charme d'un vrai joujou.

Elle est trop compliquée pour amuser un enfant. De même que les automates de Vaucanson sont trop parfaits et la *Cuisine* de Caffieri trop précieuse. L'enfant chérit le jouet simple, un peu grossier, que son imagination achève, que son amour embellit. Il n'a pour le jouet « qui marche tout seul » que de brèves fantaisies. Aux mécaniques monotones, il préfère la poupée pâlie sous ses baisers; aux personnages créés par les sculpteurs, il préfère l'éternel Guignol.

Ah! la vitrine des Guignols!... Gnafron lyonnais, Karagheuz turc, Punch anglais, spirituelles marionnettes italiennes, marionnettes religieuses du Siam et du Japon, tous doivent souffrir de leur inaction, de leur silence. Qui leur fera faire « trois petits tours » avant qu'ils s'en aillent, chez les collectionneurs, dormir leur sommeil de reliques? Qui leur rendra le geste, la voix, la vie?... Peut-être, la nuit, se raniment-ils, et, chacun dans sa langue, ils donnent une suprême représentation devant un public de petits fantômes.

Une mélancolie plane sur cette salle des Jouets, peuplée de poupées orphelines. Poupées du XVIe et du XVIIe siècle, statuettes en robes somptueuses dignes des Infantes de Velas-

quez ; poupées en cire du XVIIIe siècle, bercées par les petites ménagères de Chardin ; poupées de 1830, vêtues d'indienne comme Jenny l'ouvrière ; poupées en crinoline, poupées du Second Empire, cocodettes et cascadeuses, vous racontez les enfants qui vous ont aimées, et les mères de ces enfants. Car vous n'êtes pas des petites filles, comme l'innocent « bébé Jumeau » ; vous êtes des femmes, des dames, hélas ! Vous portez des corsets et des chignons. Vous suivez la mode !...

Voici deux poupées dans leurs maisons. L'une est une Alsacienne, de 1610, une honnête bourgeoise, travailleuse, attachée à ses devoirs ; son logis, simple et cossu, rappelle les « intérieurs » flamands. Les meubles sont massifs, vénérables ; les cuivres brillent ; la cuisine inspire le respect. — L'autre poupée est une Parisienne du XIXe siècle : son hôtel n'est que fouillis et fatras, bibelots, capitonnages, camelote. article de Paris : et la maîtresse du lieu, article de Paris elle-même, doit s'appeller Frou-Frou.

Fuyons cette personne équivoque, qui a dû corrompre beaucoup d'enfants, et soyons reconnaissants à Tom Tit qui expose des jouets économiques, inédits et moralisateurs ; — oui, moralisateurs !... — Tom Tit a mon estime. Tom Tit enseigne aux enfants de bonne volonté l'art de faire un panier avec des coquilles d'œufs ou des peaux d'oranges, des wagons neufs avec de vieilles cartes, des légumes avec de la mie de pain et des nourrices bretonnes avec des bouchons de champagne. Il réunit ces enfants chaque semaine ; il les soustrait à l'ennui, aux mauvaises fréquentations, pendant l'après-midi de congé hebdomadaire. Et c'est une Œuvre, parfaitement constituée, l'*Œuvre des Bons Jeudis*, une œuvre éminemment philanthropique et pas banale, qui accepte les contributions en nature (cartes, chiffons, bouchons, etc.).

Ce musée des Jouets contient aussi des mobiliers anciens d'un style très pur et d'un travail admirable.

*
* *

L'Ecole à travers les âges... Une petite fille qui m'accompagnait est restée saisie de terreur devant les gravures de

Breughel, de Westall, d'Eisen et de Chodowiecki. Nos pères avaient pour maxime : « Qui aime bien châtie bien. » Persuadés que la nature humaine est mauvaise, que le péché originel ouvre au diable l'âme des enfants, ils chassaient le malin par la violence. Les précepteurs des princes ne leur ménageaient pas les coups, et Louis XIII enfant était rossé tout comme un autre. De 1600 à 1830, de Breughel à Charlet, le magister est un Croquemitaine qui se dresse, la verge et la férule en main. L'école de Breughel est installée chez le sabotier, chez la fileuse qui tord son fil en geignant :

> Il m'est grand'peine de mon vivre gaigner,
> Car ces enfants me rompent la tête et me font mal filer.

L'*École des paysans*, de Chodowiecki, n'est pas moins sordide. Le maître est un vieillard bourru ; un des élèves récite, la bouche ouverte, — on croit entendre sa voix suraiguë. — Un autre tourne ses pouces ; un troisième écoute, stupéfait, pas plus haut que la table, un bout de chemise passant par la fente de sa culotte.

Qu'elle est triste et noire, l'*École flamande* ! L'*École hollandaise* ne vaut guère mieux. Et si *l'École en désarroi* de Debucourt semble moins morose que les autres, c'est parce que le maître n'y est pas... Je me trompe : il est derrière la porte, armé d'un solide bâton. Vainement, les écoliers de Raffet et de Charlet se révoltent contre la tyrannie des Frères : les insurrections finissent toujours par le bonnet d'âne et le martinet.

L'Éducation sèche et rebutante donnée par une prude est pire encore. La jeune personne qui tricote, les yeux baissés, près de sa mère dédaigneuse, s'ennuierait moins à l'école où les enfants sont battus de compagnie. Pauvres écoliers ! Que n'ont-ils pour maîtresse la séduisante maman de la *Leçon de lecture* (Boucher), la gentille sœur que Chardin penche sur un marmot joufflu, ou le grognard de Charlet, le vieux sergent improvisé maître d'école qui fait sauter ses élèves sur ses genoux. « *Je veux*, dit ce pédagogue indulgent, *je veux qu'ils mangent toute la journée de peur qu'ils ne sucent de mauvais principes.* »

Ces images du « bon vieux temps » ont fait réfléchir ma petite compagne.

Elle a revu dans sa pensée l'école moderne tout accueillante, les grandes cours, les préaux couverts, les salles inondées de lumière et d'air, les tables rangées en bon ordre, les solennités de la distribution des prix, l'institutrice qui n'a point de férule. Et très gravement, résumant ses impressions dans une formule du « Manuel de Morale civique », elle m'a déclaré :

— Tu sais, moi, je suis pour la République !

Il est question d'afficher, dans les écoles primaires, la « Déclaration des Droits de l'Homme », que les enfants ne liront jamais. Pourquoi ne pas y joindre la reproduction des Breughel et des Westall? Ce serait la plus significative « leçon de choses ». Les futurs électeurs trembleraient au souvenir de la fileuse et du sabotier.

*
* *

La section d'Éducation et d'Instruction, présidée par M. Émile Boutroux, présente, en raccourci, les méthodes anciennes et nouvelles, la vie des écoliers, le méritoire effort des maîtres.

Voici le passé : un devoir du Grand Dauphin corrigé par Bossuet, des cartes de géographie, des modèles d'écritures, un *Catéchisme de nos devoirs envers Dieu et Napoléon*, un *Rudiment des dames*, par le citoyen P. Galimard, *pour apprendre en trois mois la langue française et l'orthographe par principes raisonnés*. Cet ouvrage, insinue le citoyen Galimard, « *convient aux personnes dont les premières études ont été négligées* ». Les Françaises de l'an XII emportaient ce rudiment dans leur réticule, et n'en avaient point de honte. La maréchale Lefebvre connaissait probablement Galimard.

Les livres classiques, les livres de prix de 1760 et de 1820 font triste mine auprès des volumes publiés par Hachette et Colin. Les enfants, qui sont des sauvages, chérissent la pourpre et l'or, et préfèrent aux grands hommes de Plutarque le sapeur Camember et le bourgeois Fenouillard. Certes, Camember et Fenouillard ont leur mérite; ils coûtent moins cher et sont plus gais à voir qu'un Plutarque relié en veau ; mais, si l'on fait une « Exposition de l'Enfance » dans un siècle, que res-

tera-t-il de Fenouillard et de Camenber?... Les petits livres imprimés en beau caractère sur papier fort, à tranche jaspée, à reliure sombre, étaient de solides et sûrs compagnons. Ils ennuyaient l'enfant : ils consolaient et enseignaient l'homme. J'ai pour ces « classiques » une tendresse de cœur.

Voici le présent, voici l'École moderne : les mille volumes des grandes librairies, le matériel scolaire perfectionné, les « Appareils physiologiques pour l'étude des aptitudes de la vue et de l'ouïe », voici les expositions des écoles ménagères et professionnelles, voici des herbiers, des broderies, des travaux de couture, et même une poupée avec sa layette, une poupée « servant aux expérimentations d'emmaillottement ». Que nous sommes loin du sabotier et de la fileuse !

L'Image, ce complément indispensable des leçons orales, occupe une place importante dans cette section. Il y a la simple image qui représente une plante ou un animal quelconque; l'image historique, déjà plus intéressante. Enfin l'Image moralisatrice.

L'Image moralisatrice a ceci de particulier qu'elle est désagréable à voir. C'est toujours le dégoûtant spectacle de l'Ilote ivre. Pour combattre l'alcoolisme, des Ligues, des Sociétés, des médecins animés des meilleures intentions, imposent aux gamins des tableaux épouvantables.

C'est une nature morte du genre funèbre : un crâne humain à côté d'un verre d'absinthe tout préparé, le sucre fondant sur la cuiller. C'est un « intérieur » d'alcoolique, et un « intérieur » d'homme sain. C'est la répugnante exhibition d'un corps ouvert, montrant tous ses organes attaqués par la maladie : sur un seul individu, les visibles ravages de la paralysie, de la méningite, de la phtisie, de la nécrose, de la gastrite, de la colique néphrétique et du rhumatisme articulaire !... Une vision de cauchemar !... J'imagine que les Athéniens, qui associaient le Beau et le Bien, eussent reconduit, sans flûte ni cithare, le docteur Galtier-Boissière hors de leur cité. Celui qui donne aux enfants la curiosité, l'obsession de la laideur, est un impie.

Le tableau qui représente une petite fille issue de parents normaux, épouvantée en face du rejeton rachitique de parents dégénérés, offusque moins le regard. L'ensemble n'est pas

désagréable. Et puis, on n'est pas forcé de comprendre, et les marmots des écoles ne comprendront absolument pas.

Les Images de « la Morale par l'exemple » ne feront ni mal ni bien; je ne leur reproche que leur inévitable niaiserie. Combien je préfère à ces compositions banales d'un dessinateur résigné les dessins faits par les enfants eux-mêmes! Feuilletez les collections envoyées par M. Poitevin, professeur au Lycée Charlemagne, M. Ajars, directeur d'école rue Saint-Maur, mesdames Fournier et Redel, la collection de l'École normale de jeunes filles. On y trouve des histoires sans paroles, coloriées en beau bleu et en beau rouge, des paysages et des animaux à enchanter les Japonais. Les dessins d'Alexandre Heuzey (six ans et demi), accrochés près des croquis faits par Detaille en 1864, sont tout à fait charmants : le cheval sauvage capturé au lasso par des Indiens, la « marine » avec poissons, pieuvres, requins et vagues symétriquement ondulées; le grand tableau d'histoire, la bataille où des cavaliers piétinent les blessés et les morts, révèlent le sens de l'expression, du mouvement, le scrupuleux souci de ne rien oublier, une probité naïve qui sera plus tard la « conscience » de l'artiste.

Ces enfants que la forme des choses intéresse, que réjouit la couleur, il faut cacher à leurs yeux la peinture viscérale, les intestins, les poumons, les foies avariés, et toutes les médiocrités, toutes les anecdotes attendrissantes et niaises à pleurer... Sur les murs de l'école idéale, mettez quelques reproductions de chefs-d'œuvre, une mère qui allaite, un enfant qui rit, tous joyeux et forts, heureux de vivre. Mettez une frise légère de feuillages et de fleurs, des poteries communes, des grès, des faïences. Et pour réconcilier l'art et la morale, choisissez quelques affiches de mademoiselle Dufau, si fraîches et si simples : une chaumière bretonne; une aïeule qui regarde les bateaux à travers les vitres; une petite paysanne qui porte de la tisane dans un bol à fleurs : « *Aimez vos parents* », dit la légende. Un paysage de neige; un enfant qui abaisse une branche de pommier tout ébouriffée de gui vert; un autre enfant qui ramasse dans le ruisseau la casquette de son camarade : « *Aidez-vous les uns les autres.* » Des faneurs retournant l'herbe sèche : « *Il n'y a point de récolte sans tra-*

vail... » Ah! la délicieuse école et qui ressemblerait presque à l'école du philosophe Speusippus, où, dit Montaigne, « on avait pourtrayturé la Joye, l'Alaigresse, et Flora, et les Muses ».

*
* *

Le public qui flâne et veut s'amuser néglige un peu la section d'Hygiène et d'Assistance. Il donne en passant un regard au bébé de la Couveuse, aux charmants dioramas du « Joyeux Noël », offerts par l'auteur, M. Gumery, au plan en relief de la Pouponnière, au grand pastel d'Anquetin ; *l'Ange de la Bonté relevant une femme*, à la radiographie de la petite fille qui a le cœur à droite!... Il prend sans les voir et jette sans les lire les notices en faveur de la repopulation, les brochures, les cartes postales illustrées de la « Société de préservation contre la tuberculose ». Charmé d'apprendre qu'on sauve les nouveau-nés et qu'on améliore les idiots, le public approuve de confiance, sourit et s'en va.

— Ça n'est pas gai, cette section, — disait un de mes voisins.— On y voit des photographies de Sanatorium pour les poitrinaires; de petits ouvrages, pas jolis, jolis, qui sont faits par des infirmes, des gâteux ou de précoces criminels : ces menuiseries, ces ferblanteries viennent d'un pénitencier. Ce livre, écrit par une aveugle, a été broché par une sourde-muette-épileptique... Tout ça, c'est très curieux, très touchant, mais ça parle de misère, de maladie, de mort... Ça me fait de la peine... et je retourne à la Peinture!

Assurément, pour le commun des hommes civilisés, un enfant peint par Reynolds est cent fois plus précieux qu'un enfant de chair et d'os, un enfant dégénéré, vicieux peut-être et probablement naturel. Pourtant, un acte du XVIIIe siècle, exposé dans la vitrine de l'Assistance publique, démontre qu'un petit malheureux peut devenir un homme célèbre : c'est le certificat d'origine de « Jean Le Rond, dit d'Alembert, exposé et abandonné dans une boîte en bois de sapin, dans le parvis Notre-Dame, en face de l'église de Saint-Jean-le-Rond ».

Une heure de conversation avec madame Constance

Dubien, naguère directrice d'un « bureau d'œuvres sociales » dans un journal quotidien, aujourd'hui fondatrice d'un *Office de la Solidarité*, analogue à l'*Office central des Œuvres de Bienfaisance*, — qui n'a pas exposé, — une promenade à travers la galerie, la lecture attentive des programmes, rapports et brochures explicatives, m'ont enseigné beaucoup de choses que tout le monde devrait savoir. *L'Office de la Solidarité*, créé pour remplacer les bureaux de placement, pour mettre gratuitement en rapport l'employeur et l'employé, centralise toutes les œuvres de bienfaisance et les fait connaître aux personnes qui en ont besoin. Or, ces œuvres de philanthropie officielle et privée sont innombrables.

Il m'est impossible de définir, d'expliquer toutes les œuvres qui se sont établies au Petit Palais. Un volume n'y suffirait pas. La *Société de l'Allaitement maternel*, présidée par madame Béquet de Vienne, ouvre des refuges aux femmes enceintes; l'*Œuvre de la Goutte de lait* fait distribuer aux familles, à domicile, des paniers de lait stérilisé. La *Pouponnière* reçoit les « Remplaçantes » et leur met au sein le nourrisson étranger sans frustrer le propriétaire légitime du lait maternel. Les *Crèches* accueillent les enfants en bas-âge qui, restés seuls au logis, s'ébouillantent, se brûlent et s'asphyxient. L'*Œuvre des trois semaines*, l'*Œuvre des colonies de vacances*, procurent aux petits citadins les bienfaits inconnus de la plage et de la forêt. Le *Vestiaire des Enfants pauvres* les habille gratuitement. La *Société philanthropique* leur ouvre ses dispensaires. Ormesson, Villiers, Arcachon, Berck, offrent un abri clément, un espoir de salut aux enfants tuberculeux. L'École Braille, l'Association Valentin Haüy, font naître à la vie sociale les aveugles et les sourds-muets. Le docteur Bourneville éveille l'âme endormie des arriérés par de savantes méthodes; le docteur Bérillon, à l'Institut psycho-physiologique, guérit en les suggestionnant les névropathes, kleptomanes, morphinomanes, alcooliques — et même les menteurs! — Et le *Joyeux Noël*, œuvre de grâce et de tendresse, distribue les jouets envoyés par les enfants riches aux malades des hôpitaux, aux orphelins des asiles, aux dégénérés de Bicêtre et de la Salpêtrière, que semblait oublier le petit Jésus.

*
* *

Tout à l'heure, devant les tableaux et les jouets, je m'attardais complaisamment à des évocations poétiques; je m'attendrissais sur les robes fanées, les berceaux vides, les sourires évanouis. Maintenant, j'ai presque honte de cette phraséologie sentimentale.

Qui peut vous regarder sans émotion, langes grossiers, sombres vêtures de l'Assistance publique, appareils, brochures, pauvres ouvrages sans valeur et sans beauté venus de l'hôpital et de la prison? Vous représentez les vivantes réalités, la misère et la maladie, la souffrance des mères et le labeur des savants, l'infatigable effort de la charité, l'injustice réparée, la mort combattue. Les poètes et les peintres nous ont assez montré l'Enfance heureuse, le chérubin qui rit dans les fleurs. Ramenez notre pensée et notre amour vers la douloureuse Enfance.

MARCELLE TINAYRE.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD

LIVRES NOUVEAUX

LA FORMATION DU RADICALISME PHILOSOPHIQUE I. LA JEUNESSE DE BENTHAM. II. L'ÉVOLUTION DE LA DOCTRINE UTILITAIRE DE 1789 A 1815, par **Élie Halévy.**

Lorsque aura paru le troisième volume de ce solide et bel ouvrage, qui mènera jusqu'en 1832 le développement du radicalisme philosophique, nous posséderons vraiment une histoire du puissant et large courant de doctrines psychologiques, morales, juridiques, politiques, sociales, dont la pensée et la vie anglaises ont conservé la vigoureuse et profonde empreinte. De cette période si riche en hommes, de ce demi-siècle si fécond en pensées neuves, on ne nous avait donné encore que des récits anecdotiques, ou des études fragmentaires : le grand et excellent livre de M. Leslie Stephen lui-même est surtout une attrayante combinaison de biographie et d' « essayisme ». L'ouvrage que nous donne M. Élie Halévy est une histoire continue et complète, une histoire vraiment analytique et explicative, une histoire philosophique de cette belle florairon de pensées originales et profondes, de ce grand effort vers l'action rationnelle et la conduite juste. Et ce très bon livre, tout plein de science solide et de laborieuses recherches, emprunte à son admirable sujet quelque chose de sa beauté et de sa noblesse.

HISTOIRE DES BEAUX-ARTS EN TRENTE CHAPITRES, par **Paul Rouaix.**

En nous présentant par chapitres larges l'histoire des Beaux-Arts, l'auteur s'est efforcé de toujours grouper en un faisceau unique toutes les tentatives d'un pays ou d'une époque : il ne sacrifie jamais un art à un autre, la sculpture et l'architecture, par exemple, à la peinture. Il nous montre l'Art sous ses diverses faces à travers l'histoire de l'Humanité; et, en deux volumes, il sait être complet. Il est évident qu'une pareille étude n'est pas un répertoire de noms ni un dictionnaire biographique. M. Paul Rouaix n'a retenu que le général, et ceux-là seulement parmi les artistes en qui s'incarne quelque moment précieux de l'imagination humaine.

NOUVELLES ÉLÉVATIONS POÉTIQUES, par **Paul Souchon.**

Une âme de poète, riche en harmonies et en images, ardente, passionnée, délicate, se révèle aux moindres strophes de ce recueil. Aux trois livres de ces *Nouvelles Élévations poétiques*, M. Paul Souchon a joint un *Hymne aux Muses*, de belle grandeur et de grave sincérité. Le poète a le don des rythmes larges : il chante, comme tant d'autres, les choses de la nature et de l'amour; mais son inspiration est toujours fortement et simplement personnelle : une émotion toujours puissante évoque en lui et assemble les mots. Voilà de vrais poèmes, qui méritent de vivre et qui vivront.

LA COMTESSE D'HOUDETOT, UNE AMIE DE J.-J. ROUSSEAU, par **Hippolyte Buffenoir.**

Entre toutes « les femmes de Jean-Jacques Rousseau » madame d'Houdetot nous apparaît comme la plus délicieuse et la plus poétique. C'est elle qui inspire les pages brûlantes de la *Nouvelle Héloïse*, et Jean-Jacques, dans les *Confessions*, nous a dit la grâce, l'espièglerie charmante, l'esprit enjoué de cette femme qui sut demeurer sa tendre amie, rien que son amie, sans qu'il lui gardât rancune, lui, Rousseau, de ne point céder à son amour. La fidèle amante de Saint-Lambert a seule trouvé grâce aux yeux du philosophe. Elle reste en lui comme le meilleur de ses souvenirs. M. Hippolyte Buffenoir l'a fait revivre par le détail en cette fine et délicate étude, où il a recueilli des poésies, des lettres de cette exquise femme.

L'ÉGYPTE, DE 1798 A 1900, par **Louis Bréhier.**

La question d'Égypte est l'une des plus importantes qui se soient posées au cours du dernier siècle. Il n'est pas d'histoire plus dramatique; mais tout le détail en est épars dans une foule d'études et de monographies, sans parler des documents officiels, des pamphlets et des œuvres à tendances. M. Louis Bréhier a voulu ramasser en ce volume « un tableau d'ensemble qui permît de rassembler dans un même jugement la complexité des faits ». Maintenant que l'Égypte est passée aux mains des Anglais, il importe de ne pas oublier qu'après la perte du Canada elle fut longtemps notre colonie la plus prospère et la plus belle. Au moment où nos colonies d'Afrique sont convoitées par les autres nations de l'Europe, il importe de méditer les leçons du passé : elles nous sont excellemment présentées en ce volume.

LES CLASSIQUES IMITATEURS DE RONSARD, extraits recueillis et annotés par **Edmond Dreyfus-Brisac.**

Il est incontestable que nos grands classiques du XVIIe et du XVIIIe siècle ont dédaigné Ronsard; mais ils ne l'ont point ignoré. Avec une patience érudite, M. Edmond Dreyfus-Brisac a relevé dans l'œuvre de Malherbe, de Racine, de Corneille, de Racan, de Chénier, et même de Boileau, qui fut si injuste en son *Art Poétique* pour le Maître de la Pléiade, un grand nombre de passages inspirés de Ronsard et quelquefois même copiés. Ce recueil d'extraits ingénieusement rapprochés fait la preuve de cette imitation. Et sans doute M. Edmond Dreyfus-Brisac découvre parfois la secrète influence de Ronsard où des lecteurs moins clairvoyants ne l'auraient peut-être pas soupçonnée; mais souvent l'imitation est flagrante, et il est curieux de constater, avec l'auteur de cet intéressant recueil, combien le poète des *Sonnets à Marie* continua d'être lu tout bas par ceux qui, tout haut, le décriaient.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85* bis, *faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède et la Norvège.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 9936-5-01. — (Encre Lorilleux).